

Université de Toulouse Jean-Jaurès

UFR Sciences humaines et sociales

Département d'Histoire

Année universitaire 2019- 2020

La fabrique d'un ambassadeur *de facto* au Japon: le *novohispano*

Rodrigo de Vivero, gouverneur des Philippines

au début du XVII^e siècle



Mémoire de Master 2 rédigé par

Christelle ZACCARIOTTO

Sous la direction de

Guillaume GAUDIN

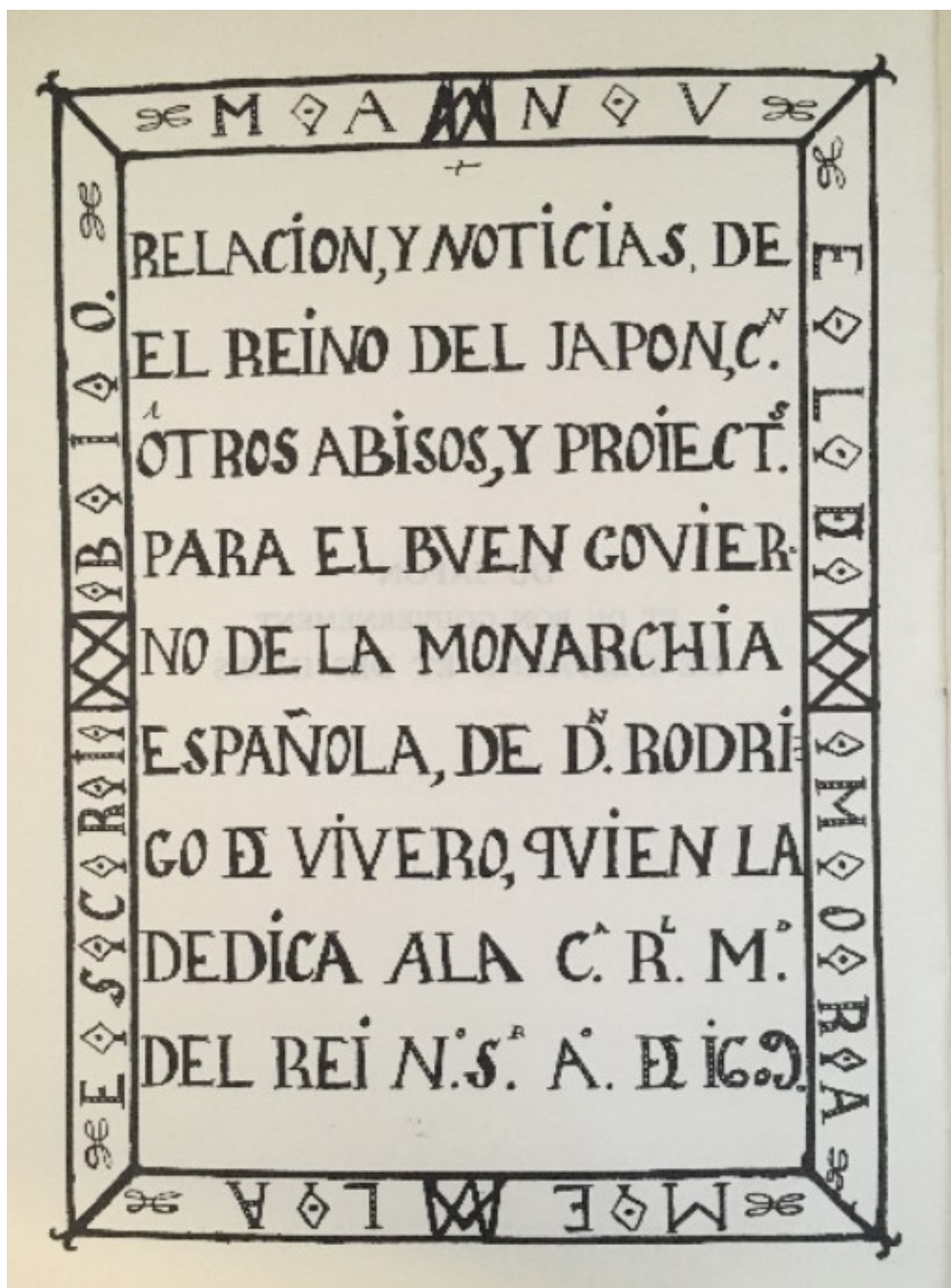
Remerciements

Je remercie tout d'abord M. Guillaume Gaudin, directeur de mémoire, pour son accompagnement durant les trois années de Master qui viennent de s'écouler. Ses apports théoriques et méthodologiques ainsi que son exigence m'ont été très précieux.

J'adresse aussi tous mes remerciements à Mme Peytavin pour tous ses conseils avisés ainsi qu'aux autres enseignants du master histoire moderne et contemporaine. Les quelques mois passés cette année à l'université ont été très enrichissants.

Merci aussi à Maryline et Pierre, enthousiastes et assidus lecteurs des premiers jets de ce travail.

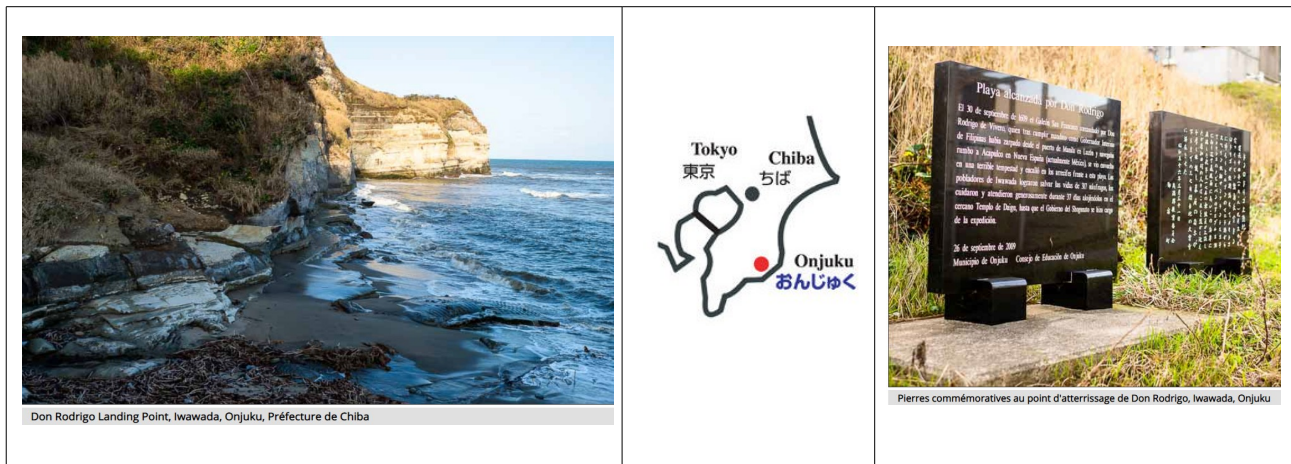
En couverture : *El Abrazo*, une sculpture de l'artiste Mexicain Rafael Guerrero Morales
Plaza Mexico à Onjuku, Japon, 2009
Hommage au sauvetage des naufragés du *San Francisco* en 1609



Page de titre du Manuscrit de Rodrigo de Vivero

Introduction Générale

En 1873, la mission Iwakura, ambassade japonaise envoyée dans les pays occidentaux à partir de 1871, est informée de l'histoire du *novohispano* (originaire de Nouvelle-Espagne) Don Rodrigo de Vivero et permet de remettre en lumière des faits historiques tombés dans l'oubli. A partir de cette époque, un rapprochement se met en place entre le Japon et le Mexique, ponctué de divers échanges culturels et événements commémoratifs. La petite ville de Onjuku est au centre de ces relations car sa plage est le lieu du naufrage du San Francisco, le 9 septembre 1609, elle porte le nom de notre principal protagoniste : Don Rodrigo Landing Point où 317 des 373 membres d'équipage ont été secourus par des villageois.



La ville inaugure en 1928 le Mexico Memorial Park et fait ériger une obélisque afin de célébrer l'amitié entre le Japon, le Mexique et l'Espagne. En 2009, à l'occasion des festivités organisées pour les quatre cents ans de l'événement et du bicentenaire de la révolution mexicaine, une sculpture de l'artiste mexicain Rafael Guerrero Morales est dévoilée sur la Plaza Mexico à Onjuku, *El Abrazo*, et des plaques commémoratives sont posées sur la plage du naufrage. Au cours d'autres recherches sur

cette question, nous apprenons aussi que le président mexicain, López Portillo, a visité cette ville le 1er novembre 1978, dans le but de *reforzar los lazos históricos que vinculan a esa ciudad con México desde 1609 por el naufragio y rescate de Don Rodrigo de Vivero y Aberruza, quien naciera en la Ciudad de Tecamachalco, Puebla en 1564*¹. Le 13 août 2017 encore, une délégation d'Onjuku s'est rendue au Mexique visiter le couvent franciscain de Tecamachalco où est enterré Vivero. Les Japonais ont, à cette occasion fleuri sa tombe².



Un membre de la délégation japonaise devant la tombe de Vivero (reportage évoqué ci-dessus)

Bien sûr tout cela n'est que « souvenirs » et « commémorations », des mises en scène de faits historiques destinées à un large public : un exemple de politique mémorielle d'un État, qui considère l'histoire comme un facteur de cohésion nationale³. Nous comprenons, qu'au début de l'ère Meiji (1868-1912), il est important pour les autorités japonaises de renouer des liens avec l'Occident, interrompus durant l'époque d'Edo (1603-1867) par le shôgunat Tokugawa. Pour l'État mexicain, il s'agit aussi de valoriser une action non armée d'un natif *novohispano*.

Le naufrage de Rodrigo de Vivero et son séjour au Japon du 9 septembre 1609 au 1er août 1610 nous permettent d'apprendre que des Ibériques, pris dans le mouvement d'expansion dans les Indes Occidentales et Orientales, traversent les océans pour leur profit personnel et/ou celui du roi d'Espagne. Depuis 1580 en effet, et jusqu'en 1640, l'Union des Couronnes place le Portugal et l'Espagne sous l'autorité du même monarque. S'établir sur des terres asiatiques, s'enrichir par des échanges commerciaux fructueux et répandre la foi catholique sont les principaux desseins de ces Ibériques. Les Portugais, à partir de la découverte de Vasco de Gama en 1498, ouvrent la *Carreira da Índia*, route maritime, très lucrative, de Lisbonne à Goa par le Cap. Ils s'ancrent aussi au Japon à partir des années 1540. L'Asie ayant été incluse dans les projets de fondation d'une monarchie catholique universelle⁴, les Espagnols, depuis leurs possessions américaines, parviennent à traverser

1 Reportage japonais, *Visita del presidente José López Portillo a Onjuku, Japón*, <https://www.youtube.com/watch?v=ksWb-GqrkKU>

2 Radio TK, *Japoneses colocan arreglo floral en tumba de Don Rodrigo de Vivero y Aberruza*, <https://www.youtube.com/watch?v=htxYNPPcOWU>

3 Nicolas Offenstadt, *L'Historiographie*, Paris, PUF, 2ème édition 2017, p. 112.

4 Clotilde Jacquellard, « Entre itinérances et ancrage impérial, les *Sucesos de las islas Filipinas*, d'Antonio de Morga, México, 1609 », *e-Spania*, 26| février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26491>

l'immense Océan Pacifique et à s'emparer des Philippines, en 1565, afin de profiter aussi des richesses asiatiques. Ils font cap, à leur tour vers l'archipel nippon à partir des années 1580. Ainsi, bien qu'étant sous l'obédience du même roi, des rivalités d'ordres commercial et religieux s'installent entre eux en Extrême-Orient, auxquelles s'ajoutent celles liées à l'arrivée d'autres Européens, Hollandais et Anglais principalement⁵. Né en Nouvelle-Espagne en 1564, fidèle serviteur de la Couronne, Rodrigo de Vivero arrive dans ce contexte en Asie en 1608, en tant que gouverneur et capitaine général en intérim des Philippines. Au cours de cette mission, il rentre en relation avec les autorités japonaises. Dans les premières années du XVII^e siècle, le maître du Japon est le *shôgun* (fonction militaire et politique suprême) Tokugawa Ieyasu (1543- 1616), il soumet le pays à un régime autoritaire dénommé *bakufu*. Durant le XVI^e siècle, ses prédécesseurs, Oda Nobunaga (1534- 1582) et Toyotomi Hideyoshi (1537- 1598), ont œuvré pour la réunification du pays qui était alors ravagé par les guerres entre grands seigneurs locaux, les *daimyo*. La paix installée, s'ouvre la période Edo qui durera jusqu'en 1867. L'ambition de Ieyasu est de contrôler la totalité de l'archipel sur les plans politique, économique, social et religieux⁶. En 1605, il transmet le pouvoir à son fils Hidetada mais celui-ci est essentiellement en charge des questions administratives, Ieyasu conserve la direction du clan et celle des questions politiques. Comme Hideyoshi, il est entré en contact avec les instances de Manille afin de nouer des accords commerciaux et, à cette fin, a su ménager les missionnaires chrétiens entrés dans le pays depuis quelques décennies. L'empereur est installé à Kyotô et, depuis l'arrivée au pouvoir du shôgun, toute intervention de sa part dans la vie politique est écartée, il n'a d'ailleurs plus le droit de sortir de son palais. Les différentes appellations qu'on lui donne montrent son caractère sacré : « divinité visible » *akitsu kami*, « souverain céleste » *tennô*, « fils du ciel » *tenshi*, *mikado* « porte [du palais] »⁷,...

Durant les dix mois de son séjour forcé au Japon, profitant de l'ouverture de Ieyasu et au nom du roi Philippe III (1578-1621), Vivero décide de négocier une alliance commerciale et religieuse entre le Japon et l'Espagne, alors qu'il n'est pas mandaté pour cela. Soutenu par des missionnaires franciscains, il prévoit un rôle important pour la Nouvelle-Espagne dans cet accord. Ses démarches sont consignées dans les lettres qu'il envoie au roi et au vice-roi à ce moment-là et dans un manuscrit rédigé à la fin de sa vie (il meurt en 1636) : *Relation et informations sur le royaume du Japon avec d'autres avis et projets pour le bon gouvernement de la monarchie espagnole par Don*

5 Hélène Vu Thanh, « Les Ibériques et l'Extrême-Orient », dans Guy Saupin (dir.), *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640*, Rennes, PUR, 2013, p. 339-360.

6 Nathalie Kouamé, « L'État des Tokugawa et la religion. Intransigeance et tolérance religieuses dans le Japon moderne (XVII^e-XIX^e siècles) », *Archives des sciences sociales des religions*, Mars 2007, p. 107- 123, <https://journals.openedition.org/assr/4328>

7 Francine Hérail, Nathalie Kouamé, *Conversation sous les toits. Histoire du Japon de la manière de la vivre et de l'écrire*, Arles, Philippe Picquier, 2008, p. 40.

Rodrigo de Vivero qui le dédie à sa Majesté catholique le Roi notre Sire (Philippe IV de 1621 à 1665). Cet écrit, traduit et publié, est la principale source du travail mené en Master 1⁸. Il nous a conduit à rechercher les raisons pour lesquelles notre protagoniste, membre des « élites mondialisées » de la monarchie, a tellement œuvré pour cette alliance⁹. La réflexion a été menée en regard de la description qu'il a faite du Japon et de la valorisation de son action ainsi que de l'histoire de ce pays durant près d'un siècle de contacts, principalement avec les Ibériques, engagés dans un vaste mouvement d'expansion. En s'appuyant aussi sur des textes plus anciens (de Marco Polo par exemple), ont été ainsi dégagés les avantages pour la couronne à tirer de cette alliance au niveau économique, dans un contexte de rivalités avec les Portugais. La question de la religion a été aussi traitée, plus particulièrement, l'enjeu de la christianisation du Japon.

Cette année, centrée sur les textes Rodrigo de Vivero et autres sources manuscrites présentées plus loin, de nouvelles questions se posent. En effet, notre personnage y valorise beaucoup ses ambitions diplomatiques, pour lui-même et la monarchie. Quelle est la fonction de ses écrits ? Quelle est l'intention de leur auteur ? Ainsi, après avoir occupé le poste de gouverneur et capitaine général des Philippines pendant une année, est-ce que sa démarche est légitime ? Qui est donc ce personnage qui se permet cela et qu'est-ce qui motive son action et une telle recherche de reconnaissance ? Est-il un personnage insolite ou représentatif de son époque ? Est-ce une émanation de la monarchie et de son administration ? De plus, en quoi cette tentative d'alliance avec le Japon est-elle importante pour les deux parties, comment s'inscrit-elle dans l'histoire de leurs relations ? En somme, les enjeux autour de ce petit événement sont-ils propres à notre protagoniste ou liés à un projet venant de Madrid ?

Dans la suite de cette introduction, nous présentons l'historiographie et les sources.

Historiographie et approches méthodologiques

Un tour d'horizon historiographique doit nous permettre à présent de comprendre dans quel(s) courant(s) de l'histoire se situe ce travail. En référence notamment à l'ouvrage de Sanjay Subrahmanyam, *Comment être un étranger*, nous tenterons de procéder par « étude de cas, à mi-chemin entre la micro-histoire et l'histoire globale »¹⁰. Nos réflexions portant en effet sur un acteur

8 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction et présentation de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972.

9 Serge Gruzinski, « Les élites de la monarchie catholique au carrefour des empires (fin XVI^e- début XVII^e siècle) », in Francisco Bethencourt et Luiz Felipe de Alencastro (dirs.), *L'Empire portugais face aux autres Empires*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2007, p. 273-287.

10 Sanjay Subrahmanyam, *Comment être un étranger Goa-Ispahan-Venise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Alma éditeur, 2013.

de la monarchie, le *novohispano* Rodrigo de Vivero, à partir d'ego-documents¹¹, c'est-à-dire des textes rédigés à la première personne du singulier, nous tenons à débiter par une réflexion sur le renouveau de la biographie. Pendant des années, du fait de n'avoir pour seul objet la vie d'une personne a engendré bien des critiques contre le genre biographique. L'École des Annales, Ernest Labrousse et ses « disciples » tout particulièrement, l'a beaucoup mis en cause du fait de l'usage qui en a été fait par des historiens des XIX^e et début XX^e siècles : traiter de grands personnages dans une perspective « héroïco-romantique ». Cependant, il ne faut pas oublier que Lucien Febvre a écrit des biographies sur Martin Luther ainsi que sur Rabelais et sa religion. À cela, s'ajoute la méfiance exprimée par le sociologue Bourdieu dans son article sur « L'illusion biographique », concernant notamment l'excès de sens et de cohérence dans ce genre¹². Malgré toutes ces remises en cause, Giovanni Levi et Carlo Ginzburg choisissent de soutenir le genre biographique dans le cadre du courant qu'ils créent dans les années 1970, la « Microstoria »¹³. L'individu devient objet privilégié de l'enquête en histoire sociale, non pas en tant qu'échantillon mais comme acteur socio-historique suivant sa puissance d'agir (*agency*) : chacun participe à l'histoire générale. Cela permet d'identifier des systèmes à partir de trajectoires individuelles, les échelles d'observation se multiplient, l'individu est relié à la structure. Des exemples de biographies permettent de constater que l'on peut travailler sur des grands personnages et des inconnus, dans une approche quelque peu anthropologique : « Louis XI » de Paul Murray Kendall, « Le Maréchal Pétain » de Marc Ferro, « Le sabotier » d'Alain Corbin, « St Louis » de Jacques Le Goff, « le meunier du Frioul » de Carlo Ginzbourg, ... L'insuffisance des sources, le questionnement parfois sur leur fiabilité ont abouti à l'élaboration de biographies collectives. L'approche prosopographique se base sur des données et complexifie le travail biographique. Ce genre permet de dresser une biographie de groupes afin de construire des typologies. La problématisation aboutit à la définition du groupe à considérer et à celle de la nature des renseignements à obtenir. Avec le concept de *persona*, on s'affranchit des catégories sociales pour celles constituées d'acteurs : une identité culturelle façonne l'individu qui s'y reconnaît dans son corps et dans son esprit. À partir des années 1980, apparaît en Allemagne le courant de l'« Alltagsgeschichte », littéralement « histoire du quotidien ». Il renforce l'intérêt pour les acteurs du passé en mettant au centre des recherches les pratiques quotidiennes et les expériences des individus. Le renouveau biographique apparaît très clairement : des individus,

11 Sanjay Subrahmanyam, « Récits autobiographiques et ego-documents à l'époque moderne », *Cours du Collège de France*, mars-avril 2019, <https://www.college-de-france.fr/site/sanjay-subrahmanyam/course-2019-03-21-10h00.htm>

12 Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes RSS*, Année 1986, N° 62/63, p.69-72.

13 Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVI^e siècle*, Paris, Aubier, 1980 (1976).

importants ou non, seuls ou en réseau, sont mis en valeur de manière scientifique en tant qu'acteurs de l'histoire et l'étude de leur vie fait avancer un pan des sciences humaines.

Plus globalement, l'*École des Annales*, citée ci-dessus, a permis une évolution importante dans l'historiographie de l'expansion européenne, qui concerne spécifiquement notre sujet : d'une vision très européocentrée à une approche globale qui prend en compte les différents pays concernés par cette expansion. Né en 1929, grâce aux historiens Marc Bloch (1886-1944) et Lucien Febvre (1878-1956), ce courant des *Annales* opère une rupture avec une histoire impériale des Grandes Découvertes du XIX^e siècle qui relie des faits plus ou moins isolés en une séquence chronologique orientée par l'idée de conquête et d'exploitation du Monde et de manifestation de la supériorité de l'Occident. En France, le courant « romantique » de l'histoire fait le récit passionné de « l'explosion » de la chrétienté latine à l'échelle du monde. Avec François-René de Chateaubriand (1768-1848)¹⁴ et Augustin Thierry (1795-1856)¹⁵ notamment, une forte tradition littéraire s'impose dans l'écriture de ce récit. Jules Michelet, chef de la section historique aux Archives nationales, donne naissance à travers ses ouvrages historiques à une grande partie du « roman national »¹⁶. L'historiographie de cette époque se situe dans le contexte de décolonisation des premiers empires coloniaux espagnol et portugais face à l'expansion de puissances européennes telles que la France et l'Angleterre. L'histoire des Découvertes doit permettre aux deux nations ibériques de se remémorer la grandeur de l'œuvre accomplie. Au Portugal, à l'instar du vicomte de Santarém (1791-1855), porté par l'esprit de patriotisme, on célèbre l'audace de ses découvreurs au détriment de Colomb et Vespucci¹⁷. L'inquiétude nationaliste et impérialiste de l'Espagne se manifeste tout particulièrement lors des célébrations de 1892, les premières concernant la « découverte » de l'Amérique. L'historiographie britannique est aussi en lien avec les promoteurs politiques de l'idée coloniale, l'Angleterre est investie de la mission d'intégrer des peuples non-européens dans le grand système de la « civilisation occidentale ». La conférence de Berlin est un moment où s'exaltent tout particulièrement les appétits et les passions coloniales : du 15 novembre 1884 au 26 février 1885, se réunissent l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Empire ottoman, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège ainsi que

14 François-René de Chateaubriand, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*, Londres, 1797.

Génie du christianisme, Paris, 1802.

15 Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, Bruxelles, Complexe coll. Historiques, 1995.

Lettres sur l'histoire de France, Paris, Ed. Classiques Garnier, 2012.

16 Jules Michelet, *Introduction à l'histoire universelle*, Paris, Hachette, 1831.

Histoire de France, Bruxelles, A. Lacroix, 19 volumes, 1876.

17 Vicomte de Santarém, *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique... et sur les progrès de la science géographique, après les navigations des Portugais au XV^e siècle...*, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 1974.

Recherches sur la priorité de la découverte des pays au delà du cap Bojador, Lisboa, Administração do Porto de Lisboa, 1989.

les États-Unis afin de procéder au partage et à la division de l'Afrique et à la production de règles officielles de colonisation. Dans ce contexte de reconstitution de « nouveaux » empires coloniaux, l'histoire narrative et factuelle s'enfonce dans la voie nationaliste, elle est présentée en termes politiques, une défense du présent. L'histoire des découvertes est proche d'une chronique des états, des nations et de leurs entreprises outre-mer :

Seule compte l'Europe qui prévoit, entreprend, agit et découvre. Elle est à elle seule le monde. Le reste est objet, objet de sa connaissance. A tel point qu'il n'y a, à proprement parler, pour l'Afrique, l'Asie lointaine et l'Amérique nouvelle, dans cette perspective, d'entrée dans l'histoire qu'à l'heure où l'Européen arrive par la route maritime nouvellement empruntée, avec son pavillon, ses marchandises, ses intentions et ses pensées¹⁸.

Après la première Guerre Mondiale, la dimension politique dans le discours de l'histoire s'efface. La marche vers les *Annales* est engagée, elles font la critique de l'histoire politique car elle ne se réduirait qu'au déroulement des événements sans volonté explicative. Les créateurs veulent ouvrir la recherche historique aux sciences de l'homme, abattre « les cloisons » entre les géographes, les économistes, les sociologues et les historiens et unifier les sciences sociales autour de l'histoire. Dès le deuxième numéro de la revue, Lucien Febvre manifeste l'intérêt de l'historien et du géographe pour un sujet apanage des ethnographes, l'Amérique latine¹⁹. Il veut montrer l'importance d'étudier les innombrables transformations de ce territoire avec l'arrivée des Européens, de procéder à des recherches scientifiques quelle que soit sa spécialité : linguistes, archéologues, économistes, préhistoriens... Il s'agit d'une approche bien nouvelle centrée sur des territoires anciennement colonisés par des pays européens. Avec la publication de sa thèse en 1949 et d'autres écrits, Fernand Braudel (1902-1985) contribue au renouvellement de l'histoire des Grandes Découvertes : les études portent alors moins sur l'œuvre des découvreurs que sur les espaces (côtes africaines, Océan Indien, Atlantique, Pacifique, Asie) transformés par la découverte²⁰. L'œuvre de Braudel défend une géohistoire, c'est-à-dire l'intégration de l'espace géographique, fondement du devenir des civilisations, dans le temps de l'historien, mais aussi l'étude des structures économiques. Cette histoire s'opère sur la longue durée, dans un mouvement lent c'est-à-dire celui du cadre géographique, des routes et des trafics, des techniques. Dans le contexte des Trente Glorieuses, portée notamment par Ernest Labrousse (1895- 1988), se développe l'histoire économique, sociale, sérielle (série de données, de chiffres

18 Pierre Chaunu, *L'Expansion du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Nouvelle Clio, 3^e édition, 1995.

19 Lucien Febvre, « Amérique du Sud : un champ privilégié d'études. », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1^e année, N. 2, 1929, p. 258-278.

20 Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.

Colin, 1979. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e et XVIII^e siècles*, 3 volumes, Paris, Armand

Grammaire des civilisations, Paris, Arthaud, 1987.

rendus homogènes pour en tirer des développements d'ensemble)²¹. Pierre Chaunu (1923-2009) s'inscrit dans ce projet d'une histoire totale, il s'intéresse, dans sa thèse à l'Atlantique, et aux échanges économiques entre les continents²². Puis, Frédéric Mauro (1921-2001) fournit tout un travail sur l'histoire économique du Portugal moderne²³, ainsi que Vitorino Magalhães Godinho (1918-2011), qui se détourne de l'histoire événementielle ou individuelle. Son ouvrage sur l'histoire des découvertes montre leurs effets sur les mentalités, l'humanisme, les sciences²⁴. Jean Aubin (1927-1998) apporte aussi sa pierre à l'étude du Portugal des Découvertes et de l'Océan Indien au XVI^e siècle²⁵. Tous ces historiens permettent de sortir du courant triomphaliste de l'histoire de l'expansion européenne, l'histoire économique, sociale et sérielle apportant une approche plus objective de cette expansion.

Cependant, les années 1970 amènent une critique du « tout économique et social », dans l'histoire de l'expansion européenne et l'on s'oriente vers une histoire plus culturelle, une anthropologie historique²⁶. L'histoire culturelle se situe dans une approche globale et non une spécialité. Presque toutes les dimensions de la vie humaine en font partie : la littérature, la culture orale, la religion, les mythes... mais aussi les représentations, la culture matérielle, le patrimoine matériel ou immatériel. L'histoire culturelle est aussi partie prenante de l'histoire sociale car elle s'attache aux représentations collectives propres à une société, c'est-à-dire les phénomènes sociaux partagés par tous les membres d'un groupe. Elle contextualise aussi tous ces éléments, elle les situe dans un contexte et analyse leur évolution. Lucien Febvre engage les historiens à peser leurs mots, à ne pas plaquer des préjugés contemporains sur les hommes du XVI^e siècle, à se méfier des idées reçues²⁷. De nouveaux objets d'études apparaissent. Ainsi, Robert Ricard (1900-1984) apporte sa contribution à l'historiographie de l'expansion européenne en abordant la question religieuse²⁸. L'anthropologie historique permet aussi de réfléchir tout particulièrement sur les conséquences des conquêtes au niveau économique, culturel et politique. Dans le domaine qui s'est ouvert alors, Nathan Wachtel occupe une place centrale. Avec la publication de *La vision des vaincus*, les conquérants cèdent le

21 Ernest Labrousse, Fernand Braudel, *Histoire économique et sociale de la France*, 5 vol., Paris, PUF, 1979.

22 Pierre Chaunu, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*. Paris, S. E. V. P. E. N., 1955-1960.

23 Frédéric Mauro, *Le Portugal et l'Atlantique au XVII^e siècle (1570-1670): Étude Économique*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960.

24 Vitorino Maghaes Godinho, *Les Découvertes XV^e-XVI^e : une révolution des mentalités*, Ed. Autrement. Paris, 1990.

25 Jean Aubin, *Le latin et l'astrolabe. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*, 3 volumes, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1996.

26 Jacques Le Goff et Pierre Nora (dirs.), *Faire de l'histoire*, 3 vol., Paris, NRF, Gallimard, 1974.

27 Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942.

28 Robert Ricard, *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des ordres mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, 1933.

devant de la scène aux conquies²⁹. Le processus d'acculturation, phénomène d'interaction qui résulte du contact entre deux cultures, est très présent dans les écrits de cet historien. Il a influencé d'autres travaux concernant les conquêtes tels que ceux de Serge Gruzinski sur « la Colonisation de l'imaginaire »³⁰ et sur le métissage³¹, ou encore ceux de Solange Alberro³². Ces phénomènes de croisement, de « perméabilité » sont envisagés sous l'angle social, économique, religieux, politique et culturel. Face au risque d'« émiettement », c'est-à-dire, au risque de faire perdre à l'historien l'identité de sa discipline, Les *Annales* changent de direction en 1988-1989³³ : moins « économiste », moins sérielle, pour revenir aux acteurs, puis vers une approche globale de l'histoire qui nous conduit à penser hors des frontières nationales. L'ouverture et le décloisonnement mettent à jour les échanges et les transferts culturels qui révèlent un appel à penser autrement, au-delà de la crainte ancestrale de tout ce qui vient d'ailleurs.

Patrick Boucheron explique comment la « World History », à partir des années 1980, refait l'histoire de l'expansion en l'intégrant dans la globalité d'une « histoire-monde », en dépassant le compartimentage national des recherches, en sortant du récit de l'occidentalisation de la planète³⁴. Serge Gruzinski prend pour objet la monarchie catholique de Philippe II et cherche notamment à renouveler le projet d'une histoire totale à l'instar de *La Méditerranée au temps de Philippe II*, de Fernand Braudel mais en élargissant à l'Asie, la Nouvelle-Espagne et l'Afrique. Il décrit un monde qui est moins marchand et moins financier que chez Braudel, plus marqué par les productions culturelles, les institutions et les bureaucraties, ainsi que par les influences croisées et les effets de miroirs, les métissages et la répulsion³⁵. L'histoire globale réfléchit sur les évolutions comparées des sociétés sans présupposer de sociétés plus développées avec la prise en compte des différentes historicités des sociétés extra-européennes. Elle décrit dans la complexité la mise en relation des différentes parties du monde. Les découpages chronologiques institutionnels sont enjambés, on veut saisir les relations, les influences, les passages, les parentés longtemps ignorés ou minimisés. Il est

29 Nathan Wachtel, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.

30 Serge Gruzinski, *La Colonisation de l'imaginaire Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard « Bibliothèque des histoires », 1988.

31 Serge Gruzinski, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

32 Solange Alberro, *Les Espagnols dans le Mexique colonial : histoire d'une acculturation*, Paris, Armand Colin et E.H.E.S.S., 1992. et « Les voies du métissage », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2002/1 (57^e année), p. 147 à 157.

33 François Dosse, *L'histoire en miettes Des Annales à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte, 2010.

34 Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 2009.

35 Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Éditions de La Martinière, 2004.

procédé à une mise à distance face aux grands récits et aux hommes célèbres (Cf le récit de l'arrivée de « Vasco de Gama » en Inde qui aurait été assez mal accueilli au Portugal³⁶).

Dans cette approche, se distingue dans les années 1990 l'histoire connectée. Elle a pour objet la période des premières rencontres où chacun des acteurs est traité sur le même plan. Selon Sanjay Subramanyam, il s'agit de « faire un pas de côté », c'est-à-dire s'extraire du carcan des histoires nationales. On veut rétablir les connexions continentales et intercontinentales, sortir des découpages imposés par les frontières étatiques. De même, avec Romain Bertrand, on s'intéresse aussi aux sources des deux côtés de la rencontre, aux spécificités de chaque partie, ses conceptions du monde, ses acteurs et leur conception de la rencontre³⁷. On se situe par delà « l'incommensurabilité » (teintée de nationalisme). L'approche globale fait l'objet de critiques récentes. Frédérick Cooper³⁸ a réfléchi plus spécifiquement aux notions de « mondialisation », de « globalisation ». Les concernant, il parle ainsi d'un « discours trompeur » à partir duquel on unifie divers phénomènes dans une direction unique. Jean-Paul Zuñiga rejoint la critique de Frédérick Cooper et affirme que l'approche globale ne doit être que méthodologique et non une théorie de l'histoire³⁹. Deux courants de pensée historiographiques apportent dans les années 1980 leur contribution au changement de point de vue concernant le fait colonial. Ils sont issus de pays anglophones, notamment de l'ancien monde colonial : Subaltern Studies (donner au peuple dominé sa voix jusqu'alors occultée) et Postcolonial Studies (briser le récit du progrès par rapport au modèle de référence occidental).

L'étude de la présence des Ibériques en Asie et plus particulièrement de l'évangélisation au Japon a aussi connu un renouvellement historiographique : de l'apologie de l'élan missionnaire à des études objectives issues d'historiens laïcs. La période durant laquelle les Ibériques mènent l'évangélisation au Japon est nommée « Le siècle chrétien » par Charles Ralph Boxer⁴⁰. Elle s'étend du séjour de François-Xavier (1549-1551) à la grande révolte paysanne aux tonalités chrétiennes de Shimabara-Amakusa (1637-1638). Dans un premier temps, les écrits concernant le Japon veulent montrer que la christianisation pouvait être acceptée volontairement par un peuple jugé raisonnable et civilisé. Le Japon est même présenté comme terre d'élection du christianisme. Dans l'ensemble, les publications les plus anciennes sont faites par des religieux ou partisans de l'évangélisation afin de

36 Sanjay Subrahmanyam, *Vasco de Gama : légende et tribulations du vice-roi des Indes*, Paris, Alma Édition, coll. « Essai Histoire », 2012.

37 Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e – XVII^e siècles)*, Paris, Le Seuil, 2011 et *Le Long Remords de la Conquête. Manille-Mexico-Madrid: l'affaire Diego de Ávila (1577-1580)*, Paris, Le Seuil, 2015.

38 Frederick Cooper, « Le concept de mondialisation sert-il à quelque chose ? Un point de vue d'historien », *Critique internationale*, 2001/1 (no 10), p. 101-124. URL : <https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2001-1-page-101.htm>

39 Jean-Paul Zuñiga, « L'Histoire impériale à l'heure de l'« histoire globale » », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, n° 54-4bis, p. 54-68.

40 Charles Ralph Boxer, *The Christian Century in Japan 1549-1650*, Bekerley, University of California Press, 1951.

valoriser au mieux l'action des missionnaires⁴¹. Le nombre de convertis est soumis à cette tendance : à son arrivée dans le pays en 1609, Rodrigo de Vivero est impressionné d'entendre le nombre de 300000 convertis, dans un pays dont la population totale était de 10 à 12 millions d'habitants. Le jésuite François-Xavier (1506-1552) débarque au Japon en août 1549, et par ses nombreuses lettres adressées à ses compagnons, il inaugure une longue série d'écrits sur la mission au Japon destinée à en faire la promotion afin de percevoir des fonds pour son fonctionnement. Cela apparaît aussi dans l'« Histoire du Japon » du jésuite Luis Frois (1532-1597)⁴². Le Visiteur de la Compagnie de Jésus au Japon, Alessandro Valignano (1539- 1606) laisse de nombreuses traces de cette époque, comme son ouvrage, *De Missione Legatorum*, publié en 1590 à Macao.

Plus tard, des spécialistes japonais du *siècle chrétien* se déplacent en Europe pour accéder aux sources, celles qui se trouvaient au Japon ayant été détruites en grande partie durant la période de la proscription. Parallèlement, des traductions en japonais d'écrits européens ont été aussi publiées. Le premier ouvrage dans l'historiographie japonaise date de 1876 et il est rédigé par l'historien Hirai Kisho: *Réflexions sur l'ambassade envoyée en Europe du Sud par (le seigneur) Date Masame*. Les historiens japonais prennent pour sujet d'étude les premiers chrétiens du Japon, dénommés *kirishitan*. Ils s'attachent à aborder la complexité des problématiques liées à l'apparition d'hommes, de croyances, de savoirs et de pratiques quasi inconnus jusqu'alors, ainsi qu'à ce qui relève de la culture (des) *nanban* (terme d'origine chinoise désignant d'abord les Portugais, les « barbares du sud »). Au cours du XX^e siècle, en Europe, en plus d'un regain de popularité pour ce sujet, un renouvellement de l'historiographie se produit dans les travaux d'historiens religieux et non religieux. Des historiens jésuites publient des sommes de sources ainsi que de nombreuses monographies, à l'image de Léon Pagès (1814-1886)⁴³, Léon Bourdon (1900-1994), spécialiste du Portugal⁴⁴, ou encore les pères Bernard-Maître (1889- 1975) et Humbertclaude (1899- 1984)⁴⁵. L'historien britannique Charles Ralph Boxer (1904-2000) a marqué aussi son époque⁴⁶ : « En réalité l'une des meilleures études qui soient sur la première rencontre entre Japon et Occident » selon Nathalie Kouamé⁴⁷. Jacques Proust reproche à l'historiographie occidentale d'être européocentrée car elle étudie l'influence que l'Occident exerce sur le Japon et la réception que le

41 Hélène Vu Thanh, *Devenir Japonais La mission jésuite au Japon (1549-1614)*, Paris, Pups, 2016.

42 Luis Frois, *História do Japão* (1583-1597), Lisbonne, Josef Wiki, Bibliothèque nationale, 5 vol., 1976- 1982.

43 Léon Pagès, *Lettres de saint François Xavier*, Paris, 1955.

44 Léon Bourdon, *La Compagnie de Jésus et le Japon*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1993.

45 Henri Bernard-Maitre, *Les Iles Philippines du grand archipel de la Chine. Un essai de conquête spirituelle de l'Extrême-Orient, 1571- 1641*, Tientsin, Hautes Etudes, 1936.

Henri Bernard-Maitre, Maurice Prunier et Pierre Humbertclaude, *Présences occidentales au Japon*, Paris, Collection Cerf Histoire, 2011.

46 Charles Ralph Boxer, *The Christian.....*, *op. cit.*

47 Nathalie Kouamé, *Japon : « le siècle chrétien ».....art. cit.*

Japon a réservée à cette influence⁴⁸. Il préfère des travaux intéressant l'anthropologie culturelle, l'histoire et la littérature comparées confrontant, par exemple, les points de vue des Japonais à ceux des Amérindiens sur l'Occident. Pierre-François Souyri écrit que l'historiographie européenne a souvent surévalué l'impact lié à l'arrivée des Occidentaux en Asie⁴⁹. A la fin du XX^e siècle, des études récentes ont permis aussi de prendre plus en compte les populations missionnées en tant qu'acteurs. L'histoire globale et l'histoire connectée rendent compte du phénomène missionnaire dans un cadre géographique élargi, pris dans une chaîne de décisions qui se déploie sur plusieurs continents⁵⁰. Elle cherche à montrer que les convertis ne sont pas passifs, ils mettent en œuvre des stratégies d'appropriation pour leurs intérêts propres ou de résistance pas toujours perçues par les missionnaires. Il s'agit en quelque sorte de restituer une histoire « à parts égales » entre Européens et Japonais⁵¹.

L'histoire économique connaît une évolution parallèle. La progression des découvertes et des conquêtes vers l'Asie a dévoilé des contrées dont les richesses sont décrites dans des récits qui en font un objet de fascination pour les Européens : ceux de Marco Polo (1254-1324) notamment, le premier Européen à mentionner l'existence du Japon sous le nom de *Cipango*. La « curiosité occidentale qui s'élargit à proportion du monde, et du besoin d'information obéissant à des finalités politiques, commerciales ou évangélisatrices...⁵² ». Les Ibériques aspirent à atteindre ces contrées, tels Christophe Colomb en 1492 en passant par l'Ouest, ou, plus tard, Cortès tentant vainement la traversée du Pacifique dans les années 1530, afin d'accéder aux îles aux épices, les Moluques. Au XX^e siècle, dans le projet d'une histoire totale promue par des historiens des *Annales*, Pierre Chaunu, entre autres, publie un ouvrage qui traite plus spécifiquement des enjeux économiques en Asie⁵³. L'auteur cherche à faire revivre les aspects essentiels du trafic des Philippines, lié à la domination politique et à l'évangélisation. Aujourd'hui, l'Extrême-Orient du XVI^e siècle est envisagé comme un espace connecté au reste de l'Asie, à l'Europe et l'Amérique. Selon Sanjay Subrahmanyam, le développement du commerce en Asie est dû essentiellement à des circonstances locales, aux tensions Chine/Japon plus qu'à un effort volontaire des Portugais⁵⁴. L'arrivée des Ibériques en

48 Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 9.

49 Pierre-François Souyri, *Nouvelle Histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010.

50 Serge Gruzinski, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres "connected histories" », *Annales.Histoire, Sciences Sociales*, 56^e Année, N°1 (Jan.- Fév. 2001), p. 85-117.

51 Hélène Vu Thahn, *Devenir Japonais,....., op. cit.*, Introduction.

52 C. Jacqueland et L. Benat-Techot, « La place de l'Asie dans l'historiographie de la monarchie catholique (XVI^e-XVII^e siècles) », *e-Spania Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, 28/10/2017, <https://journals.openedition.org/e-spania/27213?lang=fr>

53 Pierre Chaunu, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques*, Paris, SEVPEN, 1966.

54 Sanjay Subrahmanyam, *The Portuguese Empire in Asia 1500-1700 a Political and Economic History*, Londres/New

Extrême-Orient va permettre à cet espace de se connecter aux autres parties du monde. Hommes (marchands, missionnaires, voyageurs), savoirs, richesses circulent entre ces différentes parties et il est même envisagé de ne pas passer par l'Europe.

L'historiographie des relations internationales nous permet aussi de saisir la situation géopolitique de l'Asie à l'époque de Rodrigo de Vivero. L'écriture actuelle d'une histoire des relations internationales tend aussi à relativiser la puissance des Européens⁵⁵. On insiste sur la constitution de vastes empires (ottoman, moghol en Inde, safavide en Iran et royaume chérifien au nord de l'Afrique), et l'on reconnaît qu'au XVII^e siècle, les sociétés asiatiques dominent les échanges mondiaux et sont capables de résister aux offensives européennes. A propos de l'historiographie de la monarchie espagnole, le terme d'« empire » fait polémique pour désigner les possessions à la tête desquelles se trouve Philippe II car il implique une distinction entre la métropole et les colonies (anachronisme pour le XVI^e siècle). Les historiens aujourd'hui préfèrent parler d'un ensemble composite, une juxtaposition de territoires qui reconnaissent le même souverain. Ces derniers ont des institutions propres et disposent d'une autonomie politique, financière, diplomatique et militaire. Cependant, les prétentions à la monarchie universelle s'expriment et culminent sous le règne de Philippe III. Cette réflexion historiographique sur l'articulation des territoires constituant la monarchie espagnole est menée d'abord par les Anglo-Saxons. John Huxtable Elliott parle en 1999 de « Monarchie composite » par l'intégration échelonnée de territoires distincts. J.J. Ruiz Ibañez développe en 2012 la notion de « monarchie polycentrique » : différents centres de décisions qui étaient connectés, différents territoires qui participent à la construction de l'empire⁵⁶. C'est une évolution importante dans l'historiographie en langue espagnole qui apparaît dans les années 1960-1970. A cette époque, elle est encore trop centrée sur le cadre de l'Espagne. Durant les années 1980, la monarchie est prise en compte dans sa dimension européenne puis, plus tard, l'histoire économique amène une réflexion sur les liens entre la péninsule et le reste du monde. En étudiant les « voisinages » de la monarchie (*Vecindades*), leurs réactions face au projet d'hégémonie ibérique, les changements et évolutions réciproques qui en découlent. Les « voisins » de la monarchie, demeurés souverains pour la majorité d'entre eux, ont connu des mouvements internes d'adhésion ou de rejet face au projet impérial (à l'instar du Japon au début du XVII^e). On dépasse donc le territoire de l'empire pour une dimension, une nouvelle fois, plus globale et comparative.

York, Longmans, 1993.

55 Jean-Michel Sallmann, *Géopolitique du XVI^e siècle 1490-1618*, Paris, Points Histoire, 2003.

56 José Javier Ruiz Ibañez (dir.), *Las vecindades de las Monarquías Ibericas*, Madrid, Fondo de Cultura Economica, 2013.

Les sources

Après cet exposé des références historiographiques en lien avec ce travail, il convient maintenant de présenter les sources, qui nous ont permis d'apporter des réponses à notre questionnement initial et ainsi un éclairage sur ce bref épisode de l'histoire concernant notre personnage. Nous citerons, en premier lieu, le recueil de sources publié par Juliette Monbeig en 1972 : *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*. Il s'agit, à l'origine, d'une liasse de manuscrits composée de 95 feuillets acquis par le British Museum de Londres en 1850 dont la cote est Mss. Add. 18287 Ps/5633 : ce sont des copies de l'écrit de Rodrigo de Vivero, datant du XVIII^e siècle. Un microfilm a été ramené en France par Fernand Braudel. Dans cette liasse, il y a 23 feuillets composant la *Relation du Japon* et, du feuillet 23 au n°75, figure la partie sur les *Avisos y proyectos*, puis une copie d'une longue lettre adressée au roi Philippe III à son retour du Japon au Mexique en 1610. On trouve aussi des copies de cédules royales concernant l'attribution de charges occupées par Rodrigo de Vivero, ses droits sur l'*encomienda* familiale, ainsi qu'une reproduction des actes des titres de noblesse, comte del Valle de Orizaba et vicomte de San Miguel. Juliette Monbeig a rajouté, dans son ouvrage, le testament de Vivero qui a été retrouvé par Jean-Pierre Berthes aux archives de Mexico. Ces dernières pièces sont très importantes aussi car elles concernent sa vie, sa carrière et une information « à chaud » sur son séjour au Japon. L'ensemble se termine par une note de son petit-fils et successeur, Nicola de Vivero : il explique que tous ces papiers ont été présentés au Conseil Royal pour constituer un dossier sur l'ancêtre. Un procès a eu lieu, des traces sont conservées aussi aux archives de Mexico.

Il existe d'autres copies et publications : - au Mexique, des copies datant de la fin du XVIII^e siècle et des publications fin XIX^e et 1934 dans les *Anales del Museo nacional de Arqueológica, Historia y Etnografía de Mexico*.

- en Espagne, des traces sont présentes à la fin du XVIII^e siècle du fait de Juan Bautista Muñoz qui recherche des documents concernant l'histoire du Nouveau Monde. Une copie se trouve à la *Real Academia de Historia* de Madrid.

- en France et en Angleterre, des extraits sont publiés dans des revues en 1830, respectivement : *Revue des deux Mondes* et *Asiatic Journal*. Une traduction en japonais a été publiée en 1929.

Nous avons aussi utilisé des lettres entre Rodrigo de Vivero, à son arrivée aux Philippines en 1608, et le shogun Tokugawa Hidetada, et son père Ieyasu. Elles figurent dans l'ouvrage de Francisco Santiago Cruz : *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España y del Japón* (Mexico, 1964). Il n'y a aucune référence de ces lettres, mais il semblerait qu'elles proviennent des archives de Mexico.

Elles sont très importantes car elles montrent les contacts de Vivero avec les Japonais avant son naufrage et ses efforts pour établir avec eux de bonnes relations.

Les autres sources se composent de manuscrits conservés à l'*Archivo General de Indias* à Séville, certains ont été numérisés, d'autres ne sont consultables qu'*in situ*. Depuis le XVIII^e siècle, cette institution rassemble tous les documents administratifs des territoires ultramarins espagnols conservés dans la péninsule, essentiellement originaires de l'*Archivo General de Simancas* et de la *Casa de Contratación de Cadix*. Nous trouvons des lettres de Rodrigo de Vivero lorsqu'il est gouverneur par intérim des Philippines (1608-1609). D'après l'inventaire de ces archives, ces lettres se trouvent dans l'unité de classification *Gobierno*, dont la référence est ES.41091.AGI/23. Cette unité regroupe des documents de différents conseils et secrétariats dont les : *Consejo de Estado* (España. 1521-1834), *Consejo de Indias* (España), *Consejo Real de España e Indias*, *Junta Consultiva para los Negocios de Gobernación de Ultramar* (España), *Secretaría de Estado y del Despacho de Gracia y Justicia de Indias* (España), *Secretaría de Estado y del Despacho de Guerra* (España), ... Les lettres étudiées se trouvent dans le fonds signature « *Filipinas* » :

- *Carta de Rodrigo de Vivero sobre su llegada y situación*, Manille, 8 juillet 1608 : dans la rubrique « *Cartas y expedientes de gobernadores de Filipinas* », référence complète ES.41091.AGI/23.6.5//FILIPINAS,7,R.3,N.38

- *Carta de Vivero sobre asuntos de gobierno*, Manille, 8 juillet 1608, même rubrique, référence ES.41091.AGI/23.6.5//FILIPINAS,7,R.3,N.42.

Ces lettres sont importantes car elles comportent aussi des éléments sur les relations avec le Japon depuis sa place de gouverneur et capitaine général des Philippines. Elles s'adressent au roi Philippe III afin de l'informer de différents sujets concernant la situation de l'archipel et de celui des Moluques, de rendre des comptes de son gouvernement, mais aussi pour lui demander des moyens supplémentaires, monétaires ou humains. Les problèmes rencontrés avec les Hollandais en mer et aux Moluques sont traités, ainsi que ceux dus à l'agitation des Japonais présents dans l'archipel. Ces lettres passent par le Conseil des Indes, fondé par Charles Quint en 1524. Ce conseil s'occupe des questions financières, juridiques... de l'ensemble des possessions espagnoles, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les Indes. Il est consulté par le roi avant une prise de décision et lui revient en retour l'application de cette décision.

Toujours dans le fonds qui concerne l'audience des Philippines, nous avons trouvé de précieuses informations grâce au *Registro de oficio de reales disposiciones* (AGI, Filipinas, 329, L.2) : il contient des copies de lettres des plus officielles, à savoir, *Reales Cédulas*, *Reales Provisiones*,... Nous avons sélectionné celles aboutissant à la nomination de Vivero au poste de gouverneur des

Philippines : F49R – 50V., F50V – 52V., F 71R – 72R. De plus, nous avons consulté dans une liasse un échange épistolaire entre Vivero et son successeur titulaire de ce poste, Juan de Silva (AGI, Filipinas 20, r.2, N°25) : *Carta de Juan de Silva sobre asuntos de gobierno* contenant entre autre *Carta Rodrigo de Vivero a [Juan de Silva] dándole cuenta del viaje ...*

Un autre dossier a été aussi constitué entre 1610 et 1613 à Mexico concernant encore les Philippines : *Carta del marques de Salinas informando sobre Japón* (A.G.I., Filip., 193, 1). Il contient les précieuses *Las cláusulas y condiciones que Don Rodrigo de Vivero propone a Su Alteza el emperador del Japón* (n°13) et *Copia de la carta que Don Rodrigo de Vivero escribe a Su Magestad desde el Japón, cuyo original no a parescido hasta aora, sinoun treslado que reçivió el virrey de Nueva España, de donde esté se sacó* (n°14), envoyée début 1610 alors qu'il se trouve encore au Japon.

Nous avons pu aussi consulter le fonds relatif à l'audience de Mexico, en particulier, *Cartas y expedientes del virrey de Nueva España, vistos en el Consejo*, 1607-1609 (AGI, Mexico, 27). Dans le manuscrit daté du 3 mars 1608, dont la référence est N.35, le vice-roi, Luis de Velasco fils, s'adresse au roi à propos des Philippines et de la situation difficile aux Moluques... : *El Virrey a S.M., Filipinas. Recibo de Cédulas. Provisión de Gobernador. Estado de Terrenate y Socorro. Leva de Gente*. Dans un dossier intitulé *Cartas y expedientes de personas seculares 1608* (AGI, 23, Mexico,127), nous pouvons lire la lettre datée du 24/02/1608 que Vivero envoie au roi pour relater les préparatifs de son départ précipité pour Acapulco puis les Philippines.

Les travaux menés sur ces sources ainsi que sur tout ce qui relève de la littérature secondaire nous ont permis de dégager des axes de réflexion permettant de répondre à notre problématique. En premier lieu, nous privilégierons un axe biographique, composé des données socio-familiales de notre personnage et d'éléments sur la carrière du *criollo* en Europe et en Nouvelle-Espagne. En second lieu, nous traiterons de son passage dans l'archipel des Philippines, c'est-à-dire de sa nomination en regard du gouvernement de la monarchie dans les territoires ultramarins et de la présence ibérique en Asie Orientale, le Japon compris. Pour terminer, nous étudierons la relation de son séjour au Japon et de son action sur ce territoire qui n'est pas contrôlé par la Couronne. Nous verrons ainsi comment il s'insère dans la circulation des agents d'un bout à l'autre de l'empire.

I. Rodrigo de Vivero, le *criollo novohispano*

En parcourant dans l'Archivo de Indias de Séville la liasse de documents de l'audience de Mexico, nous trouvons tout un dossier concernant Rodrigo de Vivero parmi les *cartas y expedientes de personas seculares* : il demande au roi « de lui faire grâce d'un titre de comte dans un des lieux qu'il possède en Nouvelle-Espagne⁵⁷... » Le dossier composé, depuis 1587 jusqu'en 1626, de plusieurs *informaciones de oficio y parte*, comporte des éléments relatifs à ses services rendus à la royauté, un inventaire de ses biens, le document concernant sa « pureté de sang », un recueil de témoignages attestant ces informations. Le 14 février 1627, le roi lui accorde un titre de vicomte :

(...) *Supplicandome atento a ello y a los servicios de vuestro padre y abuelo y pasados que son notorios os hiziese merced de un titulo de conde o marques de los valles de Orizava y haviendoseme consultado teniendo consideracion a vuestra calidad y a lo que me haveis servido y esperando lo continuareis (...) es mi voluntad que ahora y de aqui adelante os podais llamar e intitular (...) vizconde del lugar de San Miguel que es en la Nueva España*⁵⁸....

Le 29 mars 1627, le roi lui accorde le titre de comte del Valle de Orizaba ainsi qu'à ses descendants, alors que seuls ceux de Cortès ont été titrés jusqu'alors en Amérique. Il est donc important de dégager des éléments qui permettent de comprendre le parcours de Rodrigo de Vivero, jusqu'en Asie et au Japon en particulier : les services qu'il a rendus au roi, la famille, c'est-à-dire ascendants et descendants, la recherche du titre de noblesse (il supplie le roi), la grâce du roi. Cet ensemble constitue l'univers social de notre personnage dans la société hispanique d'Ancien Régime⁵⁹, tout un panel d'instruments et de processus sur lesquels cet individu, impliqué dans le gouvernement de la monarchie, s'est appuyé au cours de sa carrière⁶⁰. Pour étudier de plus près ces questions, nous consacrerons cette première partie à sa famille et les liens en son sein. Nous poursuivrons avec l'étude de sa carrière au sein de cette monarchie.

⁵⁷ AGI, 23, MEXICO, 559.

⁵⁸ Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction et présentation de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972, p.151.

Traduction approximative : Me suppliant attentif (...) aux services de votre père et grand-père (...), vous avez demandé qu'il soit fait grâce d'un titre de comte ou marquis del Valle de Orizaba et ayant été consulté prenant en considération votre qualité et du fait que vous m'avez servi et espérant que vous continuerez et pour plus d'honneur (...), c'est ma volonté que maintenant et désormais vous pourriez vous appeler et intituler (...) vicomte de lieu de San Miguel qui se trouve en Nouvelle-Espagne..»

⁵⁹ Guillaume Gaudin, « Il faut sauver l'auditeur Matías Delgado y Florez. Lettre d'un magistrat de Manille du 30 novembre 1631, à son frère Sancho, à Cáceres », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques*, 25/2015, p. 73-90, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

⁶⁰ Jean-Pierre Dedieu, « Une approche « fine » de la prosopographie », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997, p.235.

A- L'importance des liens familiaux

Le testament de Rodrigo, rédigé le 15 juin 1636, nous renseigne sur ses origines paternelles et maternelles et sur le prestige de certains membres de cette famille. Il aborde aussi son mariage, avec une dame non moins illustre, ainsi que sa descendance, légitime et illégitime. L'inventaire de sa fortune débute aussitôt après⁶¹. Nous pouvons à présent détailler ces informations afin de mieux cerner le groupe social auquel il appartient.

a. La branche paternelle

1- De la péninsule à la Nouvelle-Espagne

Dans la branche paternelle de Rodrigo de Vivero, nous retrouvons un secrétaire et comptable de Jean II, Alonso Perez de Vivero, mort en 1453⁶². Cette charge auprès du roi de Castille (ici, 1405-1454), père de la future Isabelle 1^{ère}, était alors occupée à cette époque par des juifs ou des « nouveaux chrétiens⁶³ ».

Cette branche prospère grâce au mariage. En effet, par le grand-père, don Rodrigo de Vivero *el Viejo*, la famille se lie à celle des Velasco : depuis 1473, sous le roi Henri IV de Castille, les membres de cette famille, détiennent le titre héréditaire de connétable de Castille (celui-ci a la haute main sur l'armée, qu'il commande en l'absence du souverain). L'Ancêtre épouse doña Antonia de Velasco, soeur de Luis de Velasco né en 1511 à Carrión de los Condes en Espagne. Après avoir été vice-roi de Navarre, Charles Quint (1500-1558), roi d'Espagne depuis 1516, le nomme de 1550 à 1558, vice-roi de Nouvelle-Espagne afin de remplacer Antonio de Mendoza. Il est alors accompagné de son fils, Luis de Velasco, seigneur puis marquis de Salinas (1534-1617), ces trois autres enfants sont des filles. Ce dernier est lui-même le huitième vice-roi de ce même territoire qu'il gouverne de 1590 à 1595 puis de 1607 à 1611. Entre ces deux périodes, il est vice-roi du Pérou durant huit années (1596-1604). De nombreux postes importants sont occupés par des Velasco dans les Indes Occidentales, des alliances ont été formées avec d'autres familles puissantes : Arellano, Enriquez, Zuñiga, ... Nous trouvons, par exemple, Diego de Velasco, gouverneur de Floride, mort en 1575. De 1609 à 1616, Diego Fernández de Velasco est nommé capitaine général de Panama. Il est le fils de Diego de Zuñiga y Velasco, vice-roi du Pérou de 1561 à 1564...

61 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction et présentation de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972, p.287.

62 Juan Gil, «Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japon », dans *El Mar del Sur en la historia: ciencia, expansión, representación y poder en el Pacífico*, coord. por Rafael Sagredo Baeza, Rodrigo Moreno Jeria (dirs.), Santiago Chile, Universidad Adolfo Ibáñez, 2014, p.65- 158.

63 L'expression de nouveau chrétien est employée à partir du XV^e siècle pour désigner les juifs et les musulmans convertis au catholicisme dans la Péninsule Ibérique. Le terme s'entend par opposition aux « vieux chrétiens » dont aucun ascendant n'est censé avoir embrassé la religion juive ou musulmane.

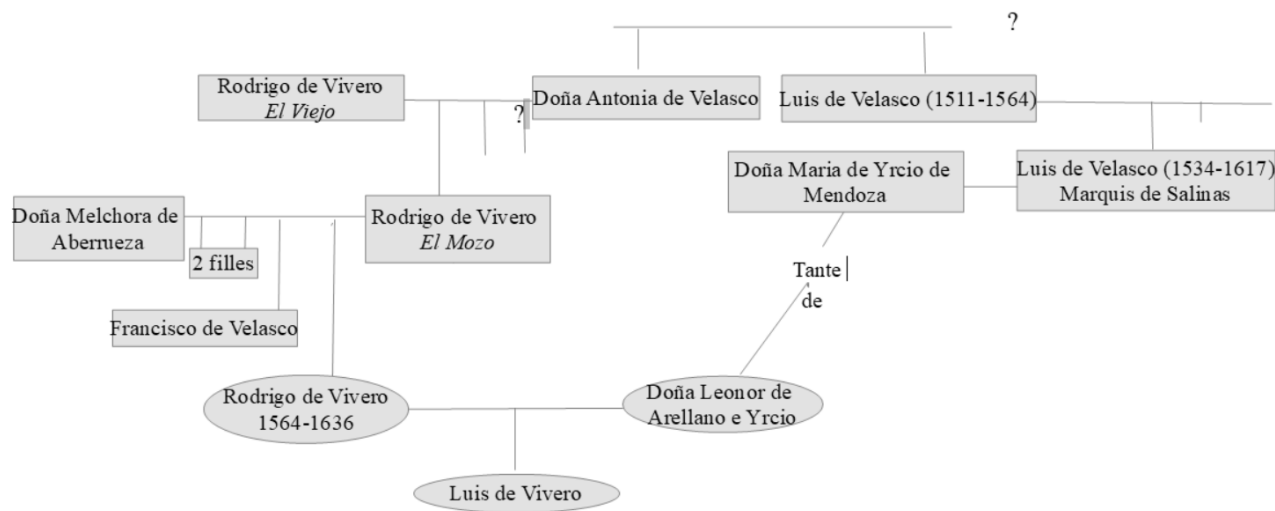
Après avoir apporté la preuve de la pureté de sang, le grand-père Vivero intègre l'ordre de Santiago vers 1537-1538⁶⁴.

Le père de notre personnage est le second fils de don Rodrigo de Vivero el Viejo, don Rodrigo de Vivero el Mozo, né à Olmedo, province de Valladolid. Alors qu'il a environ 13 ans, sa famille décide de l'envoyer dans les Indes et, en 1561, présente les preuves de pureté de sang nécessaire à ce passage en Nouvelle-Espagne. Dans les documents issus de cette procédure, il est décrit

« (...) *hombre muy blanco e muy colorado e rubio...*⁶⁵ ». Une cédule royale du 5 mai 1561, relayée par la *Casa de la Contratación* de Séville lui accorde ce passage⁶⁶. Ce départ, comme d'autres durant ce XVI^e siècle, n'est sûrement pas régi par une logique individuelle. Selon Jean-Paul Zuñiga, les Espagnols partent pour améliorer leur situation dans le cadre d'une stratégie familiale⁶⁷. L'émigration vers les Indes constitue ainsi une ressource supplémentaire pour ce que l'historien appelle l' "économie familiale hispanique".

En 1564, le roi accorde aussi à Rodrigo el Mozo l'habit de l'Ordre de Santiago. De son mariage à Mexico avec doña Melchora de Aberruza, il a deux fils, notre personnage né en 1564, son frère Francisco de Velasco, et deux filles qui entrent dans les ordres à Mexico.

Généalogie de l'ascendance de Rodrigo de Vivero



64 Archivo Histórico Nacional, Ordenes, Santiago, expediente 9.007.

65 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japon »..., art. cit., p.68.

66 Archivo General de Indias, Contratación, 5219, 5 29.

67 Jean-Paul Zuñiga, *Espagnols d'Outre-Mer. Émigration, métissage, et reproduction sociale à Santiago de Chili au 17^e siècle*, Paris, Édition de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2002.

2- Des critères d'appartenance à la noblesse

- La *Limpieza de sangre*

Afin de passer dans les Indes comme l'a fait le père de Rodrigo en 1561, il est nécessaire de présenter un dossier de *Limpieza de sangre*. “Le statut de pureté de sang devait protéger l'Espagne contre les descendants de juifs et de musulmans. Une discrimination qui servira dans les colonies⁶⁸.” Ce processus tire son origine de l'adoption dans la ville de Tolède, en 1449, d'un statut interdisant aux descendants de convertis d'occuper des magistratures et des offices urbains. Des roturiers et des nobles de moindre condition dénoncent la présence de sang impur dans les rangs les plus élevés de la noblesse. Il s'agirait des conséquences des unions, dans un premier temps, entre des membres de hauts lignages et des convertis qui avaient accédé à de hautes responsabilités. Cherchant à protéger les Indes occidentales de l'hérésie et des “fausses” religions venues d'Europe, la Couronne interdit dès 1522 le passage aux judéo-convers et leur descendance, puis aux morisques et aux protestants. Théoriquement, personne ne peut embarquer sans la *licencia*, il s'agit d'apporter des garanties morales et religieuses dans une perspective d'évangélisation des populations indigènes⁶⁹. Il faut alors présenter à la *Casa de la Contratación* les documents attestant la pureté de son sang, garantissant que l'on est un “vieux” chrétien⁷⁰. Cette logique contribue aussi à la hiérarchisation de cette société outre-mer. Concrètement, il faut présenter un dossier d'enquête, *expediente*, prouvant que les ascendants étaient de “vieux chrétiens” : des informations sur la naissance et les lieux de résidence des plus anciens connus dans la généalogie ainsi que celle apportées par des témoins⁷¹. Cela concerne surtout la classe noble dirigeante, comprenant en fait de nombreux descendants de “*conversos*”, comme nous l'avons vu à propos des Vivero au début de cette partie. La généalogie présentée, ou mémorial, remonte aux arrière-grands-parents ou « aussi loin que l'on puisse remonter ». A la fin du mémorial, il faut aussi détailler les charges, offices et titres du candidat. D'après Michel Bertrand, la pureté de son sang est le principal fondement de l'identité socioethnique de l'élite régionale, qualifiée d'« espagnole » et suivant fidèlement un style de vie européen. Minoritaire, elle se sent en permanence menacée de la perdre⁷². Cependant, cette obsession hispanique de la pureté conduit des familles à constituer des généalogies dissimulant une souche

68 Jean-Frédéric Schaub, « Le monde à l'heure de l'Espagne », *Les collections de l'Histoire*, avril 2018, n°79, p.34.

69 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019, p.56.

70 Alain Hugon, « XVIe-XVIIe Le grand départ », *Les collections de l'Histoire*, avril 2018, n°79, p.39.

71 Adolfo Salazar Mir, *Los expedientes de limpieza de sangre de la Cathedral de Sevilla*, Madrid, Hidalguía, 1995, Introduction.

72 Michel Bertrand, « Configurations sociales et jeux politiques aux confins de l'empire espagnol », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2007/4 (62e année), pages 855 à 884, <https://www.cairn.info/revue-Annales-2007-4-page-855.htm#no2>

“honteuse” et exaltant plutôt un ancêtre imaginaire plus glorieux⁷³. Les preuves de « pureté de sang » sont contournées sans grande difficulté⁷⁴.

- Être chevalier d'un Ordre militaire

Rodrigo de Vivero est petit-fils et fils de chevalier de l'Ordre militaire de Santiago, de ce fait, les preuves apportées par les ancêtres montrent l'appartenance de la branche paternelle à la noblesse. Rodrigo ne l'a jamais été, mais son fils, Luis, intègre l'Ordre en 1622⁷⁵. Placé sous le « patronage » de l'apôtre Santiago afin de protéger les pèlerins vers le St Sépulcre, l'Ordre fondé en Castille à la fin du XII^e siècle s'investit dans le combat contre les Infidèles et la protection de la chrétienté⁷⁶. Il s'agit donc d'un produit de la *Reconquista*. Il se compose de clercs mais aussi de laïcs, nommés « chevaliers de Santiago ». Du fait de grandes batailles auxquelles ils ont participé, ils obtiennent des privilèges : obtention de châteaux, hôpitaux, villes et villages regroupés en commanderies. Le roi en devient le chef suprême à partir de 1523, alors que, selon Caroline Brousse, la définition de la noblesse évolue⁷⁷ : elle n'est plus seulement de lignage mais doit être exclusivement catholique et, entrer dans l'Ordre permet de le montrer. Cervantes l'affirme dans son « Don Quichotte de la Mancha » en 1615 : « Je suis vieux chrétien, et pour être duc et même gouverneur, cela suffit amplement. » La vérification de l'ascendance des postulants passe par un dossier de la pureté de sang, il est nécessaire d'établir une catégorie sociale nobiliaire incontestable. Les hommes de l'Ordre mettent alors en avant leur valeur chevaleresque, leur lignage et leur ascendance. Des lettres de parrainage accompagnent les demandes d'intégration : des vieilles familles, parfois illustres, recommandent des postulants au roi. De ce fait, « (...) le futur chevalier de l'Ordre pouvait voir son avenir s'éclaircir et sa situation sociale s'améliorer très nettement ⁷⁸. » Les concepts de noblesse, d'honneur et de catholicisme deviennent indissolubles et les chevaliers de l'habit apparaissent donc comme les représentants d'excellence d'une nouvelle classe nobiliaire.

Usant des outils à sa disposition, à savoir, les mariages, la pureté de sang et l'appartenance à un ordre militaire, l'ascendance paternelle de Vivero établit sa place dans les rangs élevés de la noblesse, en Espagne puis dans les Indes. Grâce à la branche maternelle, la famille “s'enrichit” des terres des premiers conquistadores et des premiers colons de la Nouvelle-Espagne.

73 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019, p.135.

74 Raphaël Carrasco et Béatrice Perez, « Les pouvoirs de la noblesse : définitions, moyens et clientèles », 34 | Octobre 2019, *e-Spania*, <https://journals.openedition.org/e-spania/32580>

75 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne ...*, op. cit. p.6.

76 José Fernández Llamazare, *La Historia compendiada de las Cuatro Órdenes Militares de Santiago, Calatrava, Alcántara y Montesa*, Ediciones Espuela de Platat, 1862, p.27 à 30.

77 Caroline Brousse, « L'ordre de Santiago, témoin et acteur d'une nouvelle classe nobiliaire dans les Espagnes des XV^e-XVI^e siècles », *Cahiers de la Méditerranée*, 97/2 2018, p.99-105 URL: <https://journals.openedition.org/cdlm/11827>

78 Caroline Brousse, « L'ordre de Santiago, » ..., art. cit.

b. Des épouses idéales

Nous allons voir à présent l'importance du mariage dans une famille comme celle de Vivero pour créer de la parenté, des alliances. Les femmes ont une valeur d'échange considérable, mais elles sont aussi des actrices au moment de l'élaboration des stratégies familiales, elles occupent une place importante dans la société coloniale⁷⁹. Elles peuvent notamment, avec l'autorisation de leur époux, garder la gestion de leurs biens et de leur dot. En cas de veuvage, s'il y a des enfants, elles conservent la moitié des biens de la communauté⁸⁰. Pour la noblesse, la lignée est un moyen d'organisation sociale de la famille pour perpétuer la prospérité et conserver le prestige du statut⁸¹. Un contrôle à l'accès au mariage est exercé par la consanguinité ou entre deux lignées préférentielles, alors que la consanguinité est interdite par le Concile de Trente (1543-1563). Des familles aisées obtiennent des dispenses de mariage par parenté pour concentrer des propriétés et éviter le partage d'un patrimoine avec une autre dynastie⁸². La dot est l'objet d'une compétition entre les familles aristocratiques dont les seuls motifs sont l'ostentation de richesses et l'utilisation du mariage comme voie de promotion sociale.

1- La famille maternelle

La mère de Rodrigo se nomme Melchora de Aberrueza. Selon Juan Gil, ses parents (mère sévillane et père basque) appartiendraient vraisemblablement au milieu marchand⁸³. Ils se marient en Nouvelle-Espagne, où le grand-père est installé depuis 1526 et ils font fortune. Melchora naît à Mexico, elle est baptisée en septembre 1542 et son parrain n'est autre que Miguel López de Legazpi (1502-1572), alors *alcalde* de Mexico et futur "conquistador" des Philippines en 1565 mandaté par le vice-roi de Nouvelle-Espagne. De son mariage avec un *poblador* âgé, mort en 1563, elle hérite d'un riche domaine, une *encomienda*, située à Tecamalchaco, à l'est d'Orizaba, ville distante d'une centaine de kilomètres du golfe du Mexique. D'après le testament de Rodrigo, ce domaine dans les terres chaudes du Mexique est en grande partie consacré à l'exploitation sucrière et à l'élevage. Il possède aussi de vastes parcelles de pâturages et de cultures vivrières⁸⁴. A sa mort, Rodrigo de Vivero obtient l'attribution de l'*encomienda* pour une troisième vie, prolongée plus tard pour deux générations encore: "Cédule du roi qui rend grâce de prolonger l'*encomienda* de Tecamalchaco pour deux autres vies" du 11 août 1612⁸⁵.

79 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019, p.139.

80 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique ...*, op. cit., p.139.

81 Jean-Frédéric Schaub, « La pureté de sang : du lignage à la race », *l'Histoire*, septembre 2014, n°403.

82 Jean-Pierre Dedieu, Christian Windler. La familia: ¿Una clave para entender la historia política? El ejemplo de la España moderna. *Studia Historica - Historia moderna*, 1998, XVIII, pp.201-233. (halshs-00124619)

83 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japon »..., op. cit., p.70.

84 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne ...*, op. cit., 293-294.

85 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne...*, op. cit., p.163.

Le premier mari de Melchora, Alonso Valiente, est arrivé en Nouvelle-Espagne quelques mois après la conquête de Mexico (1521). Il s'établit dans la ville et participe à différentes expéditions, aux côtés notamment de Hernán Cortès (1485-1547): Michoacán, Honduras, ... Son nom est aussi associé à la découverte du canal Old Bahama (en espagnol: *Canal Viejo de Bahama*), détroit de la région des Caraïbes, entre Cuba et les Bahamas, un passage pour les Espagnols qui traversaient l'Atlantique. Pour tous les services rendus, il est récompensé par Cortès avec l'attribution du village et son domaine de Tecamalchaco⁸⁶. Concernant les conquêtes, la Couronne se réserve la souveraineté sur les territoires acquis, alors qu'elle en délègue les opérations à des entrepreneurs privés. Elle signe avec les futurs conquérants des *capitulaciones* par lesquels elle leur concède un certain nombre de compétences militaires et leur accorde des avantages en cas de réussite⁸⁷. Ces hommes de terrain doivent trouver les fonds nécessaires à leurs entreprises, ils s'adressent notamment à des riches marchands et des banquiers. Les terres nouvellement acquises appartiennent au roi d'Espagne, mais leur exploitation, l'administration des territoires, l'exercice du pouvoir et de la justice est parfois confiée à des particuliers sous la forme d'*encomiendas*. Il s'agit de l'adaptation outre-Atlantique de l'institution médiévale, la *comenda*, dirigée par des *comenderos* : en Castille, à partir de la fin du XIII^e siècle, des monastères se placent sous la protection, la tutelle d'un seigneur puissant contre une partie de ses revenus⁸⁸. Afin d'assurer la culture des terres, on attribue en quelques sortes aux *conquistadores* des contingents de travailleurs corvéables⁸⁹. Elles sont pour l'élite locale la reproduction d'une forme de la noblesse hispanique, à savoir, la prétention seigneuriale par l'exploitaiton des terres et du travail⁹⁰. Elles contribuent au développement de la grande propriété aux Amériques, l'identification élites-grand domaine étant une donnée importante du monde colonial⁹¹. Les Indiens étant considérés comme libres sujets castillans, un salaire leur est dû et les colons s'engagent à instruire les Indiens, les évangéliser, contre le paiement d'un tribut et la réalisation de corvées. Elles contribuent, comme les “réductions”, au déracinement, à la circulation des Indiens et à la concentration démographique de populations parfois d'origines très différentes dans des lieux nouveaux⁹². La brutalité de la conquête crée de nouvelles possibilités de promotion

86 Nino Vallen de Nimegue, *Being the « Heart of the World » The Pacific, Distributive Justice, and the Fashioning of the Self in New Spain 1513-1641*, Berlin, Thèse soutenue en juin 2016, p.186 à 191.

87 Natividad Planas, « Les moyens de l'impérialisme ou la recherche d'un équilibre instable », in *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640* sous la direction de Guy Saupin, Rennes, PUR, 2013, p.111.

88 Ch.-E. Dufourcq, J.Gautier Dalche, *Histoire économique et sociale de l'Espagne chrétienne au Moyen-Age*, Paris, Armand Colin, 1976, p.186.

89 Jean-Frédéric Schaub, « Le monde à l'heure de l'Espagne », *Les collections de l'Histoire*, avril 2018, n°79, p.32.

90 Guillaume Gaudin et Jaime Valenzuela Márquez, « Empires ibériques : de la péninsule au global », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques* 25/2015, p.13-24, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

91 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019, p.138.

92 Guillaume Gaudin et Jaime Valenzuela Márquez, « Empires ibériques : de la péninsule au global.... », art. cit.

sociale et permet l'intégration de nouveaux acteurs de la monarchie⁹³. En tant qu'*encomendero*, Vivero prévoit dans son testament des dispositions pour ces mêmes Indiens: " Pour les récompenser de leurs bons services et les dédommager des torts (*agravios*) qui ont pu leur être causés par de mauvais administrateurs, une somme de cent pesos doit être répartie entre plusieurs villages pour être distribuée « aux plus pauvres »⁹⁴."

Grâce à cette branche maternelle, le patrimoine s'ajoute au lignage pour renforcer l'appartenance de Vivero à l'*hildaguía*, et son mariage, en 1591, le relie une fois de plus aux conquistadores.

2- *Yten declaro que soy casado quarenta y cinco años ha*⁹⁵...

En épousant en 1591 doña Leonor de Arellano e Yrcio, fille du maréchal de Castille, Carlos de Luna e Arellano, Rodrigo se rattache à d'autres familles puissantes⁹⁶. En effet, par sa mère, Leonor de Yrcio e Mendoza, Leonor est petite-fille du conquistador Martín de Yrcio, et de doña María de Mendoza, soeur du premier vice-roi de Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza (1495-1552). Il est intéressant de savoir que la tante de Leonor de Arellano, Doña María de Yrcio y Mendoza, est l'épouse de don Luis de Velasco y Castilla, futur vice-roi de Nouvelle-Espagne. Ce dernier est donc à la fois grand cousin et oncle de Rodrigo de Vivero. Il reçoit une importante dot de trente mille pesos, dont une partie est investie dans l'équipement de son exploitation sucrière d'Orizaba⁹⁷. De ce mariage, ne naît qu'un fils, Luis de Vivero, chevalier de St Jacques et son héritier. Dans son testament, il mentionne aussi un fils illégitime, le père jésuite Rodrigo de Vivero⁹⁸. A propos de ces unions, Dorantes de Carranza (1500-1550) aurait dit: *Mas la gente que después fue viniendo y poblando el reino le ha luzido mucho, y entremetidose con los mesmos Conquistadores por casamientos y parentesco, con que ya son todos casi unos*⁹⁹... De par sa mère et son épouse, Vivero fait partie du groupe de *benemeritos*, c'est-à-dire descendants de conquistadores et des premiers colons¹⁰⁰. Voici ce qu'il déclare dans les Avisos qu'il adresse au roi:

(...) C'est avec cinq cents Espagnols que Hernando Cortés vainquit plus de cent mille Indiens. C'est de ceux qui accomplirent ces choses, de leurs fils et de leurs

93 José Javier Ruiz Ibañez, « Les acteurs de l'hégémonie hispanique, du monde à la péninsule Ibérique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2014/4, pages 927 à 954.

94 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne*, *op. cit.*, p.296.

95 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne*, *op. cit.*, paragraphe 2 de son testament, p.287.

96 Guillermo Porras Muñoz, *Diego de Ibarra y la Nueva España*, Estudios de historia novohispana, N° 2, 1968, p.5. <http://www.revistas.unam.mx/index.php/ehn/article/view/3207/2762>

97 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne* ..., *op. cit.*, p.293.

98 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne* ... *op. cit.*, p.287.

99 Gonzalo Aguirre Beltrán, *Cuatro nobles titulados en contienda por la tierra*, Mexico, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Ciesas, 1995.

<https://cdigital.uv.mx/bitstream/handle/123456789/1972/198972P39.pdf;sequence=1>

100 Guillaume Gaudin, « Les mécanismes de saisie de territoires et leur mise en relation », in *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640* sous la direction de Guy Saupin, Rennes, PUR, 2013, p.111.

petits-fils que descendent les créoles de la Nouvelle-Espagne, et on compte parmi eux des personnes de grande importance par le sang ou la qualité... Que les services des Flandres se payent en Flandres et en Espagne, que les Portugais soient récompensés dans leur pays, et que les gens des Indes le soient aux Indes. Alors, Votre Majesté sera entièrement servie et eux se montreront satisfaits et récompensés¹⁰¹.

Dans sa thèse soutenue en 2016, Nino Vallen de Nimegue, affirme que ces descendants des premiers arrivants se font héritiers des vertus et services de leurs ancêtres, ils continuent d'utiliser le lignage et le sang pour légitimer leur position privilégiée dans l'économie royale de grâce et faveurs¹⁰². Les habitants de Nouvelle-Espagne utilisent les exploits de leurs ancêtres qui les façonnent pour demander les faveurs royales. Alors, les vice-rois décident de sélectionner certains candidats : le lignage et héritage des services ne suffisent plus, il faut un mémoire bien documenté de ses services. Dans les *Avisos* de nouveau, Vivero revendique la primauté à accorder à ces *benemeritos*:

Que pour les gouvernements, les *encomiendas* et les dignités des Indes, on doit donner en premier lieu la préférence à ceux qui en sont originaires ou dont les ancêtres ont conquis la terre, car ces hommes-là n'en sont pas indignes puisque parmi eux il y en a de fort remarquables dans les lettres, les armes et le gouvernement¹⁰³.

Plus loin, il rajoute en s'adressant au roi:

Qui Sire, a plus de droits aux *encomiendas* que ceux qui ont conquis le pays ?... A qui les concessions des terres, de labours et de pâturages, pourraient-elles être attribuées à plus juste titre qu'aux petits-fils et arrière petits-fils de ceux qui y ont versé leur sang pour Votre Majesté ?

Il insiste autant car, depuis 1542, les *encomiendas* sont supprimées par les *Leyes Nuevas*. La proclamation de ces lois a provoqué un soulèvement au Pérou, et, en Nouvelle-Espagne, le vice-roi, Antonio de Mendoza, décide de retarder leur application¹⁰⁴. Les *conquistadores* sont les premiers acteurs de l'expansion à s'opposer à l'autorité royale. Des mouvements contre ses officiers reprennent à partir de 1570 : Mexico connaît plusieurs conflits entre le vice-roi, l'audience et l'archevêque, débouchant sur des émeutes. Ainsi, en 1624, le palais du vice-roi est incendié, ce dernier doit quitter la capitale pour l'Espagne.

L'obsession des conquistadors de promotion sociale conduit certains à changer de nom à leur arrivée aux Indes et à se faire passer pour des *hidalgos*, rajoutant *don* à leur nom. En 1573, la Couronne décide d'élever l'ensemble des « premiers colons et de leurs enfants légitimes » à la

101 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne ...op. cit.*, p.262.

102 Nino Vallen de Nimegue, *Being the « Heart of the World » The Pacific, Distributive Justice, and the Fashioning of the Self in New Spain 1513-1641*, Berlin, Thèse soutenue en juin 2016, p. 164-165.

103 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes, ...op. cit.*, p.260.

104 Guillaume Gaudin, « Les mécanismes de saisie de territoires et leur mise en relation », in *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640* sous la direction de Guy Saupin, PUR, Rennes, 2013, p.92.

condition d'« *hidalgos* d'origine connue », donc à la dignité de « personnes nobles de lignage ». Mais ces privilèges ne comptent que sur les territoires américains, de Manille à Veracruz¹⁰⁵.

c. Le facteur famille

La précédente présentation de la famille de Vivero montre tous les liens qui ont été tissés afin de renforcer sa puissance parmi les groupes dominants de la monarchie, un exemple de plus dans cette société espagnole d'Ancien Régime. La position sociale de ce futur agent de la Couronne est déterminée par son ascendance : le commerce, l'*encomienda* par sa mère, ordre militaire et positions stratégiques au sein du gouvernement de la monarchie par la branche paternelle.

On entend par famille, un groupe élargi de parents, plus large que la dimension nucléaire, et auxquels correspondent les réseaux d'aide mutuelle et d'appui socio-économique¹⁰⁶. Les liens du sang concernent les relations verticales (générations) et celles de type horizontal (les membres d'une même génération)¹⁰⁷. La famille est alors à considérer comme un élément des systèmes de pouvoir d'Ancien Régime, de l'organisation générale des pouvoirs en Espagne. Au niveau sociopolitique, elle est un pôle de légitimité au même titre que le Souverain, l'Église, les républiques urbaines, le système de pouvoirs seigneuriaux. De plus, les relations élaborées par un ancêtre continuent à opérer bien au-delà de sa disparition car les réseaux enserrant non des individus mais des lignages¹⁰⁸. Les liens sont passés comme tout autre élément patrimonial. La question de sa survie fait qu'elle impose sa loi à ses membres, elle décide de leur carrière. Ces derniers sont à son service, avant d'être à celui du roi. Le poids sur l'agent est d'autant plus fort que la famille est puissante et ses moyens d'action dépendent aussi de cette puissance. La place des liens du sang est primordiale parmi les connexions familiales d'un individu, qui comprennent aussi les liens de dépendances économiques¹⁰⁹....

En effet, les relations de fidélités, de devoir mutuel d'aide sont aussi à envisager. Toute relation de service gratuit crée entre le donneur (dans son libre choix) et le receveur des obligations morales d'inégale force. Au-delà donc des liens familiaux, se place le clientélisme, une pratique du « Je te donne pour que tu me donnes », phénomène fondamental pour comprendre la monarchie. La relation de clientélisme peut déboucher aussi à une alliance matrimoniale. Au noyau dur des liens du sang et d'affinités, se met en place tout un réseau qui peut être une réserve d'interactions avec

105 Romain Bertrand, *Le long remords de la conquête*, Paris, Le Seuil, 2015, p.120.

106 Jean-Pierre Dedieu, Christian Windler. La familia: ¿Una clave para entender la historia política? El ejemplo de la España moderna. *Studia Historica - Historia moderna*, 1998, XVIII, pp.201-233. (halshs-00124619)

107 Michel Bertrand, « Du bon usage des solidarités Etude du facteur familial dans l'administration des Finances de Nouvelle-Espagne, XVII^e-XVIII^e siècle », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997, p.55.

108 Michel Bertrand, « Du bon usage des solidarités ..., *op. cit.*, p.57.

109 Michel Bertrand, *Ibid.*, p.55.

d'autres réseaux. Dans leur article, Jean-Pierre Dedieu et Christian Windler proposent six groupes d'organisation familiale qui diffèrent selon leur position sociale et selon leur relation avec les instances politiques. Ce ne sont pas des groupes fermés, les limites restent assez floues.

Encomendero et benemerito, rattaché à la vieille aristocratie, Rodrigo de Vivero appartient aussi aux groupes dominants, présents dans l'appareil de gouvernement royal. Leur poids socio-économique dans la société est important ainsi que la dimension numérique de son réseau de clientèle, étant donné aussi toutes les alliances matrimoniales contractées. Selon Michel Bertrand, l'étude des lignages de l'élite sociale, que ce soit celle des propriétaires fonciers, des commerçants, des mineurs ou encore celle des administrateurs coloniaux permet de dégager des marqueurs propres à ce groupe social : le soin apporté à la formation de patrimoines, la préoccupation d'en garantir la pérennité et sa transmission d'une génération à l'autre, ainsi que le goût de l'ostentation et celui des honneurs¹¹⁰. L'auteur donne l'exemple de la ville de Guatemala et sa région où les plaintes des créoles contre "la médiocrité des Européens" dans le gouvernement local ne seraient qu'une volonté d'empêcher l'accès à ces postes de responsabilité à tout individu étranger à leurs propres familles. C'est l'expression du souci de ne placer, à ces postes prestigieux, sources de nombreux profits, que des parents, alliés ou amis. Les liens conservés avec la région d'origine génère des stratégies de reproduction sociale, de réseaux de parenté, ainsi que la création d'un tissu politique local¹¹¹. La vie locale des élites américaines repose sur l'entraide et la proximité géographique et familiale. Une élite coloniale émerge, une sorte d'aristocratie d'outre-mer. Elle tente de reproduire les formes de la noblesse hispanique, son mode de vie ostentatoire, ses marques extérieures d'identités, des signes de distinction comme la « pureté de sang ». Dépenser sans compter afin de soutenir son rang et d'entretenir son entourage est une qualité distinctive de ces *hidalgos*¹¹². Peu à peu, des alliances de types commercial, financier, professionnel ou encore matrimonial sont nouées entre des membres de l'administration espagnole et les élites créoles dans le cadre de leurs réseaux de sociabilités¹¹³.

Vivero tient à un certain ordre dans la société, il l'affirme dans les Avisos destinés au roi :

Si chacun suivait la vocation de ses ancêtres, le fils du laboureur serait laboureur, celui du marin ferait carrière sur la mer et celui du lettré dans les lettres ; les fils de l'hidalgo et du chevalier se consacraient à la guerre et ainsi le nécessaire ne serait pas retiré aux uns pour donner aux autres... Et ainsi, grâce à cet ordre, les navires auront des marins, la guerre des soldats, les études des étudiants, les métiers mécaniques des artisans et les terres à blé des laboureurs¹¹⁴.

110 Michel Bertrand, « Configurations sociales et jeux politiques aux confins de l'empire espagnol », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2007/4 (62^e année), pages 855 à 884, <https://www.cairn.info/revue-Annales-2007-4-page-855.htm#no2>

111 Guillaume Gaudin et Jaime Valenzuela Márquez, « Empires ibériques : de la péninsule au global », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques* 25/2015, p.13-24, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

112 Romain Bertrand, *Le long remords ...*, op. cit., p.115.

113 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019, p.60.

114 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, ..., op. cit., p.222-223.

Descendant de conquistadors et d'émigrants venus accroître leur fortune aux Indes, Rodrigo de Vivero est bel et bien un membre des élites coloniales, fraction supérieure de ces sociétés d'outre-mer¹¹⁵. Son itinéraire professionnel, qui l'a conduit notamment jusqu'en Asie, est fortement lié à cette appartenance sociale.

B- Du petit page de la reine à l'agent expérimenté au service du roi

Avant le texte de la *Relation du Japon*, Vivero consacre un paragraphe à la “Dédicace à sa Majesté catholique le Roi notre sire”, Philippe IV à ce moment-là:

A votre Majesté je dédie ce livre qui, résultat de mes peines, lui revient de droit comme toutes celles que depuis ma naissance j'ai endurées à son service. Je supplie Votre Majesté de bien l'accueillir car seule l'ombre d'un si grand roi permet de se protéger contre les calomnies du vulgaire auxquelles nous nous exposons en écrivant nos travaux. J'ai parcouru les trois quarts du monde et il n'y a pas d'atabales que n'aient connus mes épaules; mais je n'ai pas non plus, en prenant la plume, renoncé à l'épée, ni au bonheur, en contant mes réussites, de donner du lustre à la vôtre,¹¹⁶...

Par ces quelques phrases, l'auteur livre ce qui caractérise l'itinéraire d'un agent de la monarchie, œuvrant sur différentes parties du monde, dévoué au roi et désireux de rendre compte de son action. Nous allons aborder à présent ce parcours et voir l'expertise qui en découle.

a- Itinéraire d'un agent mobile

1- Les étapes de sa carrière

Elles figurent dans l'acte qui attribue à Vivero en 1636, année de sa mort, le titre de “Maître de camp, général et lieutenant de capitaine général”. Elles permettent au roi de montrer qu'il correspond à la “personne de qualité, autorité, pratique et expérience dans les choses militaires” nécessaire à ce poste¹¹⁷. Du fait de ses expériences d'administrateur et d'homme de guerre, Serge Gruzinski le présente comme un véritable expert de la monarchie¹¹⁸. La carrière effectuée montre que Vivero est bien intégré en effet dans la circulation d'hommes qui construisent leur « cursus honorum » dans différents territoires de la Couronne. La course aux offices est en effet primordiale car, comme nous le verrons plus loin, elle contribue à l'ascension sociale de l'agent dans cette société d'Ancien Régime¹¹⁹.

115 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique ...*, op. cit., p.131.

116 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, ..., op. cit., p.151.

117 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, ..., op. cit., p.155.

118 Serge Gruzinski, « Les élites de la monarchie catholique au carrefour des empires (fin XVIe- début XVIIe siècle) », in Francisco Bethencourt et Luiz Felipe de Alencastro (dirs.), *L'Empire portugais face aux autres Empires*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2007, p. 273-287.

119 Michel Bertrand, « Du bon usage des solidarités Etude du facteur familial dans l'administration des Finances de Nouvelle-Espagne, XVII^e-XVIII^e siècle », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les*

Vivero quitte très jeune la Nouvelle-Espagne car, du fait de son rang, il est envoyé à la cour du roi Philippe II pour être page de la reine Anne et acquérir une éducation soignée¹²⁰. Il sert ensuite dans les galères espagnoles et participe en 1580 à l'expédition du Portugal dirigée par le duc d'Albe. En 1580, la Casa de la Contratación enregistre le retour de « don Rodrigo de Biberio, natif de la ville de Mexico », dans le même bateau, semble-t-il que don Lorenzo Suárez de Mendoza, le vice-roi nouvellement nommé¹²¹. En Nouvelle-Espagne, il combat des Indiens Chichimèques au côté de son oncle, Luis de Velasco, futur vice-roi. Les conditions sont très difficiles, la santé de Vivero est inquiétante selon le contenu de l'information de services rédigée en 1587¹²². Il part ensuite combattre contre les corsaires, dont l'Anglais Thomas Cavendish, qui ont pris le galion de Manille et qui menacent le port d'Acapulco. C'est donc en militaire que Vivero débute sa carrière. Il occupe une première charge administrative en tant que *corregidor* (premier officier de justice) de la ville de Cholula dans la région de Puebla où se trouvent les terres familiales. En 1595, il est nommé *alcalde mayor* et châtelain du port de San Juan d'Ulúa, à l'entrée de Veracruz dans le golfe du Mexique. Il s'agit d'une charge importante de protection contre les corsaires, mais aussi de contrôle des flottes et de leurs cargaisons qui traversent l'Atlantique. « Des rives du Pacifique à celles du golfe du Mexique, Vivero a tout loisir de saisir les enjeux mondiaux de la position du Mexique¹²³ ». Il acquiert encore une expérience de poids après sa nomination en 1597 à la charge d'*alcalde mayor* des mines d'argent de Tasco, situées près de sa région d'origine: ce serait les plus riches et les plus anciennes du sud du Mexique¹²⁴.

Ayant servi de manière satisfaisante le vice-roi, comte de Monterrey, il accède, en 1599, à la fonction de gouverneur et capitaine général du royaume de Nouvelle-Biscaye, au nord de la Nouvelle-Espagne. Cette région est riche de mines d'argent mais elle est aussi peuplée de tribus indiennes non soumises. Durant les six années à la tête de ce territoire, il gère les questions liées aux mines (extraction, main d'œuvre, envoi en Espagne). Il participe, à ses frais, à la répression contre les soulèvements des Indiens Chichimèques, “pacifiant” plus de soixante villages :

Don Rodrigo de Vivero, gouverneur de Nouvelle-Biscaye fit une expédition pour les châtier en emmenant des soldats de la région..., avec leur bonne industrie et diligence ils vainquirent les barbares, les séparèrent des femmes et des jeunes garçons et, les

figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997, p. 43.

120 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón », dans Rafael Sagredo Baeza, Rodrigo Moreno Jeria (dirs.), *El Mar del Sur en la historia: ciencia, expansión, representación y poder en el Pacífico*, Santiago Chile, **Universidad Adolfo Ibáñez**, 2014, p.71.

121 AGI, Contratación 5538, f. 273v.

122 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. », *op. cit.*, p.72.

123 Serge Gruzinski, « Les élites de la monarchie catholique... », *art.cit.*

124 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, ..., *op. cit.*, p.8.

emmenèrent à la mine royale de Topia où ils furent assujettis et le pays se tint tranquille et pacifique¹²⁵...”

Selon le texte lui attribuant le titre de vicomte en 1627, il aurait été “atteint pendant trois ans de graves maladies” durant ce gouvernement en Nouvelle-Biscaye¹²⁶. Il est obligé de renoncer à son poste (*dejación*) et de rentrer à Mexico pour se soigner¹²⁷.

De 1608 à 1610, Vivero œuvre en Asie, aux Philippines, puis par accident au Japon. Ces deux années feront l'objet des deux prochaines parties de ce travail. En 1610 également, Luis de Velasco marquis de Salinas cesse d'être vice-roi pour devenir le nouveau président du Conseil des Indes et il meurt en 1614. En 1620, c'est le marquis de Gelves, un parent de la femme de Vivero qui prend la vice-royauté. Après un séjour en Espagne, Vivero est nommé le 5 septembre de cette même année, capitaine général de Tierra Firme et président de l'audience de Panama. Cette ville, fondée en 1519, est le premier établissement européen sur la côte Pacifique. Ce poste est important car, de cette ville clé de la vice-royauté du Pérou, l'argent du Potosi est envoyé vers l'Espagne, via l'isthme du même nom. Il doit aussi organiser la “pacification” de tribus indiennes, ainsi que la défense des côtes contre les corsaires. Les huit années passées à Panama, prévues dans la cédule royale “*mas o menos lo que fuere mi voluntad*”¹²⁸, sont éprouvantes pour notre personnage vieillissant. Dans le prologue au lecteur de sa *Relation du Japon*, il évoque ainsi ces terres, “(...) cette antichambre du Pérou qu'est Panama, où je me vois comme enterré...”. Dans une liasse de l'Audience de Mexico, retrouvée dans les archives de Séville, on retrouve dans un dossier de l'Audience de Panama datant de 1626, une demande de Vivero de *dejación* de ce poste¹²⁹. On y trouve aussi l'information sur ses services et mérites liée à sa requête de titre de comte en Nouvelle-Espagne. Comme nous l'avons vu précédemment, il l'obtient en 1627, puis il rentre au Mexique en 1629 et c'est, semble-t-il, à cette époque qu'il écrit ou dicte sa *Relation du Japon* puis les Avisos. En 1632, alors âgé de 68 ans, le vice-roi l'envoie assurer la défense des côtes atlantiques à Veracruz, que Vivero connaît déjà, puis le 24 janvier 1636, un acte lui attribue le titre de “Maître de camp et Lieutenant de Capitaine général des côtes de la mer du Nord et des ports y attendant”. Il n'a pas le temps d'honorer cette dernière mission car il décède le 8 décembre 1636 dans le village familial de Tecamachalco, alors qu'il a rédigé son testament en juin. Pour Juan Gil, il s'agit d'une “Triste fin pour un homme qui, comme l'Ulysse homérique, vit tant de villes, connut un tel nombre de peuples et souffrit de si grandes infortunes”¹³⁰.

125 Vázquez de Espinosa, *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*, éd. C. Upson Clark, Washington, 1945, ch.4, n°542.

126 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement...*, op. cit., p.151.

127 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. », op. cit., p.72.

128 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement...*, op. cit., p.149.

129 AGI, 23, Mexico, 559.

130 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. », op. cit., p.123.

2- Un agent dévoué au service du roi

Cette carrière de soldat et d'administrateur dans différents territoires de la monarchie est menée jusqu'à la fin de sa vie. Elle est ponctuée de récompenses de différents types lui permettant d'acquérir plus de pouvoir et de prestige : des postes importants tels que gouverneur et capitaine général, des titres de noblesse, ou encore le prolongement, par *Real Cedula*, de l'attribution de l'*encomienda* familiale pour deux vies en 1612.

Vivero est l'un de ces agents qui se caractérisent par leur fidélité au pouvoir, car pour cette monarchie composite, le seul ciment possible est l'amour pour le roi ou pour l'Eglise¹³¹. La possibilité de promotion émanant de Madrid, la loyauté des élites se trouve renforcée¹³². La personne royale gouverne et incarne la monarchie, intermédiaire entre la Providence et les vassaux, sa légitimité est sacrée¹³³. Le respect des privilèges, des institutions et des prérogatives des élites est dû à la reconnaissance d'un même seigneur et ce lien demeure même en son absence¹³⁴. Plusieurs images sont attachées au roi : c'est le maître de la justice et de la paix, le maître de la grâce, le chef de la maison, le protecteur de la religion, la tête de la république¹³⁵. La preuve de sa puissance, malgré son absence de la plupart des territoires, s'exprime par l'économie de la grâce qui maintient un lien de fidélité avec ses sujets¹³⁶. Elle permet au monarque d'obtenir l'obéissance de ses sujets en distribuant des bénéfices, des offices et gratifications, *mercedes*, elle relève du jugement divin. A travers elle, le roi affirme ses liens d'affection qui l'unissait à ses sujets. Ce don permet au roi de ne suivre que ce que lui dicte sa conscience et il relève du domaine du gouvernement informel, les décisions étant prises par le cercle le plus intime de l'activité royale.

Ce système profite à de nombreux agents de la monarchie et leurs familles bénéficiant alors d'ascension sociale dans la péninsule et les possessions d'outre-mer. Nous sommes en présence d'une société où l'intérêt personnel s'adapte au service du roi et de Dieu¹³⁷. Selon, Angelantonio Spagnoletti, historien moderniste, « (...) Les clientèles qui se formaient dans les milieux de cours,

131 Joël Cornette, « De Philippe II à Charles IV La machine à gouverner », *Les collections de l'Histoire*, avril 2018, n°79, p.45.

132 José Javier Ruiz Ibañez, « Les acteurs de l'hégémonie hispanique, du monde à la péninsule Ibérique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2014/4, pages 927 à 954.

133 Clément Thibaud, *Libérer le Nouveau Monde. La fondation des premières républiques du monde hispanique (Colombie et Venezuela 1780-1820)*, Mordelles, Les Perséides, 2017, p. 228-229.

134 José Javier Ruiz Ibañez, « Les acteurs de l'hégémonie... », art. cit.

135 António Manuel Hespanha, « Paradigmes de légitimation, aires de gouvernement et agents de l'administration », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997, p. 19.

136 Jaime Valenzuela Márquez et Guillaume Gaudin, « Empires ibériques : de la péninsule au global », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques* 25/2015, p.13-24, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

137 Guillaume Gaudin, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVII^e siècle, l'empire de papier de Juan Díez de la Calle, commis du Conseil des Indes*, Paris, L'Harmattan, 2013, p.26-27.

ne pouvaient qu'être déterminées (...) par un travail de recensement, de reconnaissance et de distribution de titres, honneurs et charges que réalisait la grande monarchie¹³⁸. »

C'est dans cette société que Vivero évolue, son dévouement au roi, exprimé dans ses nombreux écrits est toujours lié à une quête de promotion sociale. Avec l'arrivée de Philippe III sur le trône (1598-1621), l'octroi de titres et *mercedes*, est un système tout particulièrement bien orchestré par les favoris, *validos*. Le duc de Lerma (1552-1625) est le premier d'entre eux¹³⁹. Selon Paloma Bravo :

« (...) au-delà des qualités et des aptitudes réelles, la *privanza* de Lerma favorisa la promotion d'une nébuleuse d'alliés, de parents et de serviteurs personnels du *privado*. Ceux-ci en vinrent à former ce que l'on appelle un *gobierno de hechuras* [« protégés »] qui étendit progressivement sa mainmise sur l'entourage du roi puis, du moins partiellement, sur le système de conseils par lequel était gouvernée la monarchie hispanique¹⁴⁰. »

Les *validos* sont les favoris qui prennent en charge les affaires de la monarchie catholique. C'est un phénomène politique et institutionnel qui se caractérise par la confiscation de l'autorité gouvernementale par un homme, une partie de l'autorité du roi¹⁴¹. Un seul ministre, membre de la haute aristocratie, concentre des pouvoirs dans le cadre d'une division fonctionnelle des tâches entre le roi et son favori. Le *valido* apparaît dans un contexte de crise économique et sociale à la fin du XVI^e siècle en Espagne, après un « siècle d'or » de croissance : cycle de famine, dépeuplement des campagnes, émigration vers l'Amérique, guerres coûteuses (Pays-Bas, Angleterre, ...), contestation du système de gouvernement de Philippe II.... La direction centrale de la monarchie se fait, jusqu'alors, au moyen de treize conseils qui se partagent différentes compétences en fonction de la matière à traiter, ou des divisions territoriales. Lerma décide de se placer au cœur de l'appareil institutionnel et décide de créer des sortes de comités restreints (*juntas*) pour examiner des problèmes particuliers de l'État indépendamment des conseils. Cette initiative est reprise plus tard avec efficacité par Olivares (1587-1645), autre favori célèbre, sous le règne de Philippe IV (1605-1665). Lerma devient la seule personne à traiter oralement en privé des affaires avec le roi. Il remplace, pour de nombreuses fonctions, les secrétaires qu'il dépasse par son ambition, sa haute naissance et ses liens d'amitié avec le souverain. Il confisque aussi aux secrétaires du roi

138 Valentina Favarò, « La noblesse dans la monarchie espagnole des Habsbourg aux Bourbons. Langages et pratiques de fidélités anciennes et nouvelles », *Cahiers de la Méditerranée*, 97/2 2018, p.243-256, URL: <https://journals.openedition.org/cdlm/11827>, note 4.

139 Valentina Favarò, « La noblesse dans ... », art. cit.

140 Paloma Bravo, *L'Espagne des favoris (1598-1645) Splendeurs et misères du Valimiento*, Paris, OUF/CNED, 2009, p.50.

141 Paloma Bravo, *L'Espagne des favoris (1598-1645) Splendeurs et misères...*, op. cit., Introduction.

l'administration de la grâce royale, centrale pour l'exercice du pouvoir¹⁴². En 1612, le roi va plus loin en accordant à la signature de Lerma une valeur équivalente à la sienne.

Après une sous-partie consacrée à l'importance des liens familiaux, le lien entre la carrière de Rodrigo de Vivero et la perspective de promotion sociale rendue possible par la monarchie, nous permet de cerner sa place dans cette société d'Ancien Régime et ce qui motive son action en son sein. Nous allons voir à présent son positionnement d'expert "donneur d'avis", en tant que natif des Indes occidentales et agent ayant parcouru bien des territoires de la monarchie.

b- L'expertise du criollo

« Moi, Sire, je suis né dans les Indes et je suis l'homme le plus au courant de ces affaires, car je possède des propriétés avec des moulins, des champs, des pâturages de gros et petit bétail, et je suis *encomendero* ; je connais donc tout très bien et j'ai beaucoup d'expérience...¹⁴³ »

Cette affirmation de Vivero exprime clairement cette revendication de *criollo* expert. Elle figure dans ses *Avis et projets pour le gouvernement de la monarchie espagnole*, écrits au même moment que sa Relation du Japon, vers 1630.

1- Le créole

Les créoles sont les espagnols blancs nés en Amérique, ce sont les *naturales* et leur parentèle¹⁴⁴. Dans les Amériques, la *naturaleza* est une obsession au sein des élites administratives au même titre que la « pureté de sang »¹⁴⁵. Ceci est d'autant plus remarquable qu'ils se sentent méprisés par les Espagnols péninsulaires et la monarchie à propos de l'attribution d'offices. Vivero est très explicite à ce sujet :

Et ce nom de créoles, qui l'a introduit avec le mépris qui s'y attache ? Créoles de Séville sont ceux qui y sont nés. Cordoue a les siens, Madrid aussi. Leurs pères et leurs aïeux sont-ils venus de France ou de Hollande ? Et ne sont-ils pas allés mourir au service de Votre Majesté comme les autres y sont morts ? Les plus grandes maisons d'Espagne ont-elles eu de plus grands débuts ?...

Après cela, que Votre Majesté voie s'il est juste que les nouveaux arrivants, non seulement fassent concurrence aux créoles, mais encore leur enlèvent les plus substantiels profits et, qu'après quelques années, s'en retournent riches en Espagne, laissant pauvres les propriétaires de laquelle ils ont fait fortune¹⁴⁶.

La concurrence venue d'Espagne est une plainte insistante :

¹⁴² Paloma Bravo, *L'Espagne des favoris (1598-1645) ...*, op. cit., p.41.

¹⁴³ Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement...*, op. cit., p.241.

¹⁴⁴ Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique et le monde 1470-1650*, Neuilly, Atlande, 2014, p.283.

¹⁴⁵ Romain Bertrand, *Le long remords de la conquête*, Paris, Le Seuil, 2015, p.125.

¹⁴⁶ Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement...*, op. cit., p. 261.

Cette vérité étant si notoire et si certaine, les gens de ce pays sont en droit d'adresser à Votre Majesté une humble et juste plainte : pourquoi leur préfère-t-on d'autres qui sont moins dignes et moins capables qu'eux ? Même si d'Espagne sont venus et viennent de très grands et hauts gentilshommes, ne pourraient-ils pas, en arrivant à la table d'autrui, s'y asseoir pour le repas comme invités et non comme maîtres de maison¹⁴⁷?

D'après Juliette Monbeig, le mépris proviendrait de la définition du terme de *criollo*, donnée par l'Inca Garcilazo de la Vega (1539-1616) à la fin du XVI^e siècle. Elle aurait fait naître une confusion :

« (...) on appelle l'Espagnol et l'Espagnole nés là-bas criollo et criolla pour dire qu'il sont nés dans les Indes. C'est un nom que leur ont inventé les nègres... Il veut dire parmi ceux-ci le nègre né dans les Indes... Les Espagnols, par similitudes, ont introduit ce nom dans leur langue pour désigner ceux [d'entre eux] nés là [dans les Indes]¹⁴⁸. »

Pour Solange Alberro, les origines de la conscience créole au Mexique sont liées à la récupération des symboles indigènes de Mexico Tenochtitlan¹⁴⁹. Alors discriminés par les péninsulaires, cela leur permet de se rassembler autour de symboles spécifiques communs, et cela constitue le point de départ d'une évolution conduisant à l'affirmation d'une identité proprement américaine. Après la phase de conquête, a lieu l'occupation et la colonisation des territoires par les Espagnols. Les conquérants et leurs descendants éprouvent un fort sentiment d'orgueil de l'œuvre accomplie, une nouvelle identité éclot dans ces territoires. Ces Espagnols, péninsulaires et nés ici, sont entourés d'indigènes, d'Africains, puis de métis, des signes d'acculturation se perçoivent alors. La créolisation dépasse le métissage, il s'agit d'une forme d'« espace tiers », d'une élaboration culturelle¹⁵⁰. Ainsi, la quête identitaire créole passe par la récupération du bagage symbolique indigène : l'aigle, puis le figuier et le serpent liés à l'origine à la fondation de Tenochtitlan. Ces symboles figurent déjà sur les étendards des communautés indiennes, ils sont donc familiers aux Espagnols. Cherchant à montrer son autorité sur l'ensemble de la population, le deuxième archevêque de Mexico décide de les adopter sous ses armes personnelles. Arrivés en 1572 en Nouvelle-Espagne, percevant des tensions et les revendications des créoles, les jésuites récupèrent ces symboles dans un cadre conceptuel chrétien. Ils les font figurer sur les armes de la ville de Mexico, modifiant celles accordées par Charles Quint.

147 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement...*, op. cit., p.260.

148 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement...*, op. cit., p.321.

149 Solange Alberro, « Construction d'identité(s) métisse(s) », dans Bernard Grunberg et Monique Lakroum (dirs.), *Histoire des métissages hors d'Europe Nouveaux mondes ? Nouveaux peuples ?*, Paris, l'Harmattan, 1999, p.227-237.

150 Natividad Planas, « Une culture en partage. La communication entre Europe et Islam XVI^e-XVII^e siècle », dans, Jocelyne Dakhlia et Wolfgang Kaiser, *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe*, vol. II, Paris, Albin Michel, 2013, p.14.

Ces colons s'efforcent d'articuler l'héritage provenant de l'Europe et l'adaptation aux réalités d'une société née dans un contexte complètement différent. Des alliances sont nouées entre créoles et péninsulaires mais des rivalités les opposent aussi : ils recourent à l'argument de la naissance dès qu'il s'agit d'accéder aux avantages les plus divers que dispense le système colonial¹⁵¹. Dans certains secteurs de ces sociétés, on souhaite conditionner les accès aux bénéfices en termes d'origine géographique¹⁵².

Cette déclaration de Vivero est claire à ce sujet, il s'agit du titre du chapitre quarante-trois de ses *Avisos* :

Que pour les gouvernements, les *encomiendas* et les dignités des Indes, on doit donner en premier lieu la préférence à ceux qui en sont originaires ou dont les ancêtres ont conquis la terre, car ces hommes-là n'en sont pas indignes puisque parmi eux il y en a et de fort remarquables dans les lettres, les armes et le gouvernement¹⁵³.

Michel Bertrand, cite l'exemple de la ville de Guatemala et sa région où les différents conseils municipaux (*cabildos*) américains se constituent en forteresses du pouvoir créole, hostiles aux représentants du pouvoir royal et, plus largement, aux péninsulaires toujours suspects de vouloir remettre en cause leurs positions acquises¹⁵⁴. Depuis de nombreuses années, les créoles dénoncent « la médiocrité des Européens du *cabildo* », situation qui les rendait indignes, à leurs yeux, d'exercer la responsabilité de premier *alcalde*. Les péninsulaires se voient alors intégrés au sein des familles créoles par le biais d'alliances et de liens divers. Cette intégration entre ces deux composantes de l'élite assure un certain renouvellement des dirigeants sans remettre en cause les intérêts des familles dominantes.

De plus, des nobles castillans désargentés voient également leur avantage à s'installer en Amérique et s'unir à de riches familles créoles à la recherche d'un titre. Des règles sont édictées pour limiter ce types de liens avec des fonctionnaires royaux. Le magistrat idéal doit rester isolé dans sa communauté. Des décrets royaux, de 1575 et 1619, cherchent notamment à interdire que l'on se marie dans sa circonscription. Ces stratégies d'alliances entre péninsulaires et créoles contribue à la généralisation du clientélisme et de la corruption¹⁵⁵.

Vivero, dans ses écrits, s'inscrit donc dans le combat des créoles pour accéder aux hautes charges. Cependant, comme nous l'avons précédemment vu, bien que créole, Vivero a accompli une carrière

151 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019, p.136.

152 Michel Bertrand, « Configurations sociales et jeux politiques aux confins de l'empire espagnol », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2007/4 (62e année), pages 855 à 884, <https://www.cairn.info/revue-Annales-2007-4-page-855.htm#no2>

153 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement...*, *op. cit.*, p.260.

154 Michel Bertrand, « Configurations sociales et jeux politiques... », art. cit.

155 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique ...*, *op.cit.*, p.283, 289, 290.

dans ces hautes charges de la monarchie. De plus, son itinéraire professionnel débute en tant que soldat, et non après un cursus universitaire, en tant que *letrado*. Il n'est mentionné nulle part son passage dans une faculté, comme celle de Salamanque qui a fourni des contingents d'agents dans les quatre coins de l'empire¹⁵⁶. Souhaitant freiner la création d'universités, voici ce qu'il affirme à propos des universités dans ses *Avisos*:

Leur enseignement, leur mode d'éducation, ne sont pas sains pour les villes et les provinces où elles se trouvent, aussi bien par la liberté qui s'y professe que par les foules qu'elles attirent....Qu'aucun père ne puisse destiner son fils à l'étude ou à un office sans une permission du juge ou du gouverneur...¹⁵⁷

Il base son expertise sur son expérience d'agent mobile de la monarchie et les connaissances de ce fait acquises.

Ces caractéristiques se retrouvent chez un autre acteur zélé de l'administration de l'empire, Antonio de Morga, contemporain de Vivero. Il n'est pas *criollo*, puisqu'il est né à Séville en 1559 et il est un produit de l'université en tant que juriste docteur en droit canon et droit civil. Il fait aussi un mariage profitable et intègre la famille Sandoval, très puissante sous Philippe III. Il se distingue tout particulièrement par sa carrière dans les Indes d'Espagne, Amérique et Asie. De 1594 à 1604, il œuvre aux Philippines comme lieutenant du gouverneur, soit le deuxième personnage de la colonie, puis comme premier auditeur (*oidor*) de l'Audience de Manille. De 1604 à 1615, il occupe une charge importante au sein de l'Audience royale de Mexico, et il finit sa carrière dans la vice-royauté du Pérou. Il exerce notamment la fonction de président de l'Audience de Quito, où il meurt en 1636. Ces charges font aussi de lui un acteur aguerri des affaires de l'empire, mais aussi en matière de politique extérieure. Il est l'auteur d'une chronique historique publiée en 1609 très célèbre traitant des Philippines et du cadre plus général de l'Asie du Sud-Est : *Sucesos de las islas Filipinas*¹⁵⁸. Ce que Clothilde Jacqueland écrit à propos de cet ouvrage permet de comprendre ce qui relie encore son auteur à Vivero :

La chronique de Morga est bien sûr un texte officiel. Son auteur vise la cour, le roi, un public espagnol, mais aussi européen. Il s'agit de justifier la légitimité du gouvernement espagnol dans cette partie du monde, mais aussi de porter remède aux errements des exécutants de la monarchie,...¹⁵⁹

Comme notre *novohispano*, l'expertise acquise durant une carrière légitime aussi une démarche de « donneur d'avis », *arbitrista*, auprès du roi.

2- La dimension d'*arbitrista* chez Vivero

156 Romain Bertrand, *Le long remords de la conquête*, Paris, Le Seuil, 2015, p.85.

157 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne...*, *op.cit.*, p.223.

158 Antonio de Morga, *Sucesos de las islas Filipinas*, Mexico, Casa de Geronymo Balli, 1609.

159 Clothilde Jacqueland, « Entre itinérances et ancrage impérial, les *Sucesos de las islas Filipinas*, d'Antonio de Morga, México, 1609 », *e-Spania*, 26 | février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26491>.

A la suite de sa Relation du Japon, Vivero consacre trente chapitres à des *Avis et projets pour le bon gouvernement de l'Espagne*, cherchant, déclare-t-il, à « (...) rendre un ultime service à Votre Majesté en lui proposant quelques vérités. » Il aborde les questions de la pauvreté, du dépeuplement de l'Espagne, qui seraient tirées d'une grande *Consulta* rédigée par le Conseil de Castille en 1616 et reprise dans un ouvrage de Pedro Fernandez Navarrete paru à Madrid en 1626, sous le titre de *Conservacion de Monarquia y discursos politicos sobre la gran Consulta que el Concejo hizo*¹⁶⁰... Il traite aussi des questions spécifiques aux Indes, comme les mines d'argent, la main d'œuvre, les Indiens, ainsi que le commerce, de la navigation de part et d'autre de l'Atlantique et du Pacifique... Ses connaissances acquises sur le Japon lui permettent de se plaindre de fonctionnements espagnols, d'étayer ses arguments et ainsi, proposer des remèdes au roi. A la fin de l'introduction de sa traduction *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*¹⁶¹, Juliette Monbeig apporte cette indication sur notre personnage:

Comme bien d'autres *arbitristas* de l'époque, Vivero a écrit surtout pour se plaindre d'un état de choses et pour proposer des remèdes qui, en fin de compte, visent tous un renforcement des contraintes gouvernementales....Il ne faut certes rien y chercher de très nouveau, mais l'œuvre contribue à refléter un milieu et une époque. Ce que l'on peut en extraire d'utile, c'est un certain nombre de renseignements que le haut personnage mexicain, le naufragé du Japon, l'ancien gouverneur de Panama a tirés de son expérience...

Pour comprendre ces mots, il est donc utile d'aborder cette notion d'*arbitristas* (ou donneurs d'avis en France). Ce terme désigne l'auteur d'*arbitrios* : des écrits qui partent de leurs préoccupations face à une situation de crise, face à des dommages et qui proposent des remèdes afin d'arracher « la monarchie à la maladie et au déclin »¹⁶². Ces auteurs ont été longtemps oubliés ou méprisés (considérés notamment comme cupides et seulement centrés sur l'intérêt individuel) par les historiens jusque dans les années 1970. De nouveaux historiens ont réhabilité ces personnages tirant de leurs écrits des informations concrètes sur l'économie et la société de cette époque moderne. Ces donneurs d'avis remettent des mémoires de leur propre initiative. D'après Jean Vilar, spécialiste du sujet, ils apparaissent entre la fin du règne de Philippe II et le début du XVII^e siècle et connaissent leur apogée durant le règne de Philippe III, dans un contexte de difficultés financières liées aux guerres européennes. Le Portugal est le premier pays de la couronne à connaître les *arbitristas* afin de trouver des solutions à la crise survenue en Asie. Les meilleurs éléments peuvent être considérés comme de vrais intellectuels capables de produire des traités théoriques d'économie politique. Ces offres appellent, de manière plus ou moins explicite, une contrepartie telle que le droit d'avis (un pourcentage sur des bénéfices obtenus). Selon Anne Dubet, ils sont issus d'un large

160 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne ...*, *op.cit.*, p. 34.

161 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne...*, *op.cit.*, p.44.

162 Anne Dubet, « L'arbitrisme, un autre concept? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 24 | 2000, <http://journals.openedition.org/ccrh/2062>

éventail de la société espagnole (médecins, hommes de robe, religieux, anciens soldats...), ils ne font pas partie des puissants de la cour. De ce fait, leur carrière est liée aux services rendus au roi qui leur procurent alors une reconnaissance sociale. Elle cite pour exemple Luis Valle de la Cerda : il est l'auteur d'un écrit publié en 1600 sur la réforme du crédit public et privé et fait une carrière de comptable de l'armée et des conseils. Pour elle, tout en confondant leur intérêt avec le bien public, leur influence est importante dans le domaine des finances mais aussi en matière de stratégie politique. D'autres *arbitristas* sont célèbres, ils ont plus marqué leur époque que Rodrigo de Vivero malgré des objectifs communs résumés ainsi : « (...) en s'interrogeant sur les raisons de l'affaiblissement de la couronne de Castille et en mettant leurs observations en relation avec la dimension mondiale de la monarchie espagnole, ils témoignent d'une prise de conscience quant aux effets de la mise en relation entre le Nouveau Monde et l'Ancien¹⁶³. » Ainsi, Francisco Lope de Deza publie en 1618 un écrit, *Gobierno politico de agricultura*, qui traite de la crise agricole dans les territoires espagnols : il l'explique notamment par l'intégration des Indes, qui absorbent en abondance la force de travail venue d'Espagne. Sancho de Moncada ou Francisco Martínez de Mata expliquent le déclin de l'Espagne par la découverte des Indes. Pour Moncada, l'afflux de marchands étrangers à Séville détourne l'argent provenant de ces possessions. Pour Martínez de Mata, ce déclin résulte de la dépopulation de l'Espagne au profit territoires outre-atlantiques, laissant la place à des manufactures et commerces étrangers. Pedro Fernández de Navarrete prône le contrôle des importations et la promotion des exportations, et pour lui, la surabondance d'argent est pernicieuse. Martín González de Cellorigo a adressé deux mémoires au futur Felipe III notant que l'inflation causée par l'arrivée de l'argent américain est la principale cause des maux du royaume. Vivero partage avec ces hommes le désir de reconnaissance sociale (la *honra*¹⁶⁴) de la part du roi car « tout service mérite récompense ». En Espagne comme en France, on traite souvent avec eux, on leur accorde les cédulas qui leur garantissent un « droit d'avis » au cas où leur projet serait mis à exécution et de nombreuses cédulas leur accordent des privilèges¹⁶⁵.

La carrière de Vivero au service du monarque dans différentes parties du monde hispanique, complète le tableau des critères d'appartenance à l'*hildaguía*, après l'accès aux ordres militaires, au monde marchand, le patrimoine foncier, les alliances matrimoniales et extra-familiales. Bénéficiant des réseaux mis en place par ses ancêtres, il est lié, nous l'avons vu, à ce système familial, il œuvre

163 Guillaume Gaudin, « Historiographie », in *La péninsule Ibérique et le monde 1470-1650*, Atlande, Neuilly, 2014

164 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique ...*, op.cit., p.292.

165 Anne Dubet, « L'arbitrisme, un autre concept? », ... art.cit.

aussi à son service. Il est un représentant de l'élite coloniale, un de ces *criollos* qui apportent leur contribution à la politique impériale en agissant et en pensant pour la servir au mieux. Comme d'autres agents, son action est liée à la recherche de la reconnaissance du roi qui, par sa seule volonté, détermine les possibilités d'ascension. On peut alors parler de véritable dépendance à l'égard du monarque, qui s'assure ainsi la loyauté de ses élites. De plus, dans cette société d'Ancien Régime, de la péninsule au nouveau monde, la considération publique est liée à cette dépendance, l'image sociale que l'on donne doit être tout à fait conforme au groupe auquel on appartient. Il perpétue en quelque sorte cela dans son testament écrit en 1636. En effet, il y établit un majorat concernant le titre de comte des Valle de Orizaba, qui doit se transmettre en ligne directe ou collatérale la plus proche sous certaines conditions : servir le roi de leurs « personnes, vie et biens », se marier en gardant un « sang pur », qui ne doit être entaché par « maures ni juifs » ; le crime d'hérésie, de trahison au roi et le « pêché exécrable » entraînent l'exclusion¹⁶⁶.

Après cette présentation de l'univers social dont est issu Vivero, nous allons aborder, dans une deuxième partie, son passage en Asie, épisode marquant de sa carrière au sein de l'empire espagnol, dans des contrées à deux océans du centre du pouvoir de la monarchie.

166 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne...*, *op.cit.*, p.295.

II. Rodrigo de Vivero aux Philippines

Après avoir assuré la fonction de gouverneur à trois reprises (Nouvelle-Biscaye, Philippines, Tierra-Firme), Rodrigo de Vivero écrit, vers 1630, dans le chapitre XLII des *Avisos* consacré au gouvernement et aux agents des Indes : « Le bon gouverneur doit dormir comme le faisait Alexandre le Grand avec un bras hors du lit et une balle d'acier dans la main : si, en dormant, ses doigts amollis venaient à se desserrer, la balle tombait dans un bassin d'argent et le bruit de la chute le réveillait¹⁶⁷. » Cherchant toujours à servir avec zèle le roi d'Espagne, Vivero quitte la Nouvelle-Espagne en mars 1608 pour gagner les très lointaines Philippines et y exercer la charge de gouverneur capitaine général par intérim. Il intègre ainsi le corps de ces agents qui se déploient, par delà les océans, dans les différents territoires de la monarchie, se confrontant à des lieux et des cultures très éloignés des siens. Cette partie de l'Asie est déjà fréquentée par d'autres Européens, attirés eux aussi par des perspectives d'enrichissement, mais ils doivent composer avec des royaumes et empires (Chine, Japon, Inde, Malaisie...) qui savent montrer leur puissance. Les relations entre les autorités de tous ces pays ne sont donc pas évidentes. Au cours de cette mission, Vivero doit traiter avec les Japonais, une occasion pour nous de voir si des éléments de sa *Relation* sont en lien avec ces premiers contacts.

A- Un territoire bien lointain de la monarchie

Mandé d'urgence par le vice-roi de Nouvelle-Espagne et après avoir franchi en trois mois les quinze mille kilomètres *del Mar del Sur*, Vivero arrive à Manille le 13 juin 1608 pour assurer sa charge de gouverneur. Cet archipel asiatique occupe une place stratégique pour la couronne espagnole dans les domaines marchand, religieux et politique : « Le rêve asiatique du Siècle d'Or espagnol, qu'il s'agisse du Cambodge, de la Chine ou du Japon, était conditionné par la possession des Philippines et des îles adjacentes¹⁶⁸. » De ce fait, nous le verrons, les rivaux et les ennemis ne manquent pas, compliquant le gouvernement de cet espace.

167 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction et présentation de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972, p.258.

168 Gabriel Quiroga De San Antonio, traduit de l'espagnol par Antoine Cabaton, *Les derniers conquistadores - La non-conquête du Cambodge (Brève et véridique relation des événements du Cambodge)*, Toulouse, Anacharsis, 2009, p.7.

a. Les Espagnols dans l'archipel

1- Conquête et installation

L'archipel Philippin, composé de 7 107 îles, se trouve à la jonction des mondes espagnols et portugais, séparés par le traité de Tordesillas (1494) puis par celui de Saragosse (1529) : il fixe en Asie l'antiméridien de Tordesillas et débouche sur la vente au roi du Portugal des droits de Charles Quint sur l'exploitation des épices moluques en échange de 350 000 ducats¹⁶⁹. Les Espagnols parviennent aux Philippines avec l'expédition du Portugais Hernando de Magallanes, qui part de l'Europe en 1519 et réussit à franchir la Mer du Sud. Celui-ci, mandaté par Charles Quint, atteint en 1521 les îles des Ladrões (Mariannes) et l'archipel de San Lázaro, futures Philippines, après avoir contourné par le sud le continent américain. Malgré le constat des énormes difficultés de cette traversée, les épices de l'archipel des Moluques (principalement poivre, clou de girofle, cannelle et gingembre), ramenées en Espagne, exercent un fort pouvoir d'attraction et conduisent, par la suite, d'autres bateaux à refaire cette traversée, dans le sillage de Magellan¹⁷⁰. D'autres expéditions s'élancent pour ouvrir une « route des épices » différente de celle des Portugais qui contournent l'Afrique et remontent l'Océan Indien. En 1525-1527, en 1536-1537, des bateaux arrivent en Asie mais ne peuvent faire le voyage retour. En 1542-1545, le voyage de Ruy López de Villalobos accroît les découvertes des Espagnols dans le Pacifique sans trouver l'itinéraire de la traversée dans l'autre sens. C'est au bout de presque cinquante années que ces derniers parviennent à atteindre l'Asie et revenir en Amérique en 1565-1566 : Miguel López de Legazpi (1502-1572) procède à la conquête et à la colonisation des Philippines et Andrés de Urdaneta (1508-1568) trouve l'itinéraire de retour en remontant vers le nord afin d'utiliser les courants du Kuro Shivo qui longe les côtes japonaises. En partant aux alentours du mois d'avril, le trajet d'Acapulco au port de Manille, Cavite, dure un peu moins de trois mois, halte comprise dans les îles Marianne, alors nommées *Ladrões*. Comme l'écrit Pierre Chaunu, le retour « n'est qu'une longue série de drames »¹⁷¹. La navigation est très longue, de six à huit mois, et le départ doit se faire entre la mi-juin et la mi-juillet pour éviter les typhons¹⁷². Un exemple de voyage : des religieuses de l'ordre des clarisses arrivent à Manille en 1621 après avoir mis, de Tolède aux Philippines, un an, trois mois et neuf jours. Legazpi

169 Clotilde Jacqueland, « Les Philippines, périphérie ou nouveau centre d'un espace mondialisé (XVIe-XVIIe siècles)? », *e-Spania*, <https://doi.org/10.4000/e-spania.21914>

170 Salvador Bernabéu Albert, « Tras la estela de Magallanes : tres siglos de expansión hispana en el Pacífico », dans Francisco J. Montero Llacer (coord.), *El océano pacífico: conmemorando 500 años de su descubrimiento*, Madrid, Fundación Ramón Areces, 2014, pp. 61-71.

171 Pierre Chaunu, « Le Galion de Manille. Grandeur et décadence d'une route de la soie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1951, p. 447, https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1951_num_6_4_1995

172 Delphine Tempere, « *Y los que de Manila van a Nueva España dicen que van de la China a Castilla*, les enjeux des voies océaniques du Pacifique et du Galion de Manille », *e-Spania*, 30 juin 2018, <https://doi.org/10.4000/e-spania.27900>. « *Y los que de Manila...*, art. cit.

s'empare de Manille en 1571, dans l'île de Luçon où les ressources vivrières et humaines sont nombreuses : « L'île de Luçon est très peuplée et très riche, principalement à cause du négoce qu'elle fait avec la Chine et le Japon¹⁷³. » De plus, la baie de Manille à l'arrivée des Espagnols est l'une des plus vastes d'Asie du Sud-Est avec près de 2 000 km² de superficie, 192 km d'est en ouest et 51 du nord au sud¹⁷⁴.

En 1582, les Espagnols sont encore peu nombreux dans l'archipel, un peu plus seulement de cinq cents : 64 Espagnols à Cavite, contre 300 à Manille, 60 à Vigan, 70 à Cebu, 20 à Arévalo (Panay) et 30 à Nueva Cáceres. La société coloniale est essentiellement urbaine et concentrée à Manille.

Dans une lettre écrite au roi le 8 juillet 1608 (un mois après son arrivée aux Philippines), Rodrigo de Vivero aborde le problème du peuplement : il n'y a pas 1800 Espagnols, certains sont aux Moluques, à Pintados, d'autres dans la province de Cagayán, à Cebu et les autres à Manille¹⁷⁵.

En 1620, la population de la ville et de ses faubourgs est évaluée à 41 400 habitants dont 2 400 Espagnols, 20 000 Philippins, 16 000 Chinois (dénommés *Sangleys*) et 3 000 Japonais¹⁷⁶. D'après l'agent de l'empire espagnol, Antonio de Morga, les Espagnols sont principalement commerçants, ecclésiastiques, *encomenderos* et colons, soldats, marins et fonctionnaires de la couronne¹⁷⁷.

2- Le promontoire espagnol en Asie

L'archipel, situé à l'extrême occident de l'empire hispanique, devient un sujet de discorde avec les Portugais. Ceux-ci, depuis le voyage de Vasco de Gama en 1498, sont très actifs dans l'Océan Indien, en Asie du Sud-Est (ils prennent Malacca en 1511), au Japon depuis 1543, en Mer de Chine (établissement à Macao en 1557), et ils contrôlent le commerce des épices des Moluques. Ils accusent les Espagnols d'avoir violé le traité de Saragosse en pénétrant dans leur domaine réservé, un conflit est évité de justesse dans les années 1570¹⁷⁸. La perspective d'acquérir d'immenses richesses en Asie mobilise l'ensemble des Ibériques et, en fonction de leurs intérêts, leurs relations alternent entre périodes de paix et de conflits¹⁷⁹.

173 Gabriel Quiroga De San Antonio, traduit de l'espagnol par Antoine Cabaton, *Les derniers conquistadores - La non-conquête du Cambodge (Brève et véridique relation des événements du Cambodge)*, Toulouse, Anacharsis, 2009, p.89.

174 Clotilde Jacqueland, « Quelle histoire pour Cavite, le port de Manille (XVIe-XVIIe siècle) ? » e-Sapnia, 25 | Octobre 2016, <https://doi.org/10.4000/e-spania.25949>

175 AGI, Filipinas 20, r.2, N°25

176 Clotilde Jacqueland, « Quelle histoire pour Cavite... », art. cit.

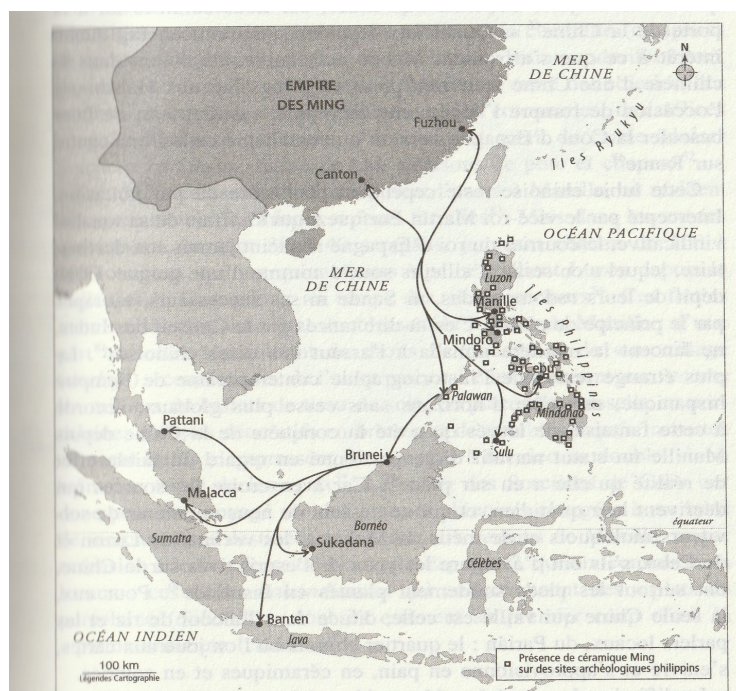
177 Antonio de Morga, *Sucesos de las islas Filipinas*, México, 1609.

Guillaume Gaudin, « Il faut sauver l'auditeur Matías Delgado y Florez. Lettre d'un magistrat de Manille du 30 novembre 1631, à son frère Sancho, à Cáceres », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques*, 25/2015, p. 73-90, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

178 Romain Bertrand, *Le long remords ...*, op. cit., p. 99.

179 Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démessure européenne et mondialisation au XVIe siècle*, Paris, Fayard, 2012.

Les Espagnols s'insèrent ainsi dans le très fructueux commerce asiatique, par une liaison directe avec les Indes occidentales, puis l'Europe¹⁸⁰. A partir de 1576, la liaison directe entre Manille et Acapulco est assurée une fois par an par le galion de Manille ou *Nao de China*. En atteignant l'Asie, les frontières de l'empire espagnol progressent et se rapprochent de l'espace côtier chinois. Des liaisons maritimes prospères existent en effet avant leur arrivée, reliant les Philippines, à la Chine, aux Moluques, au Japon et autres archipels asiatiques. Parviennent à Manille des jonques et des sampans asiatiques, en provenance de Chine, de Brunei, du Japon, des Moluques, du Siam, du Cambodge ou de Malacca.



Les Philippines et les routes du négoce chinois au XVI^e siècle¹⁸¹

La maîtrise de la traversée du Pacifique permet de relier les Philippines à l'Espagne, distantes de vingt-quatre mille kilomètres, en passant par les terres américaines. Pour Delphine Tempere, l'enjeu de cette liaison par le galion de Manille est triple : commercial du fait de la circulation de marchandises ; religieux pour les missionnaires de Castille ; politique en raison de la rivalité avec les Portugais, malgré l'union des deux Couronnes (1580-1640), dans cette région de jonction des deux hémisphères¹⁸². Le lieu est stratégique pour accéder à d'autres sources de profit possible dans la région mais aussi à des territoires sur la « terre ferme » pour peut-être s'avancer vers la Chine, la ville de Macao n'est située qu'à quelques jours de navigation¹⁸³. Les Espagnols tentent ainsi,

180 Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon...*, op. cit., p. 64.

181 Romain Bertrand, *Le long remords* ..., op. cit., p. 227.

182 Delphine Tempere, « *Y los que de Manila...* », art. cit.

183 Clotilde Jacquellard, « Entre itinérances et ancrage impérial, les *Sucesos de las islas Filipinas*, d'Antonio de Morga, México, 1609 », *e-Spania*, 26 | Février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26491>.

vainement, la conquête du Cambodge (1594-1599) soutenue par Luis Pérez Dasmariñas, gouverneur par intérim des Philippines, et les dominicains: cette entreprise est menée par deux aventuriers, Blas Ruiz de Hernán González et Diego Bellosio¹⁸⁴. La conquête spirituelle de l'empire chinois reste l'objectif principal des missionnaires augustins, dominicains, franciscains et jésuites qui partent d'Espagne et du Mexique, ils viennent s'installer aux Philippines où ils évangélisent aussi les indigènes. C'est aussi pour eux, au niveau stratégique, une occasion de lutter contre les musulmans présents en Asie du Sud-est¹⁸⁵.

Dans cette perspective, le port d'Acapulco joue un rôle très important entre l'Espagne, l'Amérique et l'Asie. Il est choisi par Andrés de Urdaneta en 1565 pour accueillir le galion, car, bien que son climat soit malsain, il est situé dans une baie protégée. Il est en quelque sorte le port asiatique de l'Amérique¹⁸⁶. Les marchandises, les hommes et les informations suivent, dans les deux sens, l'itinéraire Séville – Veracruz – Mexico – Acapulco – les Philippines. Le *Camino de Asia* est le chemin terrestre entre Mexico et le port d'Acapulco, et il faut dix à quinze jours pour effectuer les quatre cent seize kilomètres qui les séparent. Chaque année, de janvier à février, a lieu une foire afin de revendre les produits asiatiques : des épices, de la soie et des porcelaines chinoises, des meubles et des laques du Japon, des pierres précieuses de Goa...La grande époque de ce commerce se situe à la fin du XVI^e siècle, et au XVII^e, le jésuite Colín évalue la valeur du galion de Manille à dix galions de la *Carrera da India* de l'Atlantique¹⁸⁷. Des informations sur le monde asiatique parviennent aussi, apportées par les hommes ayant fait le voyage : des marins, des soldats, des marchands mais aussi des *indios chinos*, originaires des Philippines, de Chine, du Japon, d'Inde...

Le galion repart à Manille avec des marchandises provenant d'Espagne et d'Amérique : farine, huile, sucre, savon, outils, chapeaux..... Il transporte aussi d'importantes sommes d'argent envoyées par la Nouvelle-Espagne en soutien à l'archipel, auquel peut s'ajouter l'envoi de soldats. L'argent extrait dans les mines américaines est aussi utilisé pour le paiement du commerce et le fonctionnement de la colonie. Les Espagnols espèrent aussi répondre à la demande chinoise en métal argent¹⁸⁸.

184 Gabriel Quiroga De San Antonio, traduit de l'espagnol par Antoine Cabaton, *Les derniers conquistadores - La non-conquête du Cambodge (Brève et véridique relation des événements du Cambodge)*, Toulouse, Anacharsis, 2009, p.13.

185 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique et le monde 1470-1650*, Neuilly, Atlande, 2014, p.257.

186 Delphine Tempère, « Le port d'Acapulco, escale sur le chemin de l'Asie », *e-Spania*, 25 | Octobre 2016, <https://doi.org/10.4000/e-spania.25999>.

187 Hélène Vu Thanh, « Les Ibériques et l'Extrême-Orient », dans Guy Saupin (dir.), *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640*, Rennes, PUR, 2013, p.353.

188 Clotilde Jacqueland, « Les Philippines, périphérie ou nouveau centre d'un espace mondialisé (XVIe-XVIIe siècles) ? », *e-Spania*, <https://doi.org/10.4000/e-spania.21914>

Le tableau ci-dessous fournit une idée concrète des quantités alors envoyées :

Envois d'argent de Mexico à Manille (en kilogrammes)¹⁸⁹

Période	Comptes publics	Comptes privés	Total
1581-1590	32198	?	32198
1591-1600	11912	14779	26691
1601-1610	30030	89886	119916
1611-1620...	64967	129035	194002

(Source : TePaske, 1983 : 444-445)

3- La nomination de Vivero

Normalement, le gouverneur est nommé et rétribué par le roi, l'intitulé du poste est précisément « gouverneur, capitaine général et président de l'audience des Philippines ». Son rôle est plus militaire qu'administratif. Le précédent gouverneur, Pedro de Acuña, meurt le 24 juin 1606 au cours d'une expédition aux Moluques, l'Audience de Manille (trois *oidores* et le *fiscal*, procureur¹⁹⁰) assure le gouvernement jusqu'à la nomination de son successeur, Juan de Silva, le 7 juillet 1607. Celui-ci n'étant pas prêt à s'embarquer, c'est le vice-roi, Luis de Velasco, l'oncle de notre personnage, qui, sous les ordres du roi Philippe III, doit nommer quelqu'un pour assurer l'intérim, afin d'éviter une trop longue vacance du pouvoir¹⁹¹. On retrouve leurs échanges épistolaires dans les archives, ils montrent les étapes qui ont abouti à la nomination de Vivero.

Le roi donne ainsi le 7 juillet 1607 un premier ordre à Velasco à propos du nouveau gouverneur des Philippines : ... *me a parecido ordenar os como os lo ordeno y mando que para en tal caso tengais puestos los ojos en persona de mucha satisfazion y que al ombre para yr a gobernar las dichas yslas en el ynterin que ba el propietario*. Il prévoit la patente signée de sa main avec le nom en blanc qu'il se chargera d'inscrire. Le roi informe aussi qu'il a été consulté par sa *Junta de guerra* et il a décidé d'envoyer jusqu'à six cents soldats qu'il conviendra au gouverneur (Silva) d'emmener depuis Acapulco l'année qui vient de 1608¹⁹².

Dans les deux folios suivants du *Registro de oficio de la Audiencia de Filipinas*, nous pouvons lire la patente en blanco : (...) *os doy poder y facultad para que en el ynterim que el dicho Don Juan de Silva nuestro gobernador propietario que por muerte suya o por otro algun accidente la subcediere fuere a gobernar las dichas yslas* Il ordonne aussi que tout le monde dans le territoire le tienne

189 Sanjay Subrahmanyam, *L'empire portugais d'Asie 1500-1700*, Paris, Éditions Points, 2013, p. 209.

190 Il s'agit de Cristóbal Téllez de Almazán, Andrés de Alcazar, Manuel de Madrid y Luna, Juan Manuel de La Vega. Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón »..., *op. cit.*, p.79.

191 Silva arrive d'Europe et ne peut en effet quitter Mexico pour Acapulco que le 5 décembre 1608.

Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón »..., *op. cit.*, p.73

192 AGI, Filipinas, 329, L2, F49R – 50V.

pour son gouverneur et qu'il perçoive le même salaire que le titulaire du poste¹⁹³.

Le vice-roi Luis de Velasco y Castilla, répond au roi le 9 mars 1608 expliquant les étapes ayant abouti à la désignation de son neveu. Don Diego de Mendoza (*alcalde mayor* de la ville de Los Angeles), de l'habit de San Joan, neveu du marques de Montes Claros, est d'abord nommé (*Habia puesto los ojos*). Celui-ci accepte fin décembre 1607, puis il renonce : il manque de temps pour s'organiser, le voyage est long et les conditions sont difficiles pour un gouvernement en intérim. Il précise qu'il faut nommer une autre personne aux qualités nécessaires à ce gouvernement et pouvant être prête à faire le voyage. Parmi les personnes proposées, Rodrigo est choisi, *sujeto en quien concurren las partes y calidades que para tal oficio se requiere ... y por la experiencia que tiene en las cosas que tiene en cosas de guerra y justicia...* Le vice-roi précise qu'il y a plusieurs difficultés (laisser ses femme et enfant, sa maison et son domaine) pour ne pas accepter cet office mais le désir de servir le roi l'a emporté. Il précise qu'il est de noble condition, qu'il a été page de la reine « qui est dans le ciel ». Vivero se serait préparé en dix jours et quitte Mexico le 22 février 1608 pour Acapulco. Velasco accuse aussi réception de l'ordre d'aider les Philippines en hommes, artillerie, argent du fait de la menace hollandaise dans les eaux des Moluques. La vice-royauté du Pérou est sollicitée pour apporter son aide en métal et pièce d'artillerie¹⁹⁴. Cette lettre a été vue par le roi le 16 juin 1608.

Entre-temps, Vivero s'adresse au roi le 24 février 1608 (*vista* le 19 juin 1608) :

J'étais à quarante lieues d'ici, sortant du gouvernement de Nouvelle-Biscaye, me parvint un courrier du vice-roi, Luis de Velasco, avec l'ordre de venir le plus rapidement possible dans cette ville (Mexico) qu'il convient au service du roi pour aller gouverner les Philippines. Voulant servir *Vuestra Majestad*, sans retourner dans mon hacienda et maison, je suis parti pour embarquer¹⁹⁵.

Il embarque à Acapulco le 15 mars 1608 et arrive à Manille le 13 juin suivant. La *real cedula* adressée à Luis de Velasco, *Orden de nombrar un gobernador interino de Filipinas*, est datée du 13 septembre 1608¹⁹⁶ : (...) pour prévenir l'inconvénient lié à ce gouvernement sans « tête » (*aquel gobierno sin caveça*) durant six à huit mois, après la mort de Pedro de Acuña. Du fait de la distance, il autorise le vice-roi à envoyer quelqu'un de Nouvelle-Espagne pour gouverner ces îles et fasse office de capitaine général et président de son audience royale en intérim. *Dando le en mi nombre el titulo o titulos que convienen para que governe aquellas yslas.*

D'après Juan Gil, Vivero avait demandé au roi en 1598 une charge aux Philippines ou à la Havane et

193AGI, Filipinas, 329, L.2, F50V – 52V.

194 A.G.I., Mexico, 27, N.35 et Mexico, 27, N.43

195 AGI, 23, Mexico, N.127

196AGI, Filipinas, 329, L.2, F 71R – 72R

il aurait déjà un parent à Manille, Juan de Vivero, Archidiacre de la cathédrale¹⁹⁷. Selon cet historien, cette nomination relève du népotisme, pratique courante à cette époque. Nous avons vu en première partie combien la famille et le statut de Vivero favorisent sa carrière et son ascension au sein de la monarchie. Il est un descendant de conquistadores, *benemerito*, prêt à traverser le Pacifique, dans l'espoir, comme d'autres agents de l'empire, d'obtenir à leur retour des offices honorables et des récompenses. Cette nomination, un grand événement dans sa vie, est assez exceptionnelle car elle provient du vice-roi, mais aussi parce qu'elle concerne un *novohispano*, chargé de cette mission importante comme celle de gouverneur. Elle répond aussi au souci de la Couronne d'éviter de longues vacances au poste de gouverneur, le Mexique étant plus proche des Philippines. C'est une preuve de mobilité qui s'ajoute à la liste de services rendus en Europe, et en Nouvelle-Espagne¹⁹⁸.

b- Le gouvernement de cet espace

1- Les organes de l'administration des Philippines

- L'organisation

La *Real audiencia* de Manille est créée en 1583, elle est la cinquième subdivision dépendant de la vice-royauté de Nouvelle-Espagne. Comme en Amérique, elle est administrée par le gouverneur et possède une cour de justice. L'administration financière se fait au sein des caisses royales, *cajas reales*. Le nouveau poste de Vivero, dans un territoire si éloigné du pouvoir central, lui permet de poursuivre son « cursus honorum ». Il fait partie de ce groupe de nobles au caractère cosmopolite, investis de charges rendues nécessaires par le « système impérial » de la monarchie espagnole¹⁹⁹. Les connaissances militaires, ainsi qu'administratives qu'il a acquises dans différents territoires sont un atout pour accomplir cette mission. En tant que **gouverneur et capitaine général**, il possède des pouvoirs militaires, il dispose de troupes afin d'assurer et organiser la défense du territoire. Il préside l'audience de Manille qui a une fonction judiciaire, consultative et gouvernementale²⁰⁰. Sa cour de justice est composée de quatre auditeurs (*oidores*), d'un procureur (*fiscal*) et de quelques charges judiciaires inférieures. Cette instance et le poste de gouverneur sont les principales institutions représentant le pouvoir royal dans les territoires outre-mer²⁰¹. Ils constituent les corps les plus prestigieux de cette administration. Le gouverneur agit suivant les directives émanant du

197 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón »..., *op. cit.*, p.73.

198 Nino Vallen de Nimegue, *Being the « Heart of the World » The Pacific, Distributive Justice, and the Fashioning of the Self in New Spain 1513-1641*, Berlin, Thèse soutenue en juin 2016, p. 164-165.

199 Valentina Favaro, « La noblesse dans la monarchie espagnole des Habsbourg aux Bourbons. Langages et pratiques de fidélités anciennes et nouvelles », *Cahiers de la Méditerranée*, 97/2 2018, p.243-256, URL:

<https://journals.openedition.org/cdlm/11827>

200 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique...*, *op. cit.*, p.115.

conseil des Indes. Ce conseil voit le jour en 1524, du fait de la volonté de Charles Quint de limiter le cumul des fonctions des conseillers de Castille. Il gère toutes les questions relatives aux Indes : gestion des découvertes, communications avec les Indes, nomination des gouverneurs et officiers royaux, présentation d'évêques, administration des finances coloniales, législation sur le traitement des Indiens...mais aussi juridiction suprême pour les litiges civils et pénaux des Indes occidentales²⁰². Composé d'un président et huit à douze membres, il s'agit d'un organe consultatif (les décisions sont prises par le roi à partir de ses avis) et exécutif des décisions royales, permettant à la couronne d'exercer son pouvoir sur ses possessions. Il s'appuie sur la *Casa de la Contratación*, l'organe économique situé à Séville et Madrid. Après ses mandats de vice-roi, nous retrouvons Luis de Velasco, l'oncle de Vivero, président de ce conseil de 1610 à 1617.

L'intermédiaire le plus prestigieux entre le gouverneur de Manille et le roi est **le vice-roi** de Nouvelle-Espagne (encore Luis de Velasco lorsque son neveu est aux Philippines). Il doit appartenir à la noblesse espagnole mais, selon Michel Bertrand, le roi évite « la nomination d'un responsable politique de haut rang susceptible d'accaparer à son seul profit le pouvoir²⁰³. » Il doit être un relais très fidèle de la politique espagnole dans ces territoires, il est l'alter ego du monarque : il cumule les charges de capitaine général, gouverneur, président de la cour supérieure de justice, il défend le patronage royal sur l'Église. Comme les autres agents à la fin de leur mandat, il doit rendre des comptes en rédigeant un bilan de son exercice, *juicio de residencia*. Romain Bertrand évoque des éléments concernant le comportement que l'on attend de l'« incarnation locale de la majesté monarchique ». Le président du Conseil des Indes écrit en janvier 1603, au nouveau vice-roi de Nouvelle-Espagne qu'il doit lors des apparitions publiques, porter « un vêtement honnête, une cape toujours plus large que longue [et] des chapeaux sans plumes », il doit « marcher d'un pas toujours suffisamment espacé, avec beaucoup d'ordre, calmement mais avec autorité ». Du fait de son rang, il ne doit « jamais regarder les gens de façon trop appuyée » et se montrer avare de paroles, lesquelles se doivent d'être « graves, suaves et indulgentes »²⁰⁴. D'après Pierre Ragon, « De son représentant, le roi attendait en premier lieu qu'il imposât une autorité ferme afin d'assurer l'intégrité du royaume et l'obéissance »²⁰⁵. Cependant, comme l'indique le titre de son ouvrage, à travers le cas de Juan de Leyva y la Cerda, comte de Baños, vice-roi de la Nouvelle Espagne entre

201 Guillaume Gaudin, « Il faut sauver l'auditeur Matías Delgado y Florez. Lettre d'un magistrat de Manille du 30 novembre 1631, à son frère Sancho, à Cáceres », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques*, 25/2015, p. 73-90, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

202 Guillaume Gaudin, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVII^e siècle, l'empire de papier de Juan Díez de la Calle, commis du Conseil des Indes*, Paris, L'Harmattan, 2013, 377 p. 101.

203 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019, p.65.

204 Romain Bertrand, *Les longs remords...*, op. cit, p.118.

205 Pierre Ragon, *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles. Le gouvernement du comte de Baños, viceroi du Mexique*, Paris, Belin, 2016, p.208.

1660 et 1666, l'auteur montre comment un vice-roi de la Nouvelle Espagne peut s'enrichir aux dépens de la Couronne et de la population. Ce serait une pratique répandue et dans une certaine mesure admise²⁰⁶. Dans ses Avisos, Vivero donne aussi son opinion sur les hautes fonctions de l'empire:

Si le capitaine général jouit d'un bon lit et d'une bonne table quand son armée souffre de la gêne et de la faim, tout le camp perd courage, mais s'il pâtit lui-même et a faim comme tous les soldats, ceux-ci ont davantage de cœur pour supporter les souffrances.

Il en est de même pour les gouverneurs et les vice-rois. Jamais on n'ose contredire ou attaquer leurs ordres quand on voit qu'ils ne perdent pas de vue la loi de Dieu et se soumettent aux commandements et ordonnances de leur roi,...²⁰⁷

Au niveau local, le pouvoir royal est incarné par les *corregidores*, les *cabildos* correspondent aux municipalités pour l'administration de la vie quotidienne des populations.

- *La distance* :

Au XVII^e siècle, le roi d'Espagne Philippe IV (1605-1665) est surnommé le « Roi Planète »²⁰⁸. Ses possessions sont vastes et éloignées. La distance pose alors un véritable problème concernant la représentation du pouvoir, centré sur la personne du roi. Elle peut être faire naître un sentiment d'impunité ou de délaissement : « Dieu est au ciel, le roi est au loin, et ici, c'est moi qui commande²⁰⁹. » Cependant, les monarques jouent la carte de la récompense et des honneurs pour maintenir leur autorité à distance, la grâce royale reste très efficace. De plus, des *visitas* sont organisées depuis la péninsule, elles sont menées par des serviteurs prestigieux de la monarchie. Elles permettent de rassembler des informations sur la gestion des territoires²¹⁰. Ces informations sont nécessaires pour l'exercice du pouvoir. Ainsi, en 1571 et 1636, se rajoutent des questionnaires envoyés aux autorités américaines aboutissant à l'élaboration et au recueil d'informations qui circulent jusqu'à la péninsule : relations géographiques, rapports, descriptions²¹¹... L'usage de l'écrit (lettres, décrets, rapports, cédulas, relations) est massif et il est nécessaire pour relier la péninsule aux territoires lointains, mais ces documents mettent du temps à circuler : trois à huit mois entre Madrid et Mexico, jusqu'à deux ans entre Manille et Madrid. Les expéditeurs prévoient alors des copies que l'on envoie sur un autre bateau.

206 Pierre Ragon, *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles...*, *op. cit.*, p.92.

207 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, ...*op. cit.*, p.259.

208 Alain Hugon, *Au service du roi catholique « Honorables ambassadeurs » et « divins espions ». Représentation diplomatique et service secret dans les relations hispano-françaises de 1598 à 1635, Madrid*, Bibliothèque de la *Casa de Velázquez*, 2004, <https://books.openedition.org/cvz/2990>

209 Gabriel Quiroga De San Antonio, traduit de l'espagnol par Antoine Cabaton, *Les derniers conquistadores - La non-conquête du Cambodge (Brève et véridique relation des événements du Cambodge)*, Toulouse, Anacharsis, 2009, p.8.

210 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique...*, *op. cit.*, p.93.

211 Guillaume Gaudin, *Penser et gouverner...*, *op. cit.*, p.131.

Un agent qui traverse les océans pour œuvrer dans ces terres lointaines est plongé dans un univers étranger, voire hostile. « La plainte de rupture avec l'environnement familial originel est fréquente. Les vice-rois eux-mêmes expriment parfois leur solitude et demandent à s'entourer d'une vaste suite composée de proches parents²¹².» Cependant, un bon nombre d'entre eux présentent de réelles capacités d'adaptation dans des univers bien différents. La mobilité de ces fidèles serviteurs permet à la monarchie de relier ses différents territoires. Serge Gruzinski souligne que « [...] c'est le mouvement des hommes qui confère son unité à l'espace de la monarchie²¹³.» Inversement, ce déplacement des hommes est une concrétisation de l'expansion ibérique²¹⁴.

Le déploiement des agents permet de surmonter la dispersion géographique des composantes de la monarchie. Pour José Javier Ruiz Ibañez, reprenant le concept de l'historien anglais, John Huxtable Elliott, il s'agit d'une « monarchie polycentrique » composée de centres de décisions hiérarchisés mais aussi connectés », « elle n'est donc pas complètement centralisée ni une fédération de différents territoires, il s'agit d'un complexe politique intégré ²¹⁵ ». Pablo Fernández Albaladejo, dans son ouvrage *Fragmentos de monarquía*, emploie plutôt l'expression de *monarchie agrégative*. De ce fait, pour la couronne d'Espagne, la mobilité et la polyvalence des hommes qui sont à son service constitue une évidence et, pour ces agents espagnols du XVII^e siècle, mettre en avant leur mobilité à travers les différentes possessions de la Couronne constitue un véritable atout. Rodrigo de Vivero n'hésite pas à la mettre en avant lorsqu'il réclame un titre au roi (cf la première partie de ce travail) ou encore dans le prologue de sa *Relation du Japon* .

2- Un espace de luttes intérieures

En effet, dans cet espace de frontières, ont lieu de fréquents conflits armés : au début du XVII^e siècle, il faut affronter les pirates chinois, les pirates musulmans, des indiens « rebelles » (notamment les « *moros* » de Mindanao, île située au sud de l'archipel), les *Sangleys*, mais aussi les Hollandais qui menacent la présence des Espagnols dans l'archipel et des Portugais en Asie. Des faits d'armes contre les indigènes « rebelles » sont aussi relatés. Delphine Tempère rapporte, d'après sa *relación de méritos* de 1644, la violence dont Hernando del Castillo (il combat aussi contre les Hollandais aux Moluques en 1605) fait preuve : usant de la technique de la table rase, il brûle des villages indigènes sur son passage pour s'approvisionner en eau ou s'installer. Dans la *relación* de

212 Michel Bertrand, *L'Amérique Ibérique ...*, op. cit., p.44.

213 Serge Gruzinski, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres « connected histories », *Annales*, 56ème année, 1, Paris, EHESS, 2001, p. 106.

214 Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, p.37-40 et p.116-121.

215 José Javier Ruiz Ibañez, « Les acteurs de l'hégémonie hispanique, du monde à la péninsule Ibérique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* , 2014/4, pages 927 à 954

1646, Francisco Figueroa narre ses « exploits » aux Philippines contre les indigènes brûlant leur village et leurs champs, et les décapitant²¹⁶.

En octobre 1603, a lieu à Manille la répression sanglante du soulèvement des Chinois : des milliers d'entre eux sont éliminés par quelques centaines d'Espagnols. En 1606, les Japonais se soulèvent dans leur quartier extramuros de la capitale, l'Audience organise une sévère répression. Rodrigo de Vivero doit gérer les suites à donner lorsqu'il arrive en 1608.

De ce fait, l'archipel Philippin a constamment besoin d'argent, de renforts et de protection. Afin de protéger le port de Cavite, devenu une cible, le gouverneur Gómez Pérez Dasmariñas, au début des années 1590, demande au roi la construction d'un fort. Le projet est réalisé, par manque de financement, entre 1606 et 1609 : c'est le château de *San Felipe*²¹⁷. Chaque année, des aides sont fournies par la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, dont dépendent les Philippines. Le 4 mars 1608, le vice-roi, Luis de Velasco adresse une lettre au roi : il explique qu'il a reçu des lettres de l'audience de Manille à propos de la situation des Moluques et du danger de la présence des Hollandais, qualifiés de corsaires. Les membres de l'audience demandent des hommes, des armes, de la poudre, des munitions et de l'argent nécessaires aux Philippines pour, notamment, porter secours aux « îles aux épices »²¹⁸. Cependant, les moyens humains ne sont pas assez nombreux à arriver :

Les engagements de plein gré des militaires sont en effet assez rares, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne envoie également des prisonniers, condamnés aux galères, des vagabonds, criminels. Enfin, certains, désireux d'échapper à leur triste sort aux Philippines préfèrent désertir. Les autorités décident alors de remplacer *in extremis* ces soldats par de jeunes enfants, des mulâtres ou des indigènes. Sur les rives du Pacifique, à Acapulco, des enfants, âgés de 10 à 13 ans, sont alors envoyés contre leur gré et en toute illégalité.²¹⁹

Les Philippines sont considérées comme un « ressac » de la *conquista*, des gouverneurs témoignent du profil particulier de ce territoire et des difficultés qu'ils y ont rencontrées. Dans un mémoire écrit roi en 1593, Gómez Pérez Dasmariñas écrit:

Au Mexique, par un véritable abus, quand on veut purger le pays des scélérats et des coquins, on les expédie à titre de soldat servir Votre Majesté ici, où ils ne sont bons qu'à corrompre, ajoutant aux vices et mauvaises mœurs de là-bas ceux d'ici: tout cela est fort nuisible à une jeune République, où il en devrait venir que des hommes intègres, qualifiés et vertueux. Ainsi ces îles sont-elles discréditées pour ce qu'il n'y

216 Delphine Tempère, « Récits de vie et itinéraires semi-planétaires des agents de la Couronne espagnole au XVIIe siècle », *e-Spania*, 26 | Février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26425>

217 Delphine Tempère, « Le port d'Acapulco... », art. cit.

218 AGI, 23, Mexico, 27, 35

219 Delphine Tempère, « Le port d'Acapulco, ... », art. cit.

arrive pas un seul homme qui vaille²²⁰.

Un autre gouverneur, Francisco de Samaniego, dans une lettre écrite en juillet 1650, compare sa vie dans l'archipel à celle des captifs chrétiens au Maghreb²²¹.

3- *El peligro holandès*

Il s'agit d'un grand problème auquel les gouverneurs sont confrontés depuis que les Hollandais sont arrivés dans cette zone, dans les Moluques plus particulièrement, à partir de la fin des années 1590. Arrivé depuis moins d'un mois, Vivero écrit une lettre au roi datée du 8 juillet 1608. Il raconte que la fin de sa traversée a été perturbée par la crainte de croiser des bateaux de « l'ennemi Hollandais », postés notamment sur l'île de Guam, au sud des îles Marianne. Pour éviter cet incident, le capitaine a dû modifier l'itinéraire pour bien arriver²²². Vivero déplore aussi la pauvreté de la Caisse Royale des Philippines, qui est endettée. Les îles rapportent 80000 pesos à la couronne alors qu'elles coûtent 130000 pesos et les Moluques, 120000 pesos. La caisse doit plus de 200000 pesos à la Nouvelle-Espagne. Il demande alors la somme de 300000 pesos ainsi que 400 hommes pour lutter notamment contre les Hollandais²²³. Durant son gouvernement, il doit envoyer des renforts depuis les Philippines, cent hommes, car il craint des alliances de rois (Mindanao et Joló) contre les Espagnols. Dans les Avisos, deux décennies environ plus tard, il l'explique ainsi:

Je rappelle à Votre Majesté que pour soutenir le Moluque, on est obligé d'appauvrir les Philippines : on leur tire sang et substance en leur prenant hommes, bateaux et argent, c'est-à-dire tout ce dont elles auraient besoin pour s'affermir et conserver les habitants²²⁴.

Les conflits entre Espagnols et Hollandais naissent en Europe durant la deuxième moitié du XVI^e siècle et se répercutent en outre-mer. Natividad Planas exprime très clairement cela dans la phrase suivante: « Les actions entreprises en Amérique et en Asie contre les intérêts coloniaux des Habsbourg se situaient dans le prolongement de théâtres d'opération européens de la guerre des Pays Bas et la guerre de Trente ans²²⁵. »

Les Pays Bas font partie des possessions patrimoniales autrichiennes qui s'ajoutent à celles de la monarchie espagnole avec l'arrivée de Charles Quint sur le trône. Philippe II en hérite à son tour en

220 Gabriel Quiroga De San Antonio, traduit de l'espagnol par Antoine Cabaton, *Les derniers conquistadores - La non-conquête du Cambodge*, ... *op. cit.*, p.11.

221 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique...*, *op. cit.*, p.98.

222 AGI, Filip.7, r.3, N°38

223 AGI, Filipinas 20, r.2, N°25

224 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne...*, *op. cit.*, p.279.

225 Natividad Planas, « Les moyens de l'impérialisme ou la recherche d'un équilibre instable », in *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640* sous la direction de Guy Saupin, Rennes, PUR, 2013, p.116.

1555 et confie la charge de gouverneur à sa demi-sœur, Marguerite de Parme. Dès 1558, des troubles apparaissent dans ce territoire : le parlement refuse de voter de nouveaux impôts et exige le départ de l'armée espagnole²²⁶. La problématique religieuse est présente aussi, dans ce territoire où la Réforme progresse, où un nombre croissant d'habitants se rallie au calvinisme.

A partir de 1564, des manifestations de protestants se multiplient et la répression s'accroît. Des membres de l'aristocratie, dont Guillaume d'Orange, vont jusqu'à démissionner des États Généraux, voire du gouvernorat de leur province. En 1566, la « Requête des Gueux » (nom donné aux calvinistes de ce territoire) est adressée à Marguerite de Parme afin de mettre fin aux persécutions. Début août 1566, des émeutes éclatent et divisent la noblesse : Guillaume d'Orange condamne la violence. Philippe II décide d'envoyer une armée pour réprimer le mouvement d'insurrection, avec à sa tête le duc d'Albe. Cela exacerbe la réaction patriotique et l'hispanophobie. Guillaume d'Orange, déchu de ses titres et dont on a confisqué les terres, prend la tête du mouvement des insurgés. Leurs effectifs sont renfloués par les « Gueux » de retour d'Angleterre. Des grandes villes du nord du pays se rallient à eux. En 1573 le duc d'Albe est obligé de se retirer et en 1576, on promulgue l'armistice. Du fait d'une réconciliation impossible avec la Couronne espagnole, la sécession est décidée en 1579 : l'Union d'Arras au sud et l'Union d'Utrecht dont le leader est Guillaume d'Orange²²⁷. Cela aboutit à la constitution des provinces rebelles en confédération puis en république : les Provinces Unies. Malgré tout, le duc de Lerma, « valido » de Philippe III doit imposer la cessation des conflits, la « Pax Hispanica », et, après de dures négociations avec les Provinces Unies, la trêve de douze ans est signée en 1609. La guerre reprend en 1621, jusqu'en 1648. De fortes rivalités entre Hollandais et Espagnols s'instaurent en outre-mer, des affrontements ont lieu fréquemment.

A la fin du XVI^e siècle, l'essor maritime des Hollandais ne fait aucun doute. Du fait de l'embargo décidé par la monarchie en 1585, 1595 et 1598, les Hollandais ne peuvent plus accéder aux richesses asiatiques, l'empire ibérique devient la cible de leurs attaques²²⁸. Ils décident, dès 1594, de se rendre eux-même en Asie afin de se fournir en épices et en soie. Différentes compagnies commerciales voient le jour, et fusionnent pour former en 1602 la VOC, Compagnie unie pour le commerce des Indes Orientales. La menace hollandaise pèse dans le Pacifique, leur flotte exerce une pression sur les Philippines car ils disputent l'archipel des Moluques, « îles aux épices », aux Portugais et aux Espagnols²²⁹.

226 Christian Hermann, « 1519-1580 Du Saint-Empire aux Empires Ibériques », in *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640* sous la direction de Guy Saupin, Rennes, PUR, 2013, p.48.

227 Christian Hermann, « 1519-1580 Du Saint-Empire aux Empires Ibériques », in *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640* sous la direction de Guy Saupin, Rennes, PUR, 2013, p.50

228 Hélène Vu Thanh, « Les Ibériques et l'Extrême-Orient », in *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640* sous la direction de Guy Saupin, Rennes, PUR, 2013, p.357.

229 Juan Gil, *Hidalgos y samurais : España y Japón en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Alianza editorial, 1991, p.136.

Les Moluques, « ce nouvel Eldorado végétal et parfumé », sont convoitées par les Espagnols, Hollandais, Anglais, Français, Turcs, Chinois, Indonésiens, Malais, Japonais²³⁰. Les principales îles où différents pays viennent chercher les épices sont Ternate ou Terrenate, Tidore, Moti, Makiam et Batjan. Elles sont vendues au Portugal par Charles Quint en 1529. Malgré cela, les Espagnols cherchent à s'en emparer afin de s'introduire dans le maillage serré des réseaux commerciaux et politique de l'Asie du sud-est. C'est le gouverneur des Philippines, Gómez Pérez Dasmariñas, qui se lance à leur conquête en 1593²³¹. Depuis Manille, comme avant eux les Portugais, il faut affronter les rois musulmans, puis les Hollandais. La baie de la ville est aussi menacée en décembre 1600 par la flotte de Olivier Van Noort. Les combats mènent à la mort une partie importante de l'élite des officiers espagnols de Manille (entre 50 et 120 selon les sources)²³². Les Hollandais « règnent » sur la mer aux Moluques avec 10 navires et une goélette, ils possèdent d'ailleurs un fort à proximité des positions espagnoles qui doivent alors recevoir des provisions et des munitions des Philippines²³³. Cette assistance est d'ailleurs nécessaire chaque année.

Pedro de Acuña arrive comme nouveau gouverneur en 1602. Il écrit au vice-roi le 1/06/1602 à propos des Hollandais : “(...) vassaux du roi, ce sont des gens inquiétants, de mauvaise vie et révoltés qui ont nié l'obédience à leur roi et qui ont pris la mer pour voler. Ils sont là pour reconnaître des ports et des terres pour y faire le mal comme ils l'ont fait ailleurs.” Ces ennemis des Espagnols installent un comptoir en 1605 dans les Moluques. L'année d'après, ils sont expulsés de Ternate par une expédition espagnole organisée par Pedro de Acuña et au cours de laquelle il décède, plus précisément, le 24 juin 1606²³⁴. Au total, entre 1600 et 1625, sont dénombrées seize incursions hollandaises dans les eaux Philippines²³⁵.

La mission, en intérim, de gouverneur des Philippines remplie par Vivero est complexe mais source d'espoir de gratification. Il exerce sa fonction avec zèle et il laisse notamment un relevé détaillé des recettes et dépenses des Philippines d'après les registres des officiers des finances²³⁶. Ce serait le premier de ce genre que l'on possède pour cette région. Ce relevé a été archivé dans la liasse *Carta de Vivero sobre asuntos de gobierno*, datée du 25 août 1608²³⁷. Il est composé de treize feuillets, son

230 Gabriel Quiroga De San Antonio, traduit de l'espagnol par Antoine Cabaton, *Les derniers conquistadores - La non-conquête du Cambodge (Brève et véridique relation des événements du Cambodge)*, Toulouse, Anacharsis, 2009, p.9

231 Clotilde Jaquelard, « Entre itinérances et ancrage impérial, les *Sucesos de las islas Filipinas*, d'Antonio de Morga, México, 1609 », *e-Spania*, 26 | février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26491>

232 Clotilde Jaquelard, « Entre itinérances et ancrage impérial... », art. cit.

233 Juan Gil, *Hidalgos y samurais : España y Japón en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Alianza editorial, 1991, p.78.

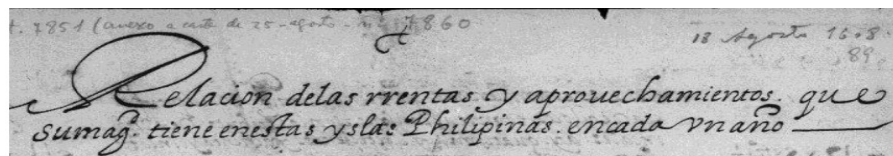
234 Ibid. p.136.

235 Ruurdje Laarhoven, Elizabeth Pino Wittermans, « From Blockade to Trade : Early Dutch Relations with Manila, 1600-1750 », *Philippine Studies*, Manilla, 1985, p. 485-504.

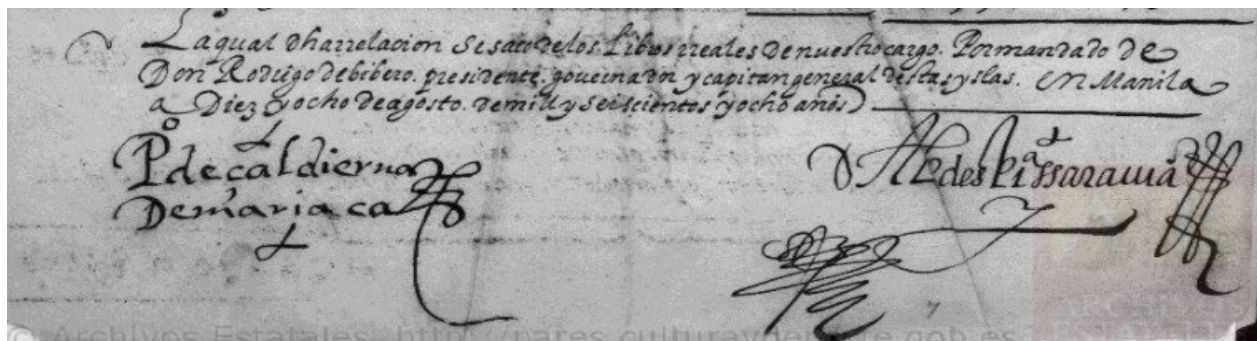
236 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., Introduction, p. 9.

237 AGI, Filipinas, 7, R.3, N42.

intitulé est le suivant :



et il se conclue de la sorte :



Entre autres, sont répertoriés les *Gasto ordinario que su Magestad tiene en estas yslas* (dont le salaire annuel du gouverneur s'élevant à 8000 pesos), *Salarios y gastos con los eclesiasticos iglesias y dotrinas* (dont le salaire de l'archevêque de Manille de 4125 pesos/an), *Gastos de justicia y estados*, *Almoxarifazgos*, *Gasto con la gente de guerra*.... La date de sa lettre au roi s'explique par le fait qu'il profite du départ annuel du galion, le prochain n'arrivant qu'en 1609, alors que sa mission aux Philippines sera terminée²³⁸.

Vivero gère aussi l'aide à apporter aux Moluques où les Hollandais menacent la présence espagnole : il envoie un renfort de cent hommes, ce qui lui paraît excessif pour les finances des Philippines. Il sollicite en vain l'aide des Portugais, auxquels les Moluques appartiennent en théorie. Il est aussi conduit à régler les problèmes de corruption avec les Chinois installés et/ou commerçant à Manille : numériquement supérieurs, et donc représentant un danger, ils paient les Espagnols pour obtenir des privilèges. Le gouverneur décide de réduire leur nombre dans la ville. Selon l'historien Juan Gil, il a « peu d'occasion de briller à Manille²³⁹ », mais il affirme sa capacité à régler les problèmes rencontrés avec diplomatie : il donne l'exemple des suites données à la mutinerie de la communauté japonaise à Manille, le 1er février 1608 (voir paragraphes suivants). C'est à ce moment-là alors que Vivero prend contact avec les autorités japonaises, il découvre les relations entre les deux archipels et essaie à son tour d'apporter sa pierre.

²³⁸Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón », ..., *op. cit.*, p. 84.

²³⁹Juan Gil, *Hidalgos y samurais* : ..., *op. cit.*, p. 142.

B- Les relations avec le Japon

Nous l'avons vu précédemment, l'archipel philippin se trouve dans une zone de conflits entre états locaux et, sur les mers, des actes de piraterie et des courses de mer ont lieu contre les bateaux commerciaux. Cette situation est amplifiée par l'arrivée des Européens et leurs antagonismes : les rivalités entre Portugais et Espagnols, puis la concurrence des Hollandais et Anglais qui cherchent à organiser leurs propres routes commerciales²⁴⁰. Tel est le contexte dans lequel s'inscrivent les relations entre Espagnols des Philippines et les Japonais, pris eux-mêmes dans l'unification de leur pays.

a. Les Ibériques et les Japonais

Globalement, les relations nippo-hispaniques alternent entre tensions et amitiés. Cela s'explique par le contexte présenté ci-dessus, auquel s'ajoute la problématique religieuse liée aux activités des missionnaires.

1- Les Portugais : commerce et mission

Après l'ouverture maritime découverte par Vasco de Gama, *L'Estado português da India* (État portugais de l'Inde) est édifié grâce à Alfonso de Albuquerque (1453-1515) et, depuis le territoire de Goa conquis en 1510 ou celui de Malacca en Malaisie conquis en 1511, les Portugais étendent rapidement leur présence en Orient. Ils s'intègrent dans des réseaux commerciaux, se font aider d'Asiatiques, multiplient les factoreries (établissements commerciaux sur les côtes) et les forteresses gérées par des religieux, civils et militaires. Parallèlement, des voyages d'exploration se poursuivent dans les mers orientales, au service du roi ou à la poursuite d'intérêts personnels, et permettent d'accroître les informations nautiques et géographiques locales²⁴¹. Sitôt après leur succès à Malacca, les navires portugais se lancent dans les relations commerciales avec la Chine. Après une période d'hostilité de la part des autorités impériales («Les Francs sont extrêmement cruels et surnois...»), ils réussissent à s'introduire dans le réseau commercial du littoral chinois (de Fujian notamment), à partir de 1530 environ²⁴². Ils obtiennent l'autorisation de s'établir dans un port chinois en 1557, Macao. En 1543, une embarcation portugaise est déviée de sa route entre le Siam et la côte chinoise par un typhon, elle atteint l'île de Tanegashima, au sud d'un archipel japonais. Le récit de cette première visite, dont la date est peu sûre, a été fait par le chroniqueur Antonio Galvao dans un traité publié en 1563²⁴³. Les Portugais perçoivent le potentiel mercantile de l'archipel, en particulier la

240 Ramón Vega Pinella, « « La gran armada del Pacífico”: El temor Japonés a una invasión española”, dans Enrique García Hernán, David Maffi (Eds.), *Estudios Sobre Guerra y Sociedad en la Monarquía Hispánica Guerra marítima, estrategia, organización y cultura militar (1500-1700)*, Valencia, Ediciones Albatros, 2017, pp.145-168

241 Xavier De Castro, *La découverte du Japon 1543-1552*, Éditions Chandeigne, Paris, 2017, p. 7 et suiv.

242 Sanjay Subrahmanyam, *L'empire portugais d'Asie 1500-1700*, Paris, Éditions Points, 2013, p. 180.

243 Antonio Galvao, *Tratado dos Descobrimentos Antigos, e Modernos, Feitos Até a era de 1550*, Lisboa, 1563.

présence de l'argent dont l'exploitation à grande échelle vient de débiter. Les Japonais se montrent ouverts à l'égard de ces étrangers. L'arrivée des missionnaires jésuites se produit peu de temps après celle des commerçants. En effet, François-Xavier (1506- 1552), un des fondateurs avec Ignace de Loyola et d'autres compagnons de la compagnie de Jésus, débarque au Japon le 15 août 1549. Ses compagnons et lui œuvrent sous le patronage portugais. Il relate son voyage dans cinq lettres (la première datée du 5/11/1549) à destination de ses compagnons restés à Goa et en Europe²⁴⁴. François-Xavier et ses compagnons trouvent rapidement l'appui de seigneurs locaux, ils peuvent prêcher plus facilement dans les lieux de l'archipel où ils passent, les îles de Kyûshû et de Honshû. Après deux ans passés au Japon, malgré les oppositions politiques et religieuses, le missionnaire est empli d'espoir. Il écrit en 1552 : « (...) de tous les pays découverts dans ces parages, le Japon est le seul dont les habitants soient aptes à y perpétuer la Chrétienté, bien que cela doive se faire avec très grandes peines ²⁴⁵.» Pour lui, le Japon n'est qu'une étape, il veut rejoindre la Chine pour convertir ses habitants. Il meurt le 3 décembre 1552 sur l'île de Sangchuan, près de Macao, et il est canonisé en 1612.

Les affaires commerciales des Portugais et la mission jésuite sont rapidement menées de concert. François-Xavier fait déjà le lien entre l'évangélisation et la réalisation de profits destiné au roi. Il évoque l'idée d'établir une factorerie dans le grand port de Sakai (sud Honshû) : « (...) de tous les ports du Japon, Sakai est en effet le plus riche, celui où arrivent en plus grande abondance l'argent et l'or du royaume. ²⁴⁶» On estime ainsi, qu'entre 1560 et 1600, les Portugais transportent chaque année entre 22500 et 37500 kg d'argent en provenance de l'archipel. Trente ans plus tard, on atteint près de 200000 kg²⁴⁷. Les Japonais pourraient aussi y faire venir d'Inde des marchandises qui manquent au Japon. Hélène Vu Thahn explique que les missions jésuites s'insèrent tout à fait dans le canevas commercial asiatique auquel participent activement les Portugais²⁴⁸. Elles contribuent à la circulation des hommes, des objets et des savoirs. Les missionnaires du Japon sont très liés aux Portugais : ils font le voyage sur leurs navires marchands en provenance de Goa ou de Macao. Les marchands participent au financement de la mission, les jésuites investissent dans le commerce de la soie entre la Chine et le Japon grâce à l'aide de ces marchands. Ceux-ci s'occupent des transactions en Chine et leur remettent ensuite les bénéfices. Ils transportent aussi à titre gracieux des biens nécessaires au fonctionnement de la mission. Les jésuites mettent en place des stratégies

244 François-Xavier, Trad. intégrale [du portugais ou de l'espagnol] de Hugues Didier, *Correspondance 1535-1552 : Lettres et documents*, Desclée de Brouwer, Paris, 1987.

245 François-Xavier, Trad. intégrale [du portugais ou de l'espagnol] de Hugues Didier, *Correspondance 1535-1552 ... op. cit.*, p. 385.

246 Xavier De Castro, *La découverte du Japon 1543-1552, ... op. cit.*, p. 264.

247 Sanjay Subrahmanyam, *L'empire portugais ..., op. cit.*, p. 260.

248 Hélène Vu Thanh, *Devenir japonais La mission jésuite au Japon (1549-1614)*, PUPS, Paris, 2016, p. 26.

avec l'aide des marchands portugais afin de faire progresser le christianisme. Ils demandent par exemple aux Portugais d'accoster dans certains ports afin de favoriser un seigneur au détriment d'un autre. En échange, ils espèrent obtenir des concessions de la part des seigneurs pour ouvrir des missions sur leurs terres²⁴⁹. Les grands seigneurs japonais, les *daymiô*, comprennent vite cela, ils cherchent à tirer parti de cette nouvelle conjoncture et essaient d'attirer les bateaux portugais dans leurs ports²⁵⁰. Ils sont très intéressés par les articles importés par les Portugais et par les gros bénéfices qu'il pourraient tirer de ce commerce. Ainsi, dans la province d'Hirado, le seigneur Ômura Sumitada, se convertit en 1562 et ouvre en 1570 le nouveau port de Nagasaki pour accueillir les navires portugais. Il cède la ville aux jésuites en seigneurie au titre de bien d'Église qui devient aussi le centre le plus important de la christianisation²⁵¹. Jacques Proust apporte d'autres précisions concernant l'implication des religieux dans le commerce avec l'Asie. Pendant toute la seconde moitié du XVI^e siècle, ont lieu des importations d'un grand nombre d'images et d'objets culturels de Lisbonne ou de Goa et quelques unes de ces œuvres sont copiées par des artistes japonais. L'art sacré circule ensuite du Japon vers l'Europe dans l'intérêt des missionnaires : ce sont des images dans un décor qui puisse raviver sans cesse les rêves d'Orient des Européens²⁵².

Bien installés au niveau commercial sur l'archipel nippon et emplis d'espoir d'évangélisation, les Portugais voient débarquer les Espagnols installés dans les Philippines. Malgré l'Union des Couronnes de 1580, sous le règne de Philippe II, Portugal et Espagne sont rivaux en Extrême Orient.

2- Les relations avec les Espagnols

Avant l'arrivée de Legazpi, des commerçants japonais sont déjà établis aux Philippines (qu'ils auraient découvertes vers 1535), dans l'île de Luçon²⁵³. En effet, les activités de pirates nippons, les *wakô*, ont conduit l'empire Ming à interdire le commerce avec le Japon dès 1480, l'approvisionnement en produits chinois, dont la soie, devant se faire alors par des intermédiaires.

Les Espagnols installés dans l'archipel, ce commerce perdure. Dans ce but, beaucoup de Japonais s'installent à Manille, formant progressivement une communauté s'ajoutant à celles déjà installées dans d'autres parties des Philippines²⁵⁴. Les ordres mendiants installés dans l'archipel convertissent

249 Hélène Vu Thanh, « Les Ibériques et l'Extrême-Orient », dans Guy Saupin (dir.), *La Péninsule ibérique et le Monde...*, op. cit., p. 356.

250 Hiroyuki Ninomiya, *Le Japon pré-moderne 1573- 1867*, CNRS Editions, Paris, 2017.

251 Pierre-François Souyri, *Nouvelle Histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010.

252 Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon XVIe-XVIIIe siècle*, Albin Michel, Paris, 1997, p.130.

253 Henri Bernard Maître, Pierre Humbertclaude, Maurice Prunier, *Présences occidentales au Japon*, Collection Cerf Histoire, Paris, 2011, p. 27.

254 Melba Falck Reyes, Héctor Palacios, « Los primeros japoneses en Guadalajara », *México y la Cuenca del Pacífico*, Mai 2014.

des commerçants au christianisme. La lutte contre les pirates menée par les Espagnols (notamment avec la bataille de Cagayan au nord de Luçon, en 1582) s'ajoute aux intérêts commerciaux pour favoriser des relations pacifiques avec les autorités japonaises. Les grands seigneurs, les daymiô, voudraient aussi bien faire des Espagnols leurs alliés contre le pouvoir des dirigeants qui veulent rétablir l'autorité centrale. En 1586, une ambassade, menée par un frère augustin, Francisco Manrique, est envoyée au Japon avec un cadeau envoyé par le gouverneur, Santiago de Vera. Cet événement a lieu régulièrement, y compris au cours d'épisodes tendus de leurs relations. De plus, un traité commercial est signé afin d'acheter au Japon des marchandises qui manquent aux Philippines : cuivre, salpêtre, poudre, mais aussi de l'alimentation²⁵⁵.

Cependant les craintes des Espagnols vis à vis des Japonais sont réelles car ces derniers sont réputés dangereux du fait de leur habilité au combat et de leur équipement : en 1543, les Portugais arrivent au Japon avec des arquebuses, ils enseignent leur maniement et le procédé de fabrication. L'usage de cette arme est décisif dans la guerre entre seigneurs à la fin du XVI^e siècle, la production est massive, on la retrouve dans la conquête de la Corée entre 1592 et 1599. Le gouverneur des Philippines Ronquillo de Peñaselosa (1580-1583) écrit à ce sujet : *Los japones es la gente más belicosa que hay por acá ; traen artillería y piquería y mucha arcabucería ; usan armas defensivas para el cuerpo*²⁵⁶. La crainte d'une attaque des Philippines est présente chez les Espagnols, elle se concrétise avec les menaces du seigneur Toyotomi Hideyoshi (1537-1598) en 1592. Sa volonté de pacifier et d'unir son pays se double d'une volonté de l'étendre aux îles voisines, voire dominer la région entière²⁵⁷. En plus de l'attaque menée contre la Corée, il exige la soumission des Philippines au Japon, sinon il prévoit une attaque de l'archipel. C'est un seigneur japonais, Harada, qui porte, le 29 mai 1592, cette lettre de menaces au gouverneur, il est de ce fait le premier « ambassadeur » japonais envoyé aux Philippines²⁵⁸. La lettre du frère franciscain Pedro Bautista, envoyé en urgence auprès de Hideyoshi est claire : (...) *dixo que los de Luçon habían de hacer su voluntad y, si no, que luego imbiaría su gente contra ellos*²⁵⁹... Une lettre du seigneur japonais envoyé en 1593 au gouverneur espagnol, est encore peu rassurante : (...) *todos los reinos me avían de dar la obediencia y avían de venir a humillarse a mi puerta*... Le gouverneur Luiz Perez Dasmariñas apaise les relations en 1594 : il envoie une ambassade « pour constater la grandeur du royaume de Japon » et les Japonais laissent progresser la mission des franciscains. Cependant, Dasmariñas

255 Juan Gil, *Hidalgos y samourais: España y Japón en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Alianza , 1991, p.59.

256 Ramón Vega Pinella, « « La gran armade del Pacífico”: El temor Japonés a una invasión española”... », art. cit.

257 John Newsome Crossley, *The Dasmariñas, Early Governors of the Spanish Philippines*, Routledge, Abingdon, 2016, p.134.

258 John Newsome Crossley, *The Dasmariñas, Early Governors of the Spanish Philippines*, Routledge, Abingdon, 2016, p.136.

259 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...», op. cit.*, p54.

conclue sa lettre au seigneur japonais de manière ferme : (...) *no conoçemos ni reconoçeremos otro dedo , otro pod[er] ni otra mano ni otro señor que a Jesuchristo, poderosso y verdadero Dios y a nuestro christianíssimo rey Don Phelipe*²⁶⁰. De plus, le gouverneur donne des ordres à Manille en cas d'attaque japonaise : vérifier les bateaux arrivant du Japon, surveiller les côtes, ... Il décide aussi de déplacer la communauté japonaise de Manille extramuros²⁶¹.

Les inquiétudes de Hideyosi se fixent sur la ferveur des missionnaires, des franciscains, plus particulièrement : le rétablissement de l'ordre dans son pays a été coûteux et il craint de le voir sapé par une nouvelle croyance qui se répand autant au sein de la plèbe que de l'aristocratie. Depuis 1587, en effet, il publie des décrets de restriction de conversion et ordonne le départ des jésuites. Il cherche à éliminer tous les risques qui pourraient mettre en cause l'unification du pays, mais il précise que les navires et les marchands chrétiens ont toujours libre accès aux ports japonais. Du fait de ce commerce, l'expulsion des missionnaires est limitée et les jésuites réussissent à conserver une certaine influence du fait de leur discrétion²⁶². Malgré tout, le 5 février 1597, le sacrifice de vingt-six chrétiens, franciscains principalement, à Nagasaki, montre violemment sa volonté de freiner l'évangélisation. Cet événement a lieu après le naufrage du galion de Manille, le *San Felipe*, le 19 octobre 1596, à Urado sur l'île japonaise de Shikoku. Le seigneur local s'empare rapidement du chargement, selon sa compréhension du droit maritime japonais, tout navire échoué ou naufragé au Japon appartient aux autorités locales avec sa cargaison. L'incident s'intensifie du fait du pilote, Francisco de Olandia : celui-ci insinue que l'Espagne étend son empire en convertissant d'abord les populations indigènes au christianisme avec des missionnaires, puis en envoyant des conquistadors pour conclure la conquête. La rupture semble irrémédiable, mais le nouveau gouverneur des Philippines, Francisco de Tello de Guzmán opte pour la voie diplomatique suivant les conseils des jésuites : il envoie une ambassade au Japon, avec un cadeau d'une valeur de 3000 pesos²⁶³. La volonté de poursuivre le commerce entre les deux archipels l'emporte, de plus, les survivants du *San Felipe*, sont autorisés à rentrer à Manille.

Le décès de Hideyosi en septembre 1598 et la prise du pouvoir par Tokugawa Ieyasu (1543-1616), nommé *shôgun* (généralissime) en 1600 par l'empereur, sont sources d'espoir de changements.

260 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...*, op. cit., p. 59.

261 John Newsome Crossley, *The Dasmariñases, Early Governors of the Spanish Philippines*, Routledge, Abingdon, 2016, p.141.

262 Nathalie Kouame, « L'État des Tokugawa et la religion. Intransigeance et tolérance religieuses dans le Japon moderne (XVIIe-XIXe siècles) », *Archives de sciences sociales des religions*, 137/janvier-mars 2007, p 107-123, <https://journals.openedition.org/assr/4328>

263 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...*, op. cit., p. 73.

b. Les relations au début du XVII^e siècle

Il s'agit là de faire un état des lieux des rapports entre les Philippines et le Japon plus précisément au moment de l'arrivée de Rodrigo de Vivero.

1- L'espoir de changement avec le Tokugawa Ieyasu

Tokugawa Ieyasu attache beaucoup d'importance au développement économique de son pays, il cherche à accroître les échanges avec les Européens. Ne parvenant pas à restaurer des relations diplomatiques et mercantiles avec la Chine, Ieyasu propose, dès 1601, de développer des relations commerciales avec Manille vers la Nouvelle-Espagne, par la venue régulière de bateaux des Philippines²⁶⁴. Cet archipel est un débouché lucratif pour les marchandises japonaises. Il donne l'autorisation aux Espagnols de naviguer librement au Japon et envoie un commerçant de Sakai en ambassade aux Philippines avec de riches cadeaux et une lettre adressée au gouverneur espagnol. Il reçoit une réponse mais ce commerce ne se mettant pas en place, il s'adresse encore en 1602 au gouverneur. L'historien mexicain, Francisco Santiago Cruz, écrit à ce sujet :

(...)es fácil de deducir el interés que Ieyasu tenía en que las naves españolas hicieran escala en alguna de las ocho provincias contiguas a la ciudad de Yedo y que las embarcaciones japonesas intentaran el viaje del Japón a la Nueva-España y viceversa.²⁶⁵»

Ieyasu suggère que le galion de Manille fasse un arrêt sur les côtes japonaises. De plus, dans un souci de sécurité, il impose aux bateaux japonais partant de Nagasaki, une licence pour aller aux Philippines²⁶⁶. Ses propositions trouvent, dans un premier temps, peu d'écho auprès des autorités espagnoles, les marchands de Manille souhaitant garder le lien exclusif avec l'Amérique. L'arrivée en 1602 du nouveau gouverneur, Pedro de Acuña, permet de relancer la discussion et un *trato de la Nueva-España*, se profile. Cette démarche est soutenue par les franciscains et, dans une lettre adressée au shôgun le 1^{er} juin 1602, Acuña jette les bases d'un possible accord :

- s'entendre sur la capture des bateaux pirates chinois et japonais ;
- bons accueil et traitement des bateaux arrivant avec la licence ;
- volonté réciproque d'une hausse des échanges entre Castellans et Japonais.

Acuña promet de soumettre le projet au roi par l'intermédiaire du vice-roi ;

- demande de bon traitement et faveurs aux religieux ;
- un paragraphe est consacré aux problèmes hollandais : se méfier d'eux (ils

sont arrivés au Japon en 1600)²⁶⁷.

264 Francisco Santiago Cruz, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España y el Japón*, Editorial Jus, Mexico, 1964, p. 14.

265 Ibid., p. 16.

266 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...*, op. cit., p. 85.

267 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...*, op. cit., p. 87.

Des bateaux espagnols arrivent dans différents ports japonais avec des frères mendiants et des marchandises. Les commerçants japonais affluent à Manille pour vendre notamment des produits pouvant satisfaire le luxe de ses habitants : soie, catanes, thon, farine, fruits et légumes frais, mais aussi, poudre, balles, fer²⁶⁸... La volonté de nouer des relations commerciales amicales, conduit Ieyasu en 1603 à un accord prévoyant de ne plus saisir des cargaisons échouées des bateaux ibériques. En même temps, en 1604, il décide de contrôler le commerce de la soie grège, pour en tirer profit directement, et prend deux mesures dans ce sens : le contingentement de la soie et la mise en place des licences pour les bateaux la transportant. Cette mesure permet aussi de se protéger de la contrebande.

Concernant les chrétiens, Ieyasu, dans un premier temps, se montre tolérant à leur égard, il décide ainsi de ne pas appliquer les décrets de proscription de son prédécesseur. En 1600, une bulle du Pape Clément VIII autorise l'entrée de tous les religieux au Japon. Ieyasu sait que les missionnaires sont étroitement liés au commerce international et souhaite attirer des navires dans les ports japonais. En 1602, il autorise alors les ordres mendiants (franciscains, dominicains et augustins) à s'installer dans l'archipel et à prêcher à Edo (Tokyo)²⁶⁹. Débarquent alors de Manille des religieux franciscains, dominicains, augustins. En 1603, il demande à Joan Rodrigues, un frère jésuite, de participer à la direction du port de Nagasaki. Le rôle de la Compagnie dans l'administration de la ville et le commerce est ainsi reconnu²⁷⁰. En 1605, Ieyasu laisse à son fils Hidetada le titre de shogun, mais il conserve encore beaucoup de pouvoir. En 1606, il reçoit l'évêque du Japon, Luis Cerqueira (1552-1614) : en 1588 a été créé le premier diocèse catholique à Funai (île de Kyûshû), le premier évêque est un jésuite portugais, Sébastien de Morrais ; le quatrième et dernier meurt en 1633, il n'est pas remplacé. Ieyasu rassure Cerqueira sur leurs relations, mais montre aussi son contrôle sur la communauté chrétienne. Il lui fait visiter des temples bouddhistes et shintô pour lui rappeler leur existence et il permet la présence des ordres religieux avec juste une simple régulation²⁷¹. En 1608, il reçoit le vice-supérieur régional des dominicains qui obtient l'autorisation de bâtir une église et une maison conventuelle à Nagasaki. Cependant, les rivalités entre les ordres inquiètent tout particulièrement le shôgun ainsi que le succès de cette doctrine étrangère : il tient à l'unification de son pays et à empêcher toute intervention politique ou idéologique des pays occidentaux.

268 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...*, op. Cit., p. 101.

269 Pierre Dunoyer, *Histoire du catholicisme au Japon : 1543-1945*, Paris, Cerf, 2011, p. 201.

270 Hélène Vu Thanh, *Devenir japonais La mission jésuite au Japon...* op. cit. p. 42.

271 Pierre Dunoyer, *Histoire du catholicisme au Japon...* op. cit. p. 196.

L'arrivée des Hollandais en 1600 va compliquer ces relations. Les fortes rivalités européennes surgissent pour s'imposer au Japon, alors que les nouveaux dirigeants œuvrent pour maintenir la paix dans leur pays.

2- Hollandais et Anglais au Japon

Comme évoqué précédemment, les Hollandais posent déjà des problèmes aux Ibériques dans cette partie de l'Asie. Comme les Anglais, ils sont désireux d'y commercer et créent des compagnies des Indes orientales : la compagnie hollandaise en 1602 et la compagnie anglaise en 1600. Le monopole des Portugais et des Espagnols dans cette région se trouve alors contesté. L'arrivée de puissances protestantes complique aussi les relations avec le Japon²⁷².

En 1600, un navire hollandais, le *Liefde*, piloté par un anglais, William Adams, fait naufrage sur l'île du Kyûshû (au sud de l'archipel) après avoir traversé le Pacifique. Le pilote, amené à la cour, impressionne Ieyasu par ses connaissances en cartographie, en astronomie et surtout, en matière de construction navale. C'est dans un de ces bateaux que Vivero rentre en 1610 en Nouvelle-Espagne. Il aurait aussi informé le Japonais des antagonismes entre l'Espagne et la Hollande, ainsi que sur les conflits religieux en Europe. En 1603, il est nommé conseiller auprès de Ieyasu qui vient d'être nommé shôgun. Il semblerait qu'Anjin, nom japonais d'Adams, ait rencontré Vivero à son arrivée au poste de gouverneur intérimaire aux Philippines en 1608²⁷³. Cela concernait encore l'opportunité d'un échange commercial entre Manille et le Japon ainsi que la question des Japonais installés aux Philippines, que nous évoquerons ultérieurement. En 1609, au moment du naufrage de Vivero, deux bateaux hollandais débarquent dans le port d'Hirado, île de Kyushû. Intéressé par leur venue, le shôgun les autorise à établir une factorerie dans ce port et leur promet son appui pour le commerce. Un traité commercial est conclu et en termes très avantageux pour la Compagnie des Indes Orientales. Les bateaux repartent en octobre de la même année, l'alliance passée représente un danger pour les intérêts des Portugais et Espagnols²⁷⁴. En 1613, c'est au tour de la compagnie anglaise d'ouvrir un comptoir à Hirado. Ieyasu est satisfait d'amoindrir l'influence des Portugais, d'autant plus que les nouveaux venus n'ont aucun lien avec les affaires religieuses. Les Hollandais savent dévaloriser leurs concurrents ibériques auprès du shôgun, et suggèrent qu'ils ont toujours le projet de conquérir le Japon. Ils répandent la *légende noire* sur les pratiques de conquête et de colonisation des Espagnols en Amérique. William Adams présentent les missionnaires comme des espions du catholicisme préparant une future invasion²⁷⁵. Pour ces raisons, les Hollandais essentiellement, seraient responsables du déclin de l'influence des Ibériques, et en particulier des

272 Hiroyuki Ninomiya, *Le Japon pré-moderne 1573- 1867*, CNRS Editions, Paris, 1990, p. 58.

273 Francisco Santiago Cruz, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España ...*, op. cit., p. 19.

274 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...*, op. cit., p. p.136.

275 Ramón Vega Pinella, « « La gran armade del Pacífico”: El temor Japonés a una invasión española”...», art. cit.

religieux, auprès des dirigeants japonais²⁷⁶.

Nous allons voir à présent comment Vivero s'inscrit dans ces relations avec le Japon lorsqu'il arrive aux Philippines en 1608.

3- Le positionnement de Vivero

Selon Francisco Santiago Cruz, en 1608, la communauté des commerçants japonais à Manille est l'une des plus riches et elle attend l'arrivée du nouveau gouverneur pour relancer officiellement le commerce entre les deux archipels. Dans ce but, Vivero, arrivé en juin, autorise ces Japonais à écrire au shôgun, *más confiado o con más ambición que su antecesor en el mando*²⁷⁷. Le 9 juillet, il envoie une lettre à Ieyasu et à son fils le shogun. Il tient à les rassurer sur ses bonnes intentions et à propos de l'amitié qui lie les deux nations: *Lejos de abandonarla o dejar que se consuma o se entibie, con diligencia trataré de apretar los nudos de esa larga amistad*. Il aborde la question des Japonais qui se sont soulevés à Manille : réprimés fortement par l'Audience, Vivero adoucit les mesures prises à leur égard, il fait juste expulser « quelques séditeux, promoteurs de désordres et d'émeutes »²⁷⁸. Il n'applique pas ce que préconise Ieyasu, à savoir, les condamner à mort. Ce dernier justifie ainsi cette mesure : *En el Japón tenemos igualmente leyes justas, y todos se conducen con equidad; aquí no hay, por consiguiente, ni ladrones ni malhechores*²⁷⁹. Vivero aborde aussi cette question dans ses lettres envoyées à Juan de Silva le 6 juillet 1608 puis au roi le 8 juillet : (...) *esta nación no quiere ser tratada con sumisión, sino con ynperio, demás de convenir así a la autoridad real de Vuestra Majestad*²⁸⁰. Silva, gouverneur titulaire arrivé en 1609, sollicite rapidement Ieyasu par courrier, au sujet des « scandales provoqués par les Japonais » de Manille.

Vivero se montre encore rassurant en confirmant l'envoi comme les autres années d'un bateau avec des présents pour les deux hommes, en *prueba de amistad*. Il formule aussi la demande que l'on traite convenablement les religieux espagnols qui vivent au Japon. Cela satisfait les Japonais, la liaison avec les Philippines est assurée et peut-être aussi avec Acapulco, tandis que les Espagnols se voient ouvrir le port d'Uraga. Hidetada fait publier un décret pour favoriser leur accès à ce port sans être inquiétés. Les réponses du shôgun et de son père sont très courtoises, ils se montrent satisfaits des premiers contacts avec le nouveau gouverneur des Philippines : *Con suma satisfacción y gratitud he recibido la augusta missiva en que me daís noticia de vuestro arribo a Luzón...*

276 Hélène Vu Thanh, *Devenir japonais La mission jésuite au Japon...*, op. cit., p. 103

277 Francisco Santiago Cruz, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España ...*, op. cit., p. 19

278 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement ...*, op. cit., p. 13.

279 Francisco Santiago Cruz, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España ...*, op. cit., p. 21.

280 AGI, Filipinas 20, r.2, N°25.

ou encore *Con muy vivo goce he leido vuestra carta*²⁸¹... Ils se félicitent aussi du retour du bateau annuel au Japon et espèrent que ces communications se multiplient.

Les premières relations diplomatiques mises en place par Vivero semblent être de bon augure, les Japonais montrent leur volonté d'obtenir l'amitié des instances espagnoles de Manille. Nous avons vu, au cours de cette deuxième partie, combien leurs relations sont fragiles, depuis quelques décennies, elles oscillent entre menaces et rapprochements. Les rivalités entre Européens et entre ordres religieux sur les terres japonaises sont des obstacles à l'établissement d'une amitié durable. Vivero s'inscrit dans les actions menées par certains de ces prédécesseurs, comme Tello de Guzmán ou Acuña, axées sur la diplomatie et l'apaisement des relations. Mais, n'étant que de passage dans les Philippines, il quitte la baie de Manille le 25 juillet 1609 pour regagner Acapulco. Son voyage est abrégé quelques semaines plus tard par un naufrage au Japon, « une visite inespérée » peut-on affirmer. Nous abordons cette question dans la troisième partie qui suit.

281 Francisco Santiago Cruz, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España ...*, op. cit., p. 22.

III. Le récit de son séjour au Japon

Lorsque Rodrigo de Vivero fait naufrage au Japon le 30 septembre 1609, des Européens, nous l'avons vu, ont découvert depuis seulement quelques décennies ce pays. Son passage aux Philippines lui permet de mieux cerner les avantages à tirer d'un rapprochement entre ce pays et l'Espagne. Son séjour forcé de dix mois lui donne l'occasion de le découvrir et de se lancer dans une mission d'ambassadeur pour parvenir à cette fin. Il produit, jusqu'à la fin de sa vie, des écrits afin de valoriser son action et de se justifier, mais qui sont aussi, par les descriptions détaillées qu'il fait, des sources intéressantes d'informations. Nous traiterons, dans cette dernière partie, des traces que Vivero a laissées de son séjour, de son zèle dans cette mission qu'il s'octroie et des enjeux de celle-ci.

A- Un témoignage de circulation au sein de l'empire ibérique

Le passage de Vivero en Asie est très important pour sa carrière au sein de la monarchie espagnole. La mobilité de cet agent ne fait alors aucun doute et ses écrits lui permettent de le rappeler au roi en vue d'une récompense. L'initiative personnelle qu'il prend au Japon afin d'aboutir à une alliance est un élément de plus dans son *cursus honorum*, mais elle est aussi un exemple de connexion réalisée par des acteurs parcourant l'empire. Nous aborderons cette initiative à partir des écrits qu'il nous a livrés.

a. Les écrits de Vivero

1- Informations et auto-promotion

Durant son séjour forcé de dix mois au Japon (30 septembre 1609 / 1er août 1610), Vivero a envoyé des lettres au vice-roi et au roi : il s'agit d'informations officielles et de justifications sur l'initiative qu'il a prise de nouer une alliance entre le Japon et l'Espagne. Plus tard, à la fin de sa vie, il écrit les souvenirs de cette aventure, sous forme d'un long récit dédié au roi. Le contenu est une véritable promotion de l'action de cet agent alors qu'au moment de son écriture, et Vivero doit le savoir, le Japon est dans un processus de rupture avec les Ibériques. Associer son nom à cette expérience lui permet de laisser une trace gratifiante qui peut profiter aussi à sa descendance.

Ainsi, le 20 décembre 1609, Rodrigo de Vivero adresse de Fujime une lettre au vice-roi de Nouvelle-Espagne et au roi d'Espagne afin de leur présenter les clauses du traité auquel il veut

aboutir avec les autorités japonaises : *Las cláusulas y condiciones que Don Rodrigo de Vivero propone a Su Alteza el emperador del Japón*²⁸². Ces conditions sont axées sur le bon accueil au Japon des bateaux, des marchandises, des ambassades et religieux venant de Nouvelle-Espagne et des Philippines. La construction d'entrepôts, de bateaux est aussi envisagée, le sondage (vérifier la profondeur et la capacité d'accueil des navires) de différents ports est prévu à cet effet. L'expulsion des Hollandais fait aussi partie de ces conditions. A la fin de cet écrit, il précise : *Todos estos capítulos no asegura ni promete nada*.

Le 3 mai 1610, Vivero écrit encore une longue lettre au roi : *Copia de la carta que Don Rodrigo de Vivero escribe a Su Magestad desde el Japón, cuyo original no a parescido hasta aora, sinoun traslado que reçivió el virrey de Nueva España, de donde esté se sacó*²⁸³. Il expose longuement différents arguments pour le traité commercial avec le Japon, il veut montrer au roi son utilité. Il met ainsi en avant les atouts de ce pays : ses richesses, sa population dense dans certaines villes, les possibilités d'évangélisation (« sauver les âmes »). Il se prononce pour la poursuite de l'envoi annuel d'une ambassade depuis Manille avec un cadeau pour les autorités japonaises. De plus, il trouve plus sécurisant un trafic depuis Acapulco plutôt que depuis Manille, car, du fait de la distance, cela écarte tout risque d'un débarquement : nous avons vu dans la partie précédente les menaces qui pesaient sur la ville à l'époque de Hideyosi.

Il adresse encore une lettre, datée du 27/10/1610, depuis le port de Matanchel à son retour sur la côte occidentale du Mexique. Elle présente beaucoup de similitudes avec la précédente : il informe le roi des tractations qu'il a menées auprès des dirigeants japonais et il cherche encore à justifier son initiative prise dans le plus grand intérêt de l'Espagne et de la nécessité de faire alliance avec les Japonais. Il a vu dans son passage forcé au Japon une occasion d'« [...] en tirer quelques fruits²⁸⁴ ». En cas de critique de son zèle, il ajoute : « [...] je me laissai seulement guider par le désir d'ouvrir la porte aux plus grandes espérances que Votre Majesté plus qu'aucun de ses prédécesseurs aient jamais eues. » Cette lettre lui permet de présenter l'ampleur de la tâche accomplie et les sacrifices consentis méritant une récompense.

Les souvenirs de son séjour sont présentés dans deux narrations rédigées à la fin de sa vie: la *Relation du Japon* dans les vingt-trois premiers feuillets du manuscrit et dans le chapitre 44 des *Avis et projets pour le bon gouvernement de la monarchie espagnole*. Parmi les points communs entre ces deux relations, le plus marquant réside dans l'effort constant de leur auteur de se targuer de son rôle dans l'inauguration des nouvelles relations entre l'Espagne et le Japon par la voie de la Nouvelle-Espagne. Véritable écrit d'auto-promotion, Vivero insiste beaucoup sur tous les honneurs

282AGI, Filip., 193, 1 n°13. *Cartas y expedientes de personas seculares*, année 1610

283AGI, Filip., 193, 1 n°14. Retranscription dans Juan Gil, *Hidalgos y samourais:..., op. cit.*, p 216-222.

284 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne ..., op. cit.*, p. 276.

qu'on lui manifeste durant son séjour dont tous les frais lui ont été offerts : « Partout on me reçut, on me fit fête et on me combla de prévenances, me marquant autant d'affections qu'à la personne du royaume la plus estimée par le Roi ²⁸⁵. » Il rajoute que « je fus si bien logé et traité que, n'était la crainte de mes jours parmi ces barbares et s'ils étaient sujets de mon roi, je renoncerais bien à mon pays pour le leur ²⁸⁶. » Il rapporte aussi que l'empereur aurait déclaré : « Je n'ai rien à envier au roi Philippe, si ce n'est un serviteur comme celui-ci ²⁸⁷. »

Selon Nino Vallen de Nimegue, les longues lettres et relations du Japon sont écrites par Vivero comme une relation de mérites et services documentant ses expériences et services dans le pays ²⁸⁸. Elles servent en particulier dans les négociations de l'économie des grâces et faveurs car son expérience asiatique s'ajoute à la longue liste de services rendus en Europe, en Nouvelle-Espagne et l'ensemble constitue une preuve de sa mobilité. En 1614, il utilise aussi l'arrivée d'une seconde ambassade japonaise à Mexico pour demander aux autorités vice-royales faveurs et rémunérations. Ces efforts sont bien récompensés puisque, nous l'avons vu précédemment, le roi lui accorde les titres de vicomte de San Miguel le 14 février 1627 et de comte de Valle de Orizaba le 29 mars 1627, un mois plus tard. Il donne une image de parfait *benemerito* par la combinaison des qualités de ses ascendants et des services personnels, ce qui permet à Vivero et à sa famille de poursuivre leur ascension sociale.

Les écrits de Vivero font aussi partie de l'importante quantité d'écrits circulant au sein des territoires de la monarchie catholique. Dès le début des voyages de conquêtes, les souverains font procéder à des collectes d'informations d'ordre géographique, démographique... Cela est amplifié tout particulièrement à partir de l'époque de Philippe II qui tente de concentrer tous les savoirs de l'empire à Madrid. En effet, à cause des distances, l'écrit est le lien qui unit, il concerne autant le gouvernement que les particuliers. L'écriture et l'information sont inhérentes au système politique hispanique. Elles apparaissent comme les principaux outils de gouvernement dont dispose le Conseil des Indes, des milliers de documents sont produits au quotidien pour être traités. L'écrit est un moyen privilégié de certifier des faits, de s'appropriier les territoires et de formuler des projets politiques ²⁸⁹. Il permet de « Témoigner de l'existence de choses encore jamais vues, rendre compte et conserver la mémoire des gloires militaires ou des succès de l'évangélisation, faire état des mérites auprès des princes, exalter les entreprises des monarchies ibériques en les auréolant de

285 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne ...*, op. cit., p. 179.

286 Ibid., p. 183.

287 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne ...*, op. cit., p. 189.

288 Nino Vallen de Nimegue, *Being the « Heart of the World » The Pacific, Distributive Justice, and the Fashioning of the Self in New Spain 1513-1641*, Berlin, Thèse soutenue en juin 2016, p. 164-165.

289 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique...*, op. cit., p. 292.

messianisme,...²⁹⁰» Les écrits peuvent souffrir de « déformations », notamment lorsqu'ils servent à son auto-promotion. En plus des écrits quotidiens, des enquêtes royales, *Visita general*, sont organisées par ordonnances du Conseil des Indes en 1571 et 1636 : « Que le Conseil dispose d'une description des affaires des Indes à partir de laquelle on puisse fonder gouvernement et loi ». Il s'agit d'une gigantesque collecte d'informations menée par Juan López de Velasco (1530-1598), cosmographe, géographe et historien. Un questionnaire est envoyé aux autorités locales américaines (municipalités, prélats, *encomenderos*, ou toute autre autorité ou érudit), puis un rapport est produit décrivant les foyers urbains, les habitants, leurs maisons, les églises, le personnel politique et ecclésiastique, le nombre d'Indiens et de Noirs, les *encomiendas*, le tribut, les mines, l'histoire et les religions précolombiennes²⁹¹.... Ce contenu fait penser à celui de la Relation du Japon de Vivero : habitat, organisation urbaine, population... Les rapports produits à l'occasion de ces *visitas* ne doivent pas lui être inconnus, sa carrière est menée majoritairement sur le territoire américain.

2- Un récit de voyage

Dans ces deux relations, Vivero ne s'est pas contenté d'exposer son action au Japon, il laisse un récit de voyage, source fondamentale et irremplaçable pour des historiens. Il ne s'agit pas d'un genre particulier mais d'un élément de l'ensemble dans lequel on trouve aussi les mémoires, les correspondances ou même les descriptions administratives. Ils font intervenir un ou plusieurs auteurs dont l'engagement ou la vision personnelle imprègnent fortement la source. De ce fait, des déformations sont possibles mais pas forcément volontaires. Cette source est très importante pour l'historien car elle est un témoignage d'une certaine époque, elle montre comment des gens d'un autre pays perçoivent le lieu qu'ils visitent et comment ils réagissent à ce qu'ils voient. Leur contenu informatif est étudié en tenant compte des personnalités, des différentes catégories de voyageurs, des conditions de voyage et de leurs buts, cela montre que les voyageurs, ethnocentés, filtrent ce qu'ils perçoivent afin de servir le bien-fondé de leur système de pensée. Ainsi, avec leurs écrits, « Les élites mondialisées montrent la possibilité qu'offrent les empires ibériques et la capacité de circulations de ses hommes à l'échelle planétaire²⁹². »

Des historiens ont montré aussi l'influence des récits de voyage sur la pensée européenne et l'image de l'Amérique notamment, durant la colonisation espagnole²⁹³. Ils déconstruisent aussi l'image de sociétés d'Ancien Régime « immobiles » du fait de la variété et la fréquence de la mobilité

290 Etienne Bourdeu, Antonio de Almeda Mendes, Guillaume Gaudin, Natividad Planas, Pascale Girard, Natalia Muchnik, *La péninsule Ibérique...*, op. cit., p 304.

291 Ibid., p 301.

292 Ibid., p 312.

293 Jean-Paul Duviols, *Voyageurs français en Amérique : colonies espagnoles et portugaises*, Paris, Bordas, 1978.
Le théâtre du Nouveau monde : les grands voyages de Théodore de Bry, Paris, Gallimard, 1992.

géographique. Poussés par la nécessité ou par la curiosité, les voyageurs ne cessent d'être plus nombreux. L'ouverture et le décloisonnement mettent à jour les échanges et les transferts culturels et l'essor des récits de voyages révèle un appel à penser autrement, au-delà de la crainte ancestrale de tout ce qui vient d'ailleurs²⁹⁴.

Vivero aussi montre des capacités d'observation et son envie de restituer des détails de ce qu'il voit durant son voyage : les villes, les forteresses, les palais, les produits de la terre, des temples... En le lisant, on perçoit bien la fascination qu'ont exercé sur lui le Japon et ses habitants.

Il a accès à différents lieux qui l'impressionnent : selon Juan Gil, il s'agit d'une stratégie à laquelle a eu recours notamment Toyotomi Hideyosi. Ce dernier réserve aux ambassades des visites au plan bien tracé au préalable, axé sur l'ostentation de grandeurs et de pouvoir : châteaux, palais somptueux, imposantes forteresses, édifices religieux marquants et espaces à forte densité humaine²⁹⁵. Ainsi, l'autre point commun entre les différents écrits est l'admiration que Vivero exprime pour le pays et ses habitants comme pour les villes «(...) avec de si belles rues et de si belles maisons que je tiens pour impossible d'en trouver des pareilles dans aucun autre royaume²⁹⁶. »

Il trouve le peuple accueillant, « fort curieux », courtois mais aussi courageux et guerrier. Dans les *Avisos*, il explique que l'action de Cortès aurait été impossible au Japon car « un homme vaut cent Indiens pour le courage et la valeur ». Il aborde la religion de la même façon, il décrit avec admiration des sites comme le Boudha Colossal de Kyoto ou certains temples qu'il visite. Mais, concernant le grand nombre « d'idoles », il ajoute que « le démon offre là à ces malheureux un motif plus grand pour achever de perdre leur âme²⁹⁷. » Il évoque aussi des défauts du peuple japonais : il cite « le vice de la boisson », « infidèles à leurs épouses », « peu constants et peu sûrs ». Il ne les considère pas comme « barbares » mais trouve qu'ils manquent de pitié lorsqu'il aborde la dureté de la justice du pays : la peine de mort pour un vol. Il manifeste aussi des connaissances importantes sur le commerce et la navigation entre Mexique, Philippines et Japon à partir desquelles il élabore ses projets. Dans le chapitre 44 des *Avisos* plus particulièrement, il effectue un résumé de la narration de son séjour au Japon et apporte plus de détails sur les îles composant l'archipel. Il apporte aussi des éléments sur l'histoire du pays. Vivero aurait puisé ces informations dans les ouvrages, plutôt de « propagande religieuse », des Pères jésuites Luís Fróis (1532-1597)²⁹⁸ et Maffei (1533-1603)²⁹⁹. Le premier a vécu trente années au Japon et a écrit à la demande de son supérieur

294 Daniel Roche, *Humeurs Vagabondes, de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003 ; Paris, Hachette, 2011.

295 Juan Gil, *Hidalgos y samourais...*, op. cit., p.155.

296 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p.190.

297 Ibid., p.192.

298 Luís Fróis, *História do Japão* (1583-1597), Lisbonne, Josef Wiki, 1976.

299 Giovanni Pietro Maffei, *Histoire des Indes Orientales et Occidentales*, Paris, Robert de Ninville, 1665.

Padre Alessandro Valignano : il décrit avec précision la culture et les mœurs japonaises ainsi que les événements qui marquent les débuts du christianisme au Japon. Le second, resté en Europe, répond à l'ordre du cardinal Henri de Portugal pour célébrer les missions des jésuites portugais.

Nous l'avons déjà abordé, les écrits de Vivero ne sont pas non plus dénués de messages : il veut informer, plaire et convaincre : il défend son initiative et doit donc aussi montrer que le Japon est digne d'intérêts. L'ouvrage sur les Philippines d'Antonio de Morga, déjà évoqué en première partie, présente en quelques sortes des caractéristiques similaires. Il s'agit d'un document officiel destiné au roi, d'un récit de voyage apportant des connaissances relatives aux populations, à l'histoire, la géographie de l'Asie du Sud-Est. Il cherche aussi à légitimer et encourager la présence espagnole dans cette partie du monde. Souhaitant poursuivre positivement sa carrière, Morga se justifie, se défend contre les attaques de ses détracteurs : en 1600, il a mal dirigé les opérations militaires contre les Hollandais dans la baie de Manille, il a échoué.

L'aspect complaisant de ces écrits ne réduit pas les qualités de leurs auteurs : administrateurs expérimentés et fidèles serviteurs de la cause impériale ibérique du fait de leur mobilité. Nous allons étudier ce dernier point dans les paragraphes qui suivent.

b. Circulation d'un homme de la monarchie

1- Un sujet "trans-impérial"

Natividad Planas, traitant de la question de la communication entre Europe et puissances islamiques, apporte un éclairage sur ces individus qui circulent d'un bout à l'autre des empires, agissant, en tant que sujets « trans-impériaux », comme médiateurs entre des souverains en apparence difficilement conciliables³⁰⁰. Elle met en valeur les qualités de ces « acteurs de connexions », polyvalents, mobiles capables de s'intégrer dans différentes aires culturelles et de communiquer avec les puissants. La méconnaissance de la culture, de la religion, de la langue ne sont pas pour eux un obstacle pour mener à bien leur mission, ils savent aussi collaborer avec des réseaux déjà implantés : « (...) les agents de la monarchie circulent d'un territoire à l'autre, d'une marge à l'autre de l'empire, occupant des charges ou réalisant des missions pour lesquelles sont requises des compétences politiques et relationnelles, plus que des connaissances culturelles spécifiques³⁰¹. » L'exemple du franciscain, Matheo de Aguirre, est cité : il est mandaté par le roi

300 Natividad Planas, « Une culture en partage. La communication entre Europe et Islam XVIe-XVIIe siècle », dans, Jocelyne Dakhli et Wolfgang Kaiser, *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe*, vol. II, Paris, Albin Michel, 2013, p.273-308.

301 Natividad Planas, « Une culture en partage... », *op. cit.*, p.297.

pour traiter avec un allié maghrébin. Expérimenté dans l'art de la diplomatie, notamment en France, il fait preuve de dynamisme, d'engagement fort, il peut aussi se déplacer rapidement d'un pays à l'autre, évoluant à la fois auprès des puissants et sur les champs de bataille. Il est de ces agents dotés d'« une compétence spatiale qui confine au nomadisme » et de la capacité à dépasser la différence³⁰². Nous pouvons affirmer que Vivero fait aussi preuve de telles qualités. Pour pondérer le caractère exceptionnel de ces qualités, les co-auteurs de l'ouvrage cité expliquent que ces interactions reposent aussi sur l'ouverture réciproque des sociétés concernées. Ces dernières ne sont pas étanches, elles partagent un patrimoine culturel en jeu dans les capacités d'interagir : nous sommes en présence de « communautés de pairs, tantôt alliés, tantôt ennemis³⁰³ ». Un équilibre des forces entre les puissances est requis dans ce type de relations. Il ne fait aucun doute en ce qui concerne les puissances asiatiques telles que la Chine ou le Japon lorsque les Portugais et les Espagnols essaient de traiter avec elles.

Serge Gruzinski se montre très élogieux à l'égard des individus comme Vivero. Selon l'historien, il est de cette catégorie d'hommes composant « ces premières élites mondialisées qui se rencontrent dans les allées du pouvoir d'un bout à l'autre de la monarchie ³⁰⁴ ». Dans son approche globale, il refuse ainsi de cloisonner sa vie, son parcours dans l'histoire nationale, il l'envisage plutôt comme acteur dans l'établissement des liens de toutes sortes entre les différentes parties du monde. Vivero est un administrateur, un homme de guerre, un diplomate, il appartient aux milieux fortunés de Nouvelle Espagne. Il possède les atouts tels naissance et réseaux, audace politique et intellectuelle, capacité de penser le monde et la fortune (colossale à sa mort). Vivero observateur au Japon, a déjà en tête d'autres sociétés très différentes : Espagne, Portugal, Italie, Amérique, Philippines... Il est ainsi de ceux qui ont franchi les frontières de l'empire, vers des puissances qui ne sont pas sous la dépendance du monarque espagnol. Il a côtoyé mais aussi affronté des traditions, des sociétés et des organisations sociales extrêmement diverses, avec des temporalités multiples : Européens, Indiens d'Amérique, esclaves africains, différentes populations asiatiques. Mandaté ou non (c'est le cas au Japon), il s'est déplacé d'un continent à l'autre en développant des projets commerciaux, religieux et politiques, soutenant aussi la couronne face à des rivaux tels que les Portugais, les Hollandais ou les Anglais. L'ambition est de poursuivre la conquête spirituelle, voire militaire, en s'établissant sur des terres d'Extrême-Orient. Pour mettre en avant sa mobilité, voici ce

302 Jocelyne Dakhlia et Wolfgang Kaiser, *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe*, vol. II, Paris, Albin Michel, 2013, Introduction.

303 Natividad Planas, « Une culture en partage.... », art. cit., p.297.

304 Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, pp 276-311 et « Les élites de la monarchie catholique au carrefour des empires (fin XVIe- début XVIIe siècle) », in Francisco Bethencourt et Luiz Felipe de Alencastro (dirs.), *L'Empire portugais face aux autres Empires*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2007, pp 273-287.

que déclare Vivero au roi Philippe IV : « [Voilà] ce que j'ai parcouru du monde, en accumulant tant de mérites et tant de temps perdu, tantôt en Espagne, tantôt en Italie, tantôt sur la mer, tantôt dans les Indes du Mexique, tantôt dans la Chine et le Japon, et au centre de tout cela dans l'antichambre du Pérou qu'est Panama. » C'est pour l'ensemble de ces raisons que Serge Gruzinski fait de cet homme un véritable expert de la monarchie.

L'historien développe aussi la notion de « passeurs » de la monarchie, c'est-à-dire, des « figures hors pairs » qui permettent des entrecroisements, des transferts, des dialogues entre des univers apparemment incompatibles : interprètes, marchands, missionnaires, métis... Par leur position économique, sociale, politique ou religieuse, s'opère une communication entre différentes traditions en contact. Cela s'opère dans des univers qu'il ne faut pas envisager d'une manière compartimentée : le contact interculturel est possible du fait de la diversité des groupes et des cultures qui sont rentrés en contact³⁰⁵. Dans un ouvrage postérieur, Serge Gruzinski montre que les connexions s'opèrent par différents types de contacts : la force, le troc, le commerce, les alliances,³⁰⁶.... Elles passent aussi par des transferts d'institutions, de pratiques, de croyances, de mode de vie..., tout ce qui permet de raccrocher les nouvelles possessions aux métropoles européennes et les représentants de la monarchie permettent de rapprocher toutes ces possessions. Il admet par contre, qu'en Asie, les « passeurs » sont des exceptions : les jésuites, malgré leur pratique de l'*Accomodatio* (repérer dans le mode de vie la pensée et la religion des autochtones des éléments compatibles avec le christianisme) sont peu intéressés par les sociétés qui les entourent, ils sont là pour évangéliser³⁰⁷. Cependant, dans « les quatre parties du monde », l'auteur montre que de nouvelles sociétés naissent de mélanges « d'une intensité et d'une diversité sans précédent³⁰⁸. »

Dans leur ouvrage précédemment cité, Jocelyne Dakhlia et Wolfgang Kaiser reprennent la notion de « passeurs », « ces individus qui par leur mobilité, leur vie, auraient attesté une compétence particulière à faire se rencontrer des mondes dissociés, à opérer une synthèse, culturelle de préférence, mais pas nécessairement cohérente et féconde³⁰⁹ ». Les auteurs pondèrent leur caractère exceptionnel, leur capacité d'action, *agency*, par la situation d'extrême contrainte dans laquelle ces acteurs peuvent se retrouver lorsqu'ils sont captifs, ou dans un environnement hostile, conflictuel... Leurs facultés d'adaptation relèvent parfois de « l'énergie du désespoir et de stratégies de survie³¹⁰ ». Ce terme de « passeur » peut être pompeux, pour eux, car il peut occulter la banalité des situations

305 Berta Ares Queija, Serge Gruzinski (coord.), *Entre dos mundos. Fronteras culturales y agentes Mediadores*, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, Séville, 1997.

306 Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, p.147.

307 Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde...*, op. cit., p.462.

308 Ibid., p.164.

309 Jocelyne Dakhlia et Wolfgang Kaiser, *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe...*, op. cit., p.23.

310 Ibid., p.29.

de contact et des compétences des acteurs de ces contacts. De plus, bien des sociétés en contact sont habituées à la fréquentation de « l'autre ». Jocelyne Dakhli et Wolfgang Kaiser tiennent tout particulièrement à montrer la familiarisation réciproque entre des sociétés, et même si le danger est présent. Ils veulent ainsi réduire la portée des actions d'individus dits « hors du commun ».

En Asie, plus proche de notre sujet, du fait des relations commerciales et diplomatiques, différentes populations se côtoient depuis des siècles. Les Japonais, plus particulièrement, circulent sur les mers, s'installent dans des ports et ils accueillent des Européens depuis le milieu du XVI^e siècle. Lorsque Vivero y fait naufrage, des « communautés » de compatriotes, de coreligionnaires sont établies et l'aident durant son voyage et dans ses tractations. Il est en fait plus en posture de découverte lorsqu'il arrive, et, dans un premier temps, sa vie est suspendue à la volonté des autorités locales. D'après ses écrits, il manifeste des capacités d'adaptation à la société japonaise, du moins à la catégorie sociale plus proche de la sienne, qu'il rencontre le plus souvent, semble-t-il. Pour pondérer cela, nous pouvons dire que la nécessité est aussi ce qui l'anime : il veut conclure un accord, à ses yeux déterminant, avec les autorités. Nous affirmons aussi qu'il a l'intelligence de saisir l'opportunité du naufrage : il connaît le contexte encore favorable pour les Espagnols au Japon, il a déjà communiqué, depuis Manille, avec le shôgun et son père, ces derniers souhaitent aussi l'établissement du commerce avec la Nouvelle-Espagne. Il va aussi dans le sens de la politique impériale en Asie du Sud-Est : « Cette région prolonge au début du XVII^e siècle la glorieuse page de l'expansion du siècle précédent... », ou encore, « (...) une conjoncture asiatique particulièrement mise en avant dans la politique impériale espagnole³¹¹ ».

Ses qualités et ce contexte japonais lui permettent d'endosser le rôle d'ambassadeur et il s'empresse d'en informer le roi et le vice-roi.

2- L'ambassadeur improvisé

La diplomatie est le champ des relations entre les princes. Les acteurs étatiques, les agents mandatés sont dépositaires d'une part de la souveraineté du prince, c'est l'affaire de quelques uns (voir annexe VIII). Du fait de la dispersion des possessions espagnoles, les interlocuteurs de la monarchie agissent au niveau mondial³¹². Les Ibériques s'exportent et ils proposent leur « amitié » à leurs voisins, dans le respect de leur souveraineté, et mobilisent pour cela des ressources très importantes: les *Vecindades*, de l'historien José Javier Ruiz Ibañez, situés à l'intérieur et hors de

311 Clotilde Jacqueland, « Entre itinérances et ancrage impérial, les *Sucesos de las islas Filipinas*, d'Antonio de Morga, México, 1609 », *e-Spania*, 26 | Février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26491>

312 Bertrand Haan, « Une diplomatie espagnole à l'échelle du monde XVI^e-XVII^e siècles ? », *Cornucopia*, Mai 2015, <http://cornucopia16.com/blog/2015/05/16/une-diplomatie-espagnole-a-echelle-du-monde-xvi-xvii-siecles/>

l'Europe³¹³. Les seigneurs japonais, les *daymios*, sont concernés par ce type d'alliance (évangélisation/commerce) avec les Ibériques sur leurs terres. Globalement, les sociétés voisines ne sont pas restées indifférentes à la proximité d'une puissance en pleine expansion, elles connaissent des mouvements d'adhésion ou de rejet : la crainte qu'inspire l'universalisme ibérique se perçoit dans la répression contre ceux qui l'ont aidé (contre les chrétiens japonais ou auprès des élites de certains pays). L'action diplomatique pèse énormément dans l'établissement de ces relations de "voisinage", d'autant plus que, depuis la fin du XVI^e siècle, la monarchie commence à abandonner son programme d'expansion car les ressources du roi sont très affectées. Le roi Philippe III inaugure en effet une période de paix extérieure et par là-même la voie à une évolution de la diplomatie³¹⁴. Des ambassadeurs cherchent, notamment, à préserver le monopole espagnol de la *Route des Indes*, qui, comme nous l'avons vu, est l'objet de toutes les convoitises de la part des Hollandais, des Français et des Anglais qui essaient de s'implanter sur les marchés coloniaux ibériques. Pour cela, ils oeuvrent afin de protéger les convois, ils demandent aux souverains des sanctions contre les corsaires originaires du pays.

Nous pouvons affirmer que Rodrigo de Vivero agit dans le cadre de l'établissement de ce type de relations lorsqu'il se trouve au Japon. En Asie, la force ne peut être utilisée avec autant d'efficacité qu'en Afrique ou en Amérique, les intérêts religieux et commerciaux sont privilégiés : les sociétés sont perçues comme mieux organisées et plus à même de résister. Cependant, il n'a pas été mandaté par le roi pour cela, son action relève d'une initiative personnelle. Bertrand Haan explique dans l'article cité ci-dessus que les pratiques diplomatiques se sont accommodées en outre-mer, elles sont moins réservées à des spécialistes : des ecclésiastiques, notamment, sont plus souvent sollicités. Ce n'est pas le roi, en fait, qui fabrique la diplomatie au quotidien dans ces contrées lointaines, il doit souvent accepter des décisions prises en amont. Vivero est un de ces individus capables d'agir dans le cadre de la diplomatie espagnole tout en tenant compte des spécificités de l'outremer. De plus, son poste de gouverneur, donc représentant du roi, lui confère une certaine légitimité mais il montre dans tous ses écrits que la recherche de l'assentiment et de la caution du pouvoir royal reste prégnante. D'après Juan Gil, Vivero tente d'ouvrir une nouvelle voie diplomatique mais ses récits sont à considérer comme une justification de ses services, car il a dû se rendre compte lui-même qu'il avait outrepassé ses fonctions³¹⁵. Il anticipe à ce sujet les critiques:

313 José Javier Ruiz Ibáñez (coord.), *Las vecindades de las Monarquías Ibéricas*, Madrid, Fondo de Cultura Económica, 2013 et « Les acteurs de l'hégémonie hispanique, du monde à la péninsule Ibérique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2014/4, pages 927 à 954

314 Alain Hugon, « Honorables ambassadeurs » et « divins espions ». *Représentation diplomatique et service secret dans les relations hispano-françaises de 1598 à 1635*, Madrid, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 2004, p.11-52, <https://books.openedition.org/cvz/2990>

315 Juan Gil, *Hidalgos y samourais:..., op. cit.*, p. 154.

*Y aunque los que pretienderen açerme calumnia alegaran que, sin tener autoridad de Vuestrra Magestad, no deviera tratar de estos negocios con el emperador... Y pues siendo Vuestra Majestad servido de mirarlo, no me puede mover ni me mueve más que el çelo de su real serviçio...Y por lo futuro he prosedido en este negoçio con tanto cuidado, que no e metido más prenda que preguntar, si Vuestrra Magestad embiase nao y abriese esta contrataçión, qué aría de su parte el emperador*³¹⁶; ...

Il s'investit dans ce pays reconnu par les Européens comme riche, puissant et ouvert à la religion chrétienne. Nous retrouvons tous ces éléments dans les écrits de Vivero, cela justifie la signature d'un traité avec l'Espagne.

B- Une alliance nécessaire

Cette terre japonaise et ses richesses figuraient déjà dans des textes plus anciens, lui conférant une dimension de terre rêvée à atteindre, car, depuis le Moyen Age, le Japon occupe une place privilégiée dans l'imaginaire européen. Les témoignages des premiers découvreurs ne démentent pas les attraits de ce pays, des perspectives de commerce lucratif s'entrevoient et ceux des premiers missionnaires jésuites sont emplis d'espoir de christianisation des habitants. Dans son récit, Rodrigo de Vivero apporte à son tour des éléments positifs sur le pays le conduisant ainsi à des négociations, à dominantes commerciale et religieuse.

a. Les perspectives d'enrichissement

1- Un pays rêvé au niveau économique et religieux

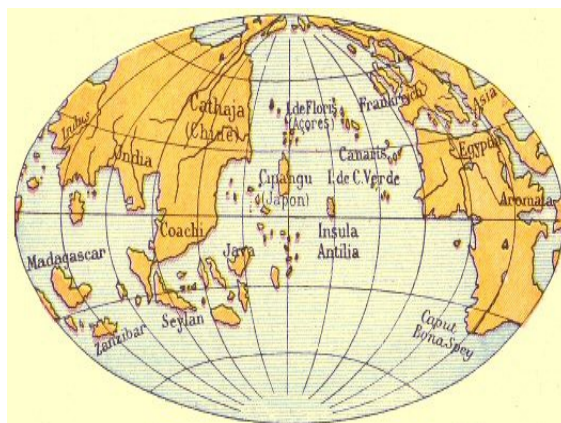
Marco Polo (1254-1324) dicte vers 1298 à Gênes *Le livre des merveilles*. Le célèbre voyageur parcourt l'Orient de 1271 à 1295 et amène en Occident la première mention du Japon sous le nom de *Cipango*, où il ne s'est jamais rendu. Il reste une référence en Europe jusqu'à la fin du XV^e siècle, la barrière islamique à ses portes rendant très difficile l'obtention d'informations fiables sur les terres lointaines d'Asie. Le manuscrit le plus ancien connu, une transcription en français datée du premier quart du XIV^e siècle, est conservé à la Bibliothèque Nationale de France³¹⁷. Dans son écrit, il insiste plus particulièrement sur les richesses du pays, « C'est une île si riche que nul n'en pourrait conter les richesses » : « de l'or en grandissime abondance », des perles rouges, quantité de pierres précieuses, le bois odoriférant d'aloès (*Aquilaria malaccensis*), « maintes chères épices »

316 Juan Gil, *Hidalgos y samourais*..., op. cit., p.221.

317 Marco Polo, *Le devisement du monde*, BNF, ms. 1116, Volume composé de douze manuscrits ou fragments de manuscrits, latin, français

(dont le poivre) et « des choses chères qui s'y trouvent ». Il évoque ainsi le voyage annuel de commerçants chinois : «[...] ils y font grand profit et grand gain [...] ». Le mot « Japon » est employé pour la première fois par l'apothicaire portugais, Tomé Pirès (1465- 1540) en 1516 à partir de renseignements recueillis auprès de marchands malais, chinois et philippins dans le port de Malacca : référence au *Jampom* dans sa *Suma orientalis*³¹⁸. Le mot vient du chinois *Jih-pen-kuo* « Pays du soleil levant », *Jih-pen* étant prononcé *Jépen* par les Chinois du Sud. Les caractères correspondants sont lus *Nihon* ou *Nippon* par les Japonais. Le même mot est à l'origine de *Cipango*.

Dans un certain nombre de cartes, les légendes reprennent des informations de Marco Polo concernant notamment les richesses du pays. L'archipel est alors représentée sous une forme rectangulaire que l'on retrouve dans une autre mappemonde de Martellus (1490), ou encore sur le globe de Martin Behaim (1459- 1507) de 1492³¹⁹. Ce globe a un diamètre de 51 cm et il est conservé à la Bibliothèque Nationale de France.



Le monde connu d'après le globe de Behaim, conception du monde avant le voyage de Colomb en 1492 ³²⁰

Christophe Colomb ne mentionne jamais *Cipango* dans ses écrits précédant son premier voyage. Ce sont des sources postérieures comme Bartolomé de Las Casas qui indiquent cette préoccupation³²¹. Dans le *Journal* de Colomb, c'est Martín Alonso Pinzón, commandant de la *Pinta*, qui paraît plus intéressé par cette destination³²². Au fil du voyage, le navigateur intègre cette quête et pense avoir découvert l'île lorsqu'il parvient en fait à Cuba.

Mercredi 24 octobre : « Cette nuit, je levai mes ancres à minuit du cap de l'îlot qui est du côté nord de l'île Isabelle, où j'avais fait relâche, afin d'aller à l'île de Cuba

318 Tome Pires, *Suma Oriental*, manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Assemblée nationale à Paris, f. 162v.

319 Xavier de Castro, *La découverte du Japon 1543-1552*, Paris, Éditions Chandeigne, 2017, p. 61.

320 Xavier de Castro, *La découverte du Japon 1543-1552*,..., *op. cit.*, p. 59.

321 Bartolome De Las Casas, *Historia de las Indias*, 3 volumes, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

322 Ibid : Avant de commencer son *Historia de las Indias*, Las Casas a retranscrit le journal Colomb, seule description détaillée de son premier voyage, sans doute avec quelques extrapolations.

dont j'avais entendu dire qu'elle était très grande et de grand commerce, et qu'il y avait de l'or, des épices, de grandes nefes et des marchands par les gens d'ici qui me firent signe qu'en allant vers ouest-sud-ouest j'y arriverais ; et c'est ce que je pense, parce que, si ce que tous les Indiens de ces îles et ceux que j'emmène sur mes navires me firent comprendre par leurs gestes - car leur langue je ne l'entends pas -, est bien vrai, je crois qu'il s'agit de l'île de *Cipango*, dont on conte des choses merveilleuses ; d'ailleurs, sur les globes que j'ai vus et sur les dessins de mappemondes, elle se trouve dans ces parages³²³. »

Quelques semaines plus tard, Colomb entend parler d'une île *Cibao* où l'on trouve beaucoup d'or, il entend aussitôt *Cipango*. Lorsqu'il rentre en Europe, le navigateur dit alors avoir atteint les îles d'*Antilia* et de *Cipango*.

A partir de la fin du XV^e siècle, ayant intégré les circuits commerciaux asiatiques, les Portugais perçoivent le potentiel mercantile de l'archipel, en particulier la présence de l'argent dont l'exploitation à grande échelle a débuté au Japon en 1542. Leur arrivée dans l'archipel est précisément rapportée par Fernao Mendes Pinto (1509-1583), écrivain, soldat, aventurier, explorateur³²⁴. Ce Portugais a parcouru les Indes orientales de 1537 à 1568 et il consacre quatre épisodes au Japon dans son livre. Il s'est rendu sur l'archipel nippon mais n'a pas participé à tous les événements qu'il relate dans son ouvrage. L'auteur montre un accueil courtois de la part des autorités japonaises et un passage est consacré à la richesse d'un seigneur qui vient vers eux : « [...] le nautaquim, prince de cette île de Tanegashima, s'en vint à notre jonque en compagnie de nombreux marchands et gentilshommes, avec force caisses d'argent pour commercer³²⁵. »

Un récit de voyage, daté de 1548, a pour auteur un espagnol, Garcia de Escalante Alvarado. Il est adressé au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, don Antonio de Mendoza³²⁶. Cet écrit est l'un des premiers à apporter des informations sur le Japon peu de temps après sa découverte. Il présente les habitants, puis, les ressources vivrières, qui ne semblent pas manquer, sont décrites : cultures, troupeaux, « nombreuses pêcheries », beaucoup de sucre, chasse,... L'aspect le plus attractif apparaît aussi : « Leur richesse est l'argent, qui se présente en petites barres, un échantillon a été emporté pour votre Majesté lorsque le navire arriva la dernière fois³²⁷. » Est très intéressante aussi la proximité avec la Chine et ses richesses en métaux précieux qui servent de monnaie d'échanges

323 Xavier de Castro, *La découverte du Japon 1543-1552, ... op. cit.*, p. 113.

324 Fernao Mendes Pinto, *Pérégrination*, Lisbonne, 1614.

325 Xavier de Castro, *La découverte du Japon 1543-1552, op.cit.*, p. 191.

326 Garcia de Escalante, Carlos Martinez Shaw, *Relación del viaje que hizo desde Nueva España a las Islas del Poniente, después Filipinas, Ruy López de Villalobos, de orden del Virrey de Nueva España, Don Antonio de Mendoza*, Santander : Servicios de Publicaciones, Universidad de Cantabria, 1999.

327 Garcia de Escalante, Carlos Martinez Shaw, *Relación del viaje que hizo desde ..., op. cit.*, p. 127.

avec d'autres produits asiatiques : on estime que, à la fin du XVI^e siècle, les Portugais ont exporté environ 20 000 kg d'argent du Japon³²⁸.

Concernant François-Xavier (voir deuxième partie), l'historienne Catherine Marin³²⁹ rappelle sa déception de la mission jésuite en Inde. Ayant reçu des informations sur l'archipel, dans une lettre du 20 janvier 1548, François-Xavier écrit à ses compagnons de Rome pour leur annoncer sa décision de partir pour ce pays :

« [...] des grandes îles, récemment découvertes, qui s'appellent "Îles de Japon". À leur avis, on y ferait beaucoup de fruit et on y accroîtrait notre Sainte Foi, bien plus qu'en aucune autre partie de l'Inde, parce que ce sont des gens extraordinairement désireux d'apprendre, ce que ne possèdent pas ces Gentils de l'Inde³³⁰. »

Il insiste encore sur les possibilités d'évangélisation de ces « infidèles » (terme utilisé à plusieurs reprises) au Japon : « Sachez-le bien, pour en rendre grâce à Dieu Notre Seigneur, cette terre de Japon est grandement apte à recevoir notre sainte Foi et la propager³³¹. » Il explique aussi que les religieux japonais perdent petit à petit leur crédibilité et il se dirait dans la ville : « Des cent monastères de bonzes et bonzesses qu'il y a dans cette ville, un grand nombre vont fermer dans quelques années, faute d'aumônes.³³² »

Dans son récit, Vivero fait aussi preuve d'engouement pour la question religieuse, mais aussi pour les attraits économiques de l'archipel.

2- Les atouts perçus par Vivero

Dès le début de son récit, il décrit longuement ce qui constitue à ses yeux des éléments très intéressants pour une alliance : sens de l'hospitalité, ostentation de richesses, pouvoir politique fort, puissance armée, atouts économiques.

Le lieu du naufrage de Vivero a pu être localisé très exactement dans l'île de Hondo, au sud-est de Tokyô (latitude 35°10). « Yubanda » est l'actuelle Iwawada, ville de Onjuku : « (...) nous étions sans armes et sans moyen de défense humaine, et qu'aurions-nous fait si, par malheur, les habitants

328 Hélène Vu Than, *Les liens complexes entre missionnaires et marchands ibériques : deux modèles face au Japon (1549- 1639)*, Le Verger – bouquet V, janvier 2014.

<http://cornucopia16.com/wp-content/uploads/2014/09/VBQV-VU+THANH.pdf>

329 Catherine Marin, « François Xavier (1506-1552) entre l'Inde et la Chine au risque de la rencontre », dans *Histoire et missions chrétiennes* 2012/3, n° 23, pages 9 à 33, <https://www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses1-2012-3-page-9.htm>

330 François-Xavier, Trad. intégrale [du portugais ou de l'espagnol] de Hugues Didier, *Correspondance 1535-1552*, op. cit., p. 206.

331 François-Xavier, Trad. intégrale [du portugais ou de l'espagnol] de Hugues Didier, *Correspondance 1535-1552*, op. cit., p. 260.

332 Xavier De Castro, *La découverte du Japon...*, op. cit., p. 374.

de l'île n'avaient pas été ce qu'ils furent ?» Ainsi, passée l'incertitude de son sort ainsi que de celui de ses compagnons de voyage, Vivero se dit soulagé d'être parvenu dans cet archipel après son expérience aux Philippines : « (...) l'Audience royale qui gouvernait avant mon arrivée avait mis en prison deux cents Japonais pour une raison sans doute explicable mais comme ceux-ci purent se justifier par la suite, j'avais pris la décision, non seulement de les libérer, mais encore de leur procurer une embarcation (...) » Ainsi, se dit-il : « (...) j'étais donc persuadé qu'il [l'empereur] n'aurait pas oublié cela et j'espérais fermement en sa gratitude : mon espérance n'a pas été déçue par la suite³³³. » Vivero raconte qu'ayant appris qu'il était le gouverneur de Luçon, le seigneur local lui rend visite en grande pompe, précédé de trois cents hommes³³⁴. On lui apporte aussi des cadeaux précieux : des kimonos en soie damassée, en tissus garnis d'or et de soie, des *katana*, c'est-à-dire des sabres, dont le port (d'un long et d'un court) est le privilège de l'aristocratie militaire et des samouraïs de haut-rang³³⁵. On apprend aussi qu'il est ordonné que « (...) jusqu'à ce que l'empereur eut décidé de mon sort et de celui des trois cents hommes qui se trouvaient là, nous fussions entretenus à ses frais³³⁶. » Vivero précise que des dispositions ont été prises pour qu'il puisse récupérer toutes les marchandises échouées sur la plage alors qu'elles auraient dû revenir au seigneur local. Il avait évalué leur montant à deux millions de pesos. Il décide finalement de les faire ramener à Manille à leurs propriétaires initiaux puisqu'elles n'ont pas pu être vendues.

D'après Vivero, même le shôgun, Hidetada, se montre très accueillant et :

(...) me dit, par la bouche des interprètes, qu'autant il était heureux de me voir et de me connaître, autant il s'attristait à la pensée que mon naufrage devait me rendre mélancolique mais que les hommes si haut placés ne devaient pas se laisser attrister par les événements malencontreux dont ils n'avaient pas été responsables et que je devais être encouragé par la pensée que je me trouvais dans son royaume où il m'accorderait toutes les faveurs que je pourrais désirer³³⁷.

Il décrit l'accueil qu'on lui réserve, lié à l'importance de son rang : « le prince » lui sert le premier plat du repas « selon la coutume très en usage au Japon, par laquelle les Japonais témoignent l'amour qu'ils portent à leurs hôtes³³⁸. » Il s'agirait plutôt de thé ou de vin selon la description d'autres visiteurs du pays comme François Caron (1600-1672), directeur de la Compagnie néerlandaise des Indes, dans sa *Description de l'Empire du Japon* :

(...) si celui qui fait la visite mérite une considération particulière soit par des raisons d'amitié, de rang ou d'intérêt, qui engagent le maître de la maison à lui présenter du vin, il fait venir promptement une coupe vernie qu'il fait mettre devant lui sur une sorte de guéridon, et l'étranger ne sort point qu'il en ait au

333 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, op. cit., p. 176.

334 Ibid., p. 177.

335 Robert Calvet, *Une histoire des samouraïs*, Larousse, Paris, 2009, p.104.

336 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, op. cit., p. 177.

337 Ibid., p. 183.

338 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, op. cit., p. 179.

moins goûté³³⁹.

Le respect des règles de bienséance, en particulier à l'égard des personnes de haut rang, important aussi beaucoup au Japon. Elles sont différentes de celles des Ibériques d'où des négligences qui leur sont reprochées. C'est ce que relate Vivero dans un échange avec Honda Mazamune, un des principaux ministres de Tokugawa Ieyasu, qui se base sur les rencontres fréquentes avec des Espagnols à la cour du shôgun. Ce passage est restitué entièrement.

(...) les gens de toute nation, lorsqu'ils se trouvent loin de chez eux en terre et royaume étrangers, se montrent modestes et s'efforcent de se gagner des bonnes grâces par leur courtoisie, leurs paroles affables, par leur travail ou bien par des présents et des invitations, mais que les Espagnols, venus dans ce pays jusqu'à ce jour, non seulement ne les avaient pas imités, mais s'étaient montrés plein de superbe, arrogants et altiers, comme s'ils se fussent trouvés dans leur propre pays et y eussent joui de nombreux privilèges, voulant se faire tout donner par force sans payer, causant des troubles et des querelles qui eussent mal tournés pour eux si l'empereur ne les eût pas protégés. Et, parce qu'ils étaient sujets espagnols, ils refusaient de reconnaître qu'étant si peu nombreux au milieu de tant de gens, ils commettaient une imprudence ils ne changeaient ni ne modéraient leur conduite sans voir qu'ils suivaient un chemin bien contraire au but qu'ils voulaient atteindre.

Ce qui peut être assimilé à de la morgue de la part d'Européens, loin de chez eux, a été déjà décrit dans d'autres ouvrages : le comportement, par exemple, de Vasco de Gama dans certaines cours asiatiques³⁴⁰, ou encore, des Hollandais rencontrant Malais et Javanais au tournant du XVIIe³⁴¹.

Le *Traité sur les contradictions et différences de mœurs* écrit par Luís Frois en 1585 donne des exemples de ces différences parfois incompréhensibles :

« - En Europe, un gentilhomme qui irait pieds nus au-devant de son prince passerait pour un fou ; les Japonais trouvent mal élevé de rester chaussés devant un seigneur
- Nous faisons nos révérences un genou au sol ; les Japonais en s'inclinant, pieds, mains et tête presque à terre.
- En Europe, les hommes vont devant et les femmes derrière ; au Japon, les hommes vont derrière et les femmes devant.
- Chez nous, l'invité rend grâce à son hôte ; au Japon, c'est le contraire ³⁴².»

Ce voyageur est aussi très sensible aux richesses japonaises perçues et à certains éléments de civilisation qui rendent ce pays très attractif pour un Ibérique. Dans la lettre qu'il rédige dès son retour en Nouvelle-Espagne le 27 octobre 1610, Rodrigo de Vivero évoque les « (...) magnificences qui m'avaient charmé au Japon, sur lesquelles je posais avec envie les yeux en regrettant que votre majesté ne puisse en avoir sa part car il n'y a pas de doute que tout ce que j'ai vu au monde est zéro

339 François Caron, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales*, Amsterdam, 1706, tome V, p.372.

340 Sanjay Subrahmanyam, *Vasco de Gama: légende et tribulations du vice-roi des Indes*, Paris, Alma éditeur, 2012.

341 Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre, Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2011.

342 Luis Frois, *Européens et Japonais Traité sur les contradictions et différences de mœurs. 1585*, Editions Chandeigne, Paris, 2012, p. 20, 28, 51.

en comparaison de cela ³⁴³. » Il précise à propos d'Edo, ville du shôgun, Hidedata:

S'il y a beaucoup à regarder dans les rues et dans l'aspect de cette ville, il y aussi beaucoup à apprendre en ce qui concerne son gouvernement car il supporterait la comparaison avec celui des Romains. Il n'y a pas de rues principales ; toutes sont égales, larges, longues et droites, beaucoup plus que notre Espagne ³⁴⁴.»

François et Mieko Macé expliquent dans leur ouvrage que le Japon du XVI^e siècle connaît un développement remarquable des villes³⁴⁵. Six millions de personnes vivaient dans les mille sept cents agglomérations de plus de trois mille habitants et bâties au pied de châteaux. Ieyasu fait construire le sien à Edo avec la contribution des *daimyô* et le fait décorer avec magnificence. En 1603, il fixe dans ce lieu le siège de son gouvernement. Osaka compte quatre cent mille habitants et ses commerçants en font le plus grand centre commercial du Japon au XVII^e siècle. Quatre cent dix mille personnes vivent à Kyôto à la fin de ce même siècle. Pour comparer, Paris comprend environ 412000 habitants en 1637³⁴⁶, Madrid en compte dans les 60000 en 1600 et Lisbonne 160000. Au sujet du palais shôgunal, Vivero emploie encore le terme de « magnificence » à propos de la construction et du grand nombre de gentilshommes et de soldats qu'il a croisés. On l'impressionne encore par la visite de la forteresse et de l'armurerie. Il est encore frappé par le luxe (or et argent) et la beauté (fresques murales) des décorations. Il remarque au sol les tatami (nattes rembourrées de 10 cm d'épaisseur environ) « (...) avec des bordures garnies de tissu d'or, de satin broché et de velours brodé d'une quantité de fleurs d'or (...) ³⁴⁷ ». Il retrouve ce luxe lorsqu'il rencontre à Surunga le père du shôgun, Ieyasu :

L'empereur se tenait dans une salle carrée, pas très grande, mais il n'y a pas de mots pour dire combien elle était très belle. Au milieu s'élevaient quelques marches qui menaient à une grille toute en or (...) ³⁴⁸

Les éloges se poursuivent concernant la ville de Kyoto (Meaco à cette époque), où il tente en vain de rencontrer l'empereur traditionnel du Japon. Lorsqu'il rencontre le « vice-roi » de cette agglomération, celui-ci décrit « quelques unes des merveilles » qui semblent toucher l'orgueil de notre *hidalgo*: « Ce qu'il me raconta me remplit de stupeur et d'admiration, mais je ne le fis pas paraître pour qu'il ne puisse pas en déduire que les villes d'Espagne étaient peu importantes³⁴⁹. »

343 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, op. cit., p. 277.

344 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne...*, op. cit., p. 180.

345 François et Mieko Mace, *Le Japon d'Edo*, Guide Belles Lettres des Civilisations, Paris, 2017, p. 57.

346 Jean Jacquart, *Paris et l'Île-de-France au temps des paysans (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 1990, p. 91.

347 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement ...*, op. cit., p.182.

348 Ibid., p.183.

349 Ibid, p. 191.

3- Des avantages à tirer pour les deux parties:

Dans la lettre adressée au roi le 27/10/1610, Vivero se montre très explicite quant aux avantages que la couronne pourrait tirer d'échanges avec le pays. Il n'écarte pas l'idée de profiter un peu du pays pour l'enrichissement de l'Espagne : « (...) il me sembla que je ne devais pas la laisser passer sans en tirer quelques fruits. » ou encore, plus loin « (...) je me laissai seulement guider par le désir d'ouvrir la porte aux plus grandes espérances que votre Majesté ou aucun de ses prédécesseurs aient jamais eues³⁵⁰. » C'est aussi une façon de justifier auprès du roi l'action qu'il a menée au Japon auprès des autorités du pays.

(...) je croyais pouvoir avancer à Votre Majesté que relations et commerce soient établis entre la Nouvelle-Espagne et le Japon, sous certaines conditions que j'indiquais parmi les plus favorables qui se présentèrent à mon esprit (...) ³⁵¹.

D'autres avantages d'une alliance avec le Japon sont présentés, il argumente de manière plus détaillée en faveur des tractations qu'il a menées durant son séjour forcé. Ainsi, l'accord avec le Japon contre les Hollandais est nécessaire à la préservation du trafic entre les Philippines et la Nouvelle-Espagne. En effet les bateaux hollandais présenteraient une menace pour les bateaux espagnols qui, selon Vivero, ne pourraient plus naviguer dans la mer du sud.

Il aborde ensuite la question des Moluques et du coût très important qu'elles occasionnent aux Philippines pour en conserver le contrôle : bateaux, hommes, et financement. En s'établissant dans un port du Japon, les Espagnols peuvent y faire venir des bateaux de Nouvelle-Espagne pour se ravitailler à moindre coût et repartir pour les Moluques.

Un autre argument est amené en faveur du commerce entre le Japon et la Nouvelle-Espagne : recevoir de l'or et de l'argent du Japon contre des tissus, cochenille et indigo, cuirs et feutres, couvertures et autres marchandises. Et de rajouter :

(...) combien davantage de raisons n'a-t-on pas d'apprécier le Japon qui reçoit ce qui nous est inutile et retourne ce qui nous est si avantageux, d'autant plus qu'au début de ce trafic, Votre Majesté s'engagera comme étant celui qui reçoit et qui ne donne rien de chez lui³⁵²(...).

Pour lui, il suffit juste de faire partir un bateau d'Acapulco plutôt que de Manille où se rendent déjà des bateaux japonais pour se procurer de la soie.

Plus loin, dans ses projections, il pense qu'en deux années des profits importants peuvent être réalisés pour l'Espagne. Dans le chapitre trente-trois des *Avisos*, Vivero présente l'intérêt de développer la construction navale au Japon où la main d'œuvre, le bois et le fer se trouvent en grande quantité permettant des prix plus intéressants :

350 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 276.

351 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 276.

352 Ibid., p. 280

(...) ils les feraient à un prix avantageux, car ils disposent d'une quantité incroyable de main d'œuvre et de beaucoup de bois et de fer, si bien que cela reviendrait à Votre Majesté beaucoup moins cher que d'avoir des chantiers navals...

Plus tard, pour convaincre le père du shôgun de le rencontrer, voici ce qu'il aurait avancé comme arguments auprès de son ministre:

Mais si elle [son altesse] se décidait à me traiter en qualité de serviteur et ministre de mon roi, ce à quoi il lui fallait néanmoins penser car le roi Don Philippe mon seigneur était, au su de tous, le plus puissant et le plus grand roi du monde puisque ses royaumes et ses empires s'étendent sur toute l'Inde Orientale, outre celle du Nouveau Monde, sans compter ce qu'il possède en Europe qui avait suffi à ce que ces prédécesseurs soient tenus pour de grands rois, et si l'empereur était son ami comme il en faisait profession, il me semblait que Son Altesse devait alors essayer d'affermir et d'accroître cette amitié et ne pas risquer de la rompre en refusant une faveur aux sujets et serviteurs de mon roi³⁵³. »

Cherchant toujours à valoriser son action, notre personnage rapporte que l'effet de ses paroles est immédiat, Ieyasu, est prêt à le rencontrer. Il s'agit alors de « (...) profiter de la bonne volonté de l'empereur qui est prêt à me combler de faveurs³⁵⁴. » Vivero expose au ministre, qu'il appelle Consecundono (il s'agit de Honda Masamune³⁵⁵), ses clauses déclinées en trois parties :

(...) honneur et protection aux religieux de tous les ordres différents qui étaient au Japon(...); (...) je le suppliais de conserver et d'augmenter l'amitié qui régnait entre lui et le roi Don Philippe, mon seigneur; (...) pour conserver l'amitié du roi Philippe, mon seigneur, Son Altesse ne devait pas accueillir dans son royaume des rebelles adversaires de la couronne royale d'Espagne, comme l'étaient les Hollandais (...) ³⁵⁶.

Il demande aussi la sécurité pour les bateaux espagnols entrant au Japon, ainsi que la possibilité d'établir des chantiers navals, des factoreries et des entrepôts pour approvisionner ces bateaux. Des religieux doivent de plus accompagner les hommes qui s'installent dans les ports³⁵⁷. Ieyasu accepte les deux premières clauses, mais il refuse de chasser les Hollandais auprès desquels il s'est engagé dans le domaine commercial (voir deuxième partie). Il demande en contrepartie l'envoi dans l'archipel d'une cinquantaine de mineurs de Nouvelle-Espagne, plus précisément des techniciens maîtrisant le raffinage de l'argent par le mercure (Vivero voit là une source de profits pour l'Espagne qui bénéficierait d'une partie de la production d'argent). De plus, le père du shôgun insiste pour le retour de Vivero dans son pays à bord d'un bateau construit au Japon par William Adams et de lui prêter l'argent nécessaire pour l'armer : il s'agirait, pour les Japonais, d'un moyen de connaître l'itinéraire, si délicat nous l'avons vu, vers la Nouvelle-Espagne. Ieyasu organise aussi, à cette occasion, l'envoi d'une ambassade auprès du vice-roi puis jusqu'en Espagne avec tous les présents

353 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne...*, op. cit., p. 185- 186.

354 Ibid., p 188.

355 Ibid., p 303.

356 Ibid. p 188.

357 Ibid., p. 196.

qui s'imposent³⁵⁸.

b. Une nouvelle terre chrétienne

Dans le contexte d'expansion ibérique, l'Asie, et plus particulièrement le Japon, est intégrée dans le projet des élites européennes, laïques et religieuses, d'une évangélisation universelle triomphante et héroïque. Dans l'introduction de son ouvrage, Hélène Vu Thanh présente ce que la littérature de la mission au Japon a relayé sur l'évangélisation dans ce pays :

La mission du Japon présente une image inversée des missions en Amérique et de la légende noire de l'évangélisation des Indiens, acquise à coups de conversions forcées et de destructions de temples : au contraire, l'évangélisation du Japon semble montrer qu'il est possible que le christianisme soit accepté volontairement par un peuple jugé raisonnable et civilisé, et elle laisse entrevoir, en dépit de son échec final, l'espérance de conversion d'un territoire autrement plus important politiquement et symboliquement : la Chine³⁵⁹.

Vivero est porteur de ce projet.

1- La question de l'évangélisation d'après Vivero

Lors de sa première rencontre avec le père du *shōgun*, Ieyasu Tokugawa à Edo, Rodrigo de Vivero formule une première demande à laquelle il accorde beaucoup d'importance :

(...)accorder honneur et protection aux religieux de tous les ordres différents qui étaient au Japon, et d'ordonner qu'on les laisse libres dans leurs maisons et leurs lieux de cultes, sans que personne ne puisse les molester, car le roi Philippe, mon seigneur, tenait aux religieux et aux ministres de Dieu comme à ses yeux.³⁶⁰ »

Après des épisodes de persécutions, cette demande revient plusieurs fois dans les écrits de cet hispanique, il existe un enjeu autour de l'évangélisation du Japon émanant des écrits de Vivero. Répandre la foi chrétienne et protéger les religieux chargés de cette mission sont des actions fondamentales à mener au Japon comme dans d'autres pays où les Ibériques se sont installés. A ses yeux, il s'agit de sauver « ces gens sans Dieu », de faire du Japon une terre chrétienne à défaut d'une nouvelle colonie. A la fois dans la *Relation du Japon*, la lettre au roi et les *Avisos* qu'il lui adresse, Rodrigo de Vivero admet l'impossibilité d'un conflit armé et la nécessité de passer par une évangélisation pacifique dans l'archipel pour y imposer les Espagnols.

En effet, on ne peut, au Japon, obtenir par la force des armes, ce qu'a imposé dans d'autres pays la valeur des Espagnols, chose impossible là à cause du nombre de ces hommes belliqueux et courageux et de la solidité des places fortes dont quelques unes sont inexpugnables, mais ce qui se révèle impossible par ce moyen, se voit

358 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 194.

359 Hélène Vu Thanh, *Devenir japonais. La mission jésuite au Japon (1549-1614)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016, p. 9-10.

360 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 188.

facilité par le but essentiel : la foi donnée à ces idolâtres ; la recevant ils ouvriront les yeux sur l'erreur dans laquelle ils vivent³⁶¹.

Il lui paraît fondamental que le roi d'Espagne mette tout en œuvre pour préserver la population chrétienne au Japon qui se chiffrait à trois cent mille personnes. Vivero complète ainsi son appel au roi :

(...) le risque d'apostasie s'ils sont privés d'églises et de couvents, doit paraître si important aux yeux de Votre Majesté très chrétienne, que, quand bien même elle y dépenserait une partie de son royal patrimoine, tous les moyens mis en œuvre pour cette seule fin, ne font que mieux la servir³⁶².

Il énonce au roi un dessein encore plus grand du fait de cette alliance entre les deux pays :

Comme ils n'ont pas un roi naturel, les leurs ne s'imposent que par tyrannie, que les pauvres opprimés sont soumis à la servitude et que les riches sont si durement imposés qu'ils ne leur reste plus de quoi vivre, il n'y a pas de doute qu'ils feront appel à un roi chrétien.

Souhaitant sûrement convaincre le roi du bien-fondé des tractations qu'il mène, il n'hésite pas à évoquer de potentielles conquêtes.

Et même, si comme cela se peut, ils ne sont pas disposés à donner ce titre de roi à Votre Majesté il sera très facile à celui, quel qu'il soit, qui le gagnera d'apporter à Votre Majesté une aide de cent mille hommes pour faire la conquête du royaume de Corée³⁶³.

Il négocie ainsi sur la venue de religieux accompagnant les mineurs demandés par le *shôgun*. Vivero y voit encore une opportunité pour la mission : « (...) amener avec eux des religieux de tous ordres et avoir des temples et des églises publiques pour célébrer les offices divins³⁶⁴. »

Il aborde la religion des Japonais en terme d'idolâtrie mais il décrit avec admiration des lieux sacrés tels que ceux visités à Kyoto. Du fait du grand nombre d'instances religieuses et malgré leur opposition au christianisme, l'arrivée des chrétiens, selon Vivero, ne pose pas de problèmes au pouvoir japonais :

C'est ainsi que lorsque tous les bonzes et religieux se sont rassemblés pour demander à l'empereur de chasser nos religieux et nos prêtres du Japon, il s'en défendit en opposant à toutes leurs raisons la question suivante : « Combien de sectes et d'ordres religieux différents avez-vous au Japon ? - Trente-cinq, seigneur, lui répondit-on. - Alors, répliqua-t-il sur le champ, là où il y en a déjà trente-cinq, peu importe qu'il y en ait trente-six ; laissez-les vivre ³⁶⁵.

361 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 238.

362 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 277.

363 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 278.

364 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 195.

365 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et ...*, op. cit., p. 193.

Selon Pierre François Souyri, les Japonais croient, dans un premier temps, avoir affaire à une nouvelle école bouddhiste qu'ils nomment *Ecole Tenshu*, c'est-à-dire, *Ecole du seigneur Dieu*³⁶⁶. Cependant, Rodrigo de Vivero sait que les religieux japonais, bouddhistes en particulier, ont aussi manifesté de l'hostilité à l'égard des chrétiens.

Dans les *Avisos*, après la visite de sites, il admire la dévotion des religieux japonais et il regrette qu'il n'en soit pas de même pour les chrétiens espagnols, « (...) nous, qui avons une croyance véridique (...) »³⁶⁷

2- Les origines de cet enjeu de l'évangélisation

L'exaltation messianique se construit dans la péninsule ibérique à la fin du Moyen-Age et elle se répand ensuite dans les terres nouvellement découvertes. Les Espagnols pris dans la Reconquête éprouvent la frustration de n'avoir pas pu suivre le modèle français dont la primauté dans la Chrétienté s'était manifestée par la croisade de Jérusalem. C'est une des raisons du messianisme espagnol de l'époque des Rois catholiques et du XVI^e siècle³⁶⁸. Dans le prolongement de la reconquête, le vieil esprit de croisade débouche pour les peuples ibériques sur l'idée missionnaire à l'échelle planétaire. Pour Jean-Pierre Dedieu³⁶⁹, le catholicisme est un ciment social de la monarchie espagnole, l'attachement à l'Église et à son chef le Pape est très fort. La monarchie espagnole aspire à être la plus chrétienne des monarchies. Les inquiétudes face à la puissance turque, les craintes pour la Chrétienté liées aussi à l'apparition des théories luthériennes, la lutte nécessaire contre l'infidèle incitent des royaumes chrétiens à porter la parole du Christ sur toute la terre et à reconquérir Jérusalem. Mysticisme et activité religieuse sont prégnants durant le XVI^e siècle³⁷⁰. La Compagnie de Jésus devient une véritable armée dont le but est la conversion à la vraie foi des infidèles et des hérétiques, c'est un des ordres les plus actifs dans le Nouveau Monde. Les ordres mendiants (franciscains, dominicains, augustins) concourent au dynamisme en matière de dévotion, de prédication et d'évangélisation, ainsi que les ordres traditionnels comme bénédictins, cisterciens, hiéronymites.

L'exaltation apparaît dans les écrits de François-Xavier, lequel est habité par une mission de conversion (« sauver les âmes », « connaître la vérité ») malgré toutes les difficultés rencontrées³⁷¹. « De surcroît, je voyais le plaisir des nouveaux chrétiens au spectacle de la défaite des autres, et la

366 Pierre-François Souyri, *Nouvelle Histoire du Japon...*, op. cit.

367 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, op. cit., p. 271.

368 Alain Milhou, *Colomb et le messianisme hispanique*, Montpellier, Presses Universitaires de la méditerranée, 2007, p. 27- 28.

369 Jean-Pierre Dedieu, *L'Espagne de 1492 à 1808*, Paris, Belin Sup, 2005.

370 Alain Hugon, *L'Espagne du 14^e au 16^e siècle*, Paris, Campus, 2002, p. 41 à 43.

371 François-Xavier, Trad. intégrale [du portugais ou de l'espagnol] de Hugues Didier, *Correspondance 1535-1552 ...op.cit.*

satisfaction que j'en tirais effaçait soudainement mes fatigues corporelles³⁷². » Il se déplace donc dans le pays dans de très rudes conditions (froid, neige, nu-pieds, faim...), il affronte les religieux japonais qui répandent une image très négative des chrétiens. Luís Frois rapporte que François-Xavier s'arrête dans les villes pour prêcher « là où passait la foule » avec ses deux compagnons : Juan Fernandez et Bernardo, le premier Japonais ayant découvert l'Europe en 1553³⁷³.

« *Su labor de predicación por el gran Imperio de 1549 a 1551, es sin duda una de las hazañas más grandiosas que se conocen del heroísmo cristiano.*³⁷⁴ »

Pour les missionnaires, prendre en compte les réalités du terrain missionnaire et les aspects locaux de l'évangélisation est d'autant plus nécessaire qu'ils ne disposent pas de l'appui des forces armées ou du pouvoir politique pour coloniser le pays. La politique d'accommodation mise en place par la Compagnie aurait contribué à ce que les Européens se « japonisent » afin de mieux faire accepter le christianisme. Ils doivent composer avec les coutumes et traditions locales tout en articulant avec le projet de christianisation de l'Asie. Les missionnaires ne sont pas en position de force dans le contexte politique et religieux local, ils doivent se plier à un ensemble de règles sociales. La politique d'accommodation prend son essor dans les années 1580 sous l'impulsion du père visiteur de la Compagnie de Jésus italien, Alessandro Valignano (1539-1606). En 1581, il publie un ouvrage, *Advertimentos e avisos dos costumes y catangues de Jappao*, dans lequel il donne des instructions très détaillées aux pères et frères jésuites en mission³⁷⁵. Pour montrer le succès de la mission jésuite, il envoie en 1582 à Rome une délégation de quatre adolescents japonais, ils sont les premiers Japonais à rencontrer le pape en 1585. Dans un rapport daté du 12 janvier 1603, l'évêque du Japon, Mgr Cerqueira, indique qu'à cette époque le nombre des chrétiens s'élève à trois cent mille, les églises à quatre-vingt-dix, le nombre des prêtres et frères jésuites à cent vingt-six³⁷⁶.

Hélène Vu Thanh explique que la nécessité de cette politique est relayée aussi par les écrits du père jésuite, Joseph de Acosta (1539-1600)³⁷⁷. Entré à la Compagnie de Jésus en 1552, celui-ci séjourne en Amérique de 1571 à 1588. Il est l'auteur du premier ouvrage scientifique sur le Nouveau Monde publié à Séville en 1589 : *Histoire Naturelle et morale des Indes Occidentales*³⁷⁸.

En 1588, est publié en latin son traité de missiologie composé de 6 livres : *De promulgando*

372 Xavier de Castro, *La découverte du Japon...*, op. cit. p. 385.

373 Luís Frois, *História do Japão* (1583-1597), Lisbonne, Josef Wiki, 1976.

374 Francisco Santiago Cruz, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España y el Japón*, Mexico, Editorial Jus, 1964.

375 Alessandro Valignano, *Advertimentos e avisos dos costumes y catangues de Jappao*, Rome, éd. Schutte, 1946.

376 Pierre Dunoyer, *Histoire du catholicisme au Japon...*, op. cit. p. 194.

377 Hélène Vu Thanh, *Devenir japonais La mission jésuite au Japon...* op. cit. p. 9-10.

378 Joseph de Acosta, *Histoire naturelle et moral des Indes Occidentales*, 1589, Paris, Payot, 1979.

*Evangelio apud barbaros, sive De procuranda Indorum salute libri sex*³⁷⁹. Dans ce traité, Joseph de Acosta, établit une hiérarchie des civilisations en trois catégories qui détermineront des méthodes d'évangélisation et des comportements de missionnaires bien différents³⁸⁰. Les Indiens d'Amérique occupaient les deux dernières catégories. Dans la première, l'auteur distingue les peuples des grandes civilisations de la Chine, du Japon ainsi que des Indes Orientales. Ce ne sont pas vraiment des « barbares » tels que les définissait Acosta : (...) *aquéllos que se apartan de la recta razón y de la práctica habitual de los hombres*³⁸¹. Il faut bien se comporter envers ces peuples, il faut acquérir des connaissances approfondies de leur culture et les utiliser pour l'évangélisation. Ils possèdent des régimes stables de gouvernement, des lois publiques, des cités fortifiées, des magistrats d'un prestige notable, un commerce prospère et bien organisé et, ce qui est le plus important, l'usage bien reconnu des lettres³⁸². Ces peuples peuvent être évangélisés de manière pacifique car, user de la force, n'aurait pour résultat que de les « éloigner totalement de la loi chrétienne³⁸³ ».

Pierre Dunoyer explique que les missionnaires s'adaptent au Japon mais s'attaquent d'emblée au shintô et au bouddhisme comme à des doctrines diaboliques. Ils désignent les non-chrétiens du nom de *gentio* (gentils ou païens en portugais) et participent à la démolition de temples³⁸⁴. Cet auteur parle alors d'« intolérance des missionnaires chrétiens ». A l'occasion de son édit d'expulsion des missionnaires de décembre 1614, Ieyasu déclare :

Les missionnaires viennent au Japon sous le prétexte de faire du commerce. Ils propagent en fait une foi aberrante, détruisent les enseignements du bouddhisme et cherchent ainsi à modifier le système politique du Japon³⁸⁵.

c- Les suites données à son action

1- Le devenir de l'alliance

Le 1er août 1610, Rodrigo de Vivero s'embarqua en compagnie du père Alonso Muñoz, porteur des lettres et présents de Ieyasu et Hidetada pour le roi d'Espagne et le vice-roi de Nouvelle-Espagne, ainsi que de trente Japonais. Ceux-ci emportaient des marchandises qu'ils comptaient vendre au Mexique pour pouvoir en rapporter d'autres au Japon³⁸⁶.

379 Joseph de Acosta, *De promulgando Evangelio apud barbaros, sive De procuranda Indorum salute libri sex*, Editio novissima, 1670.

380 Youssef El Alaoui, *Jésuites, Morisques et Indiens. Etude comparative d'évangélisation de la Compagnie de Jésus d'après les traits de José de Acosta (1588) et d'Ignacio de las Casas (1605- 1607)*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 100.

381 Joseph de Acosta, *De procuranda Indorum salute...*, op. cit., « Proemio », p.61.

382 Jérôme Thomas, « L'évangélisation des indiens selon le jésuite Acosta dans le *De procuranda indorum salute* (1588) », *Cahier d'Études du Religieux*, octobre 2012, <https://journals.openedition.org/cerri/942#tocto1n2>).

383 Joseph de Acosta, *De procuranda Indorum salute...*, op. cit., « Proemio », p.63.

384 Pierre Dunoyer, *Histoire du catholicisme au Japon ...* op. cit., p. 15.

385 Hiroyuki Ninomiya, *Le Japon pré-moderne 1573- 1867...*, op. cit., p. 60.

386 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 22.

Ainsi, à part l'expulsion des Hollandais, les conditions des négociations entre Vivero et les Japonais sont acceptées et l'ambassadeur nommé par le shôgun, le père franciscain Alonso Muñoz, est chargé de les remettre au roi d'Espagne. Vingt-deux Japonais sur les trente parviennent à Acapulco. L'historien, chroniqueur, descendant de nobles aztèques, Chimalpahin Cuauhtlehuanitzin (1579-1660, son nom espagnol de baptême est Domingo Francisco de San Antón Muñón) décrit dans son journal, en décembre 1610, le défilé de ces hommes jamais vus dans les rues de Mexico³⁸⁷.

Pour remercier les autorités japonaises, le vice-roi de Nouvelle-Espagne envoie en ambassade Sébastien Vizcaino, explorateur notamment en Californie. Il quitte Acapulco en mars 1611 dans un bateau rempli de marchandises et ramenant les vingt-deux Japonais. L'objectif est aussi de partir à la recherche d'îles fabuleuses, à l'est du Japon, *Islas Ricas de Oro y de Plata*, et de sonder des ports pouvant accueillir directement des bateaux arrivant de Nouvelle-Espagne³⁸⁸. Le shôgun se réjouit de cette arrivée, les engagements de Vivero semblent être tenus. Entre-temps, le père franciscain Muñoz arrive à la cour d'Espagne début 1612 et le conseil des Indes valide l'envoi annuel d'un navire du Mexique au Japon. La réponse du roi Philippe III est rédigée que le 20 juin 1613, elle figure dans la liasse des papiers de Vivero : après des remerciements pour le bon accueil réservé à celui-ci, le roi ordonne « qu'aïlle chaque année du royaume de Nouvelle-Espagne un navire chargé de marchandises qui font défaut dans ce royaume » (du Japon)³⁸⁹.

Mais les Japonais commencent de leur côté à s'impatienter : pas de navire commercial depuis l'arrivée de Vizcaino et l'expédition de ce dernier vers les îles riches est vécue comme le désir de conquête des Espagnols. Ieyasu est de plus soucieux de maintenir son pouvoir absolu et de brimer les grands seigneurs : l'un d'entre eux, Date Masamune, se convertit au christianisme et affirme ses ambitions sous l'influence du père franciscain Sotelo. Alors que les persécutions contre les chrétiens reprennent en 1613, Date envoie en octobre de cette année une ambassade auprès du roi d'Espagne et du Pape. Sébastien Vizcaino fait partie des passagers, il laisse lui aussi une relation de son séjour et de son action dans l'archipel³⁹⁰. De retour au Japon quelques années plus tard, la plupart des japonais convertis ayant participé à l'ambassade sont obligés d'apostasier. En effet, malgré les avantages commerciaux à titrer de cette alliance avec les Espagnols, l'influence des missionnaires auprès des grands seigneurs est trop risquée pour le maintien du pouvoir central.

Informé des persécutions, le roi d'Espagne charge le père Muñoz d'une lettre destinée au shôgun

387 Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Éditions de La Martinière, 2004, p. 24.

388 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 25.

389 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 133.

390 Sebastian Vizcaino, *Relación del viage hecho para el descubrimiento de las islas llamadas Rica de Oro y Plata situadas en el Japón, siendo Virey de la Nueva España D. Luis de Velasco*, CODOIN, vol. VIII, p.101-199.

annulant la clause de l'envoi du bateau annuel, « (...) piètre aboutissement des espoirs de Vivero³⁹¹... »

2- Les critiques de cette action

L'initiative de Vivero est fortement critiquée par certains de ses contemporains, ce qui explique pourquoi il se justifie autant dans ses écrits. Les jésuites se montrent assez virulents car ils comprennent le risque pour le maintien de leurs privilèges au Japon, au niveau religieux et commercial (voir la deuxième partie de ce travail). Ils relaient ainsi l'idée selon laquelle Vivero serait juste un « prête-nom » pour les franciscains³⁹². L'intrusion castillane inquiète aussi les Portugais, ils craignent pour leur pouvoir et leur influence dans l'archipel. Le gouvernement et les commerçants des Philippines perçoivent aussi le danger pour l'économie de leur archipel si une liaison directe entre la Nouvelle-Espagne et le Japon se met en place. Le gouverneur Juan de Silva met l'accent sur les dangers, non perçus par Vivero, résultant de l'apprentissage par les Japonais de la navigation au long cour³⁹³. Un opposant se fait plus particulièrement entendre : il s'agit du Castillan Juan de Cevicos, capitaine du navire « San Francisco » dans lequel voyage Vivero, et l'un des rescapés du naufrage au Japon. Plus proche des jésuites, il envoie des lettres relayées par les Portugais à Madrid et un mémoire dans lequel il développe des arguments contre l'action de notre personnage. Il cherche à avertir le roi des inconvénients du traité avec le Japon³⁹⁴. Décrivant notamment les Japonais comme belliqueux et avides, il craint pour la sécurité et l'économie des Philippines si les deux archipels ne sont plus liés par un accord. Il rappelle aussi des incidents au cours desquels les Japonais ont pris possession des marchandises de bateaux échoués sur leurs côtes. Le danger lié à la présence des Hollandais, allié des Japonais, fait partie aussi de ses arguments. Ses craintes se trouvent renforcées avec l'incident du bateau portugais *Madre de Deus* à Nagasaki le 29 juillet 1609, quelques semaines avant le naufrage du *San Francisco*. Il s'agit du galion annuel en provenance de Macao. Avant son départ, le capitaine fait exécuter des Japonais à l'origine de troubles. Arrivé au Japon, le shôgun lui ordonne de venir s'expliquer. Après deux refus, l'assaut du bateau est décidé, mais le capitaine préfère le faire exploser avec toute sa cargaison³⁹⁵. Durant son séjour forcé et dans ses écrits, Vivero, privilégiant son action diplomatique, préfère justifier les réactions japonaises au cours de cet incident.

Reprenant la *Relation du Japon*, Juan Gil livre une autre présentation des événements concernant le

391 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p.31.

392 Juan Gil, *Hidalgos y samourais: España y Japón en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Alianza, 1991, p.227.

393 Carta de 20/08/1611, AGI, Mexico 2488.

394 Juan Gil, *Hidalgos y samourais: España y Japón en los siglos ...*, op. cit., p.229.

395 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón »..., op. cit., p.110.

passage de Vivero au Japon³⁹⁶. Le galion le ramenant de Manille n'aurait peut-être pas été dévié de son cap mais dirigé sciemment vers le Japon : Vivero s'intéresse à ce pays où l'évangélisation progresse et d'où l'on peut faire des profits économiques. De plus, le shôgun Tokugawa Ieyasu envisageait déjà d'organiser une escale au Japon du galion de Manille sur la route de la Nouvelle-Espagne. Dans une lettre au roi d'août 1611, Vivero expose la réalité (adoucie dans sa relation) difficile de sa captivité au début de son séjour forcé, très dure pour l'orgueil d'un hidalgo espagnol. Il aurait aussi déformé la vérité quant au sort réservé aux Japonais de Manille : ce ne serait pas sa décision mais celle de l'Audience de Manille. Pour Juan Gil, l'action de Vivero ne serait en fait que le fruit d'une manipulation du shôgun avec le soutien des Franciscains. Le projet de commerce trans-pacifique et de faire du Japon une puissance maritime est déjà porté par le shôgun et les franciscains veulent accroître leur action missionnaire. L'action d'intermédiaire d'un homme de pouvoir est la bienvenue pour œuvrer aussi auprès du roi. Durant son voyage, Vivero est resté proche des Franciscains, et du Père Luis Sotelo en particulier. Ce père franciscain, né à Séville (1574-1624), arrive au Japon en 1606 après quelques années aux Philippines. Il obtient des conversions de *daymiô* (seigneurs locaux) dont il a acquis toute la confiance et se rend à la cour du shôgun sur lequel il aurait exercé une grande influence. C'est lui qui rédige avec Vivero en 1609 les différentes clauses du contrat auquel devait souscrire Ieyasu en échange d'une alliance avec l'Espagne. Vivero n'aurait été qu'un pion dans la stratégie diplomatique de l'ordre. Le traité signé avec Tokugawa Ieyasu ne serait en fait qu'un accord imposé par le shôgun et l'ordre, mais Vivero ne cesse de mettre en avant son grand rôle. De plus, le projet d'évangélisation soutenu par Vivero était chimérique et il a affronté aussi des problèmes trop vastes pour lui : la relation Espagne/Japon, les relations avec le Portugal et celles avec les Pays-Bas. Concernant la quête de reconnaissance de Vivero, Juan Gil parle d'« une insistance pathétique » et, notamment, lorsqu'il écrit au roi le 1er août 1623 : « *Que sea en gloria, que se me hiviase merçed de un titulo de conde o marquès en la Nueva Espana* »³⁹⁷.

En somme, contrairement à ce que l'on lit dans les écrits du personnage, le tableau dépeint par Juan Gil des actions de Rodrigo de Vivero est assez critique, il nous montre les limites de son pouvoir.

396 Juan Gil, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón », dans Rafael Sagredo Baeza, Rodrigo Moreno Jeria (dirs.), *El Mar del Sur en la historia: ciencia, expansión, representación y poder en el Pacífico*, Santiago Chile, Universidad Adolfo Ibáñez, 2014, p. 65 à 127.

397 Juan Gil, *Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japon*, ... op. cit., p. 122.

Conclusion

A partir de sa *Relation du Japon*, nous avons tenté d'expliquer les raisons pour lesquelles Vivero fait preuve d'ambitions diplomatiques et engage, de sa propre initiative, la monarchie espagnole dans un projet d'alliance. Nous avons fait le choix d'étudier sa trajectoire jusqu'à cet événement, c'est-à-dire, son parcours de vie ancré dans un contexte socio-historique et comprenant des interactions entre des variables individuelles et sociales³⁹⁸. Son appartenance sociale, à savoir, son rang, sa famille, ses réseaux d'influence, est reliée à sa carrière dans des hautes charges du gouvernement ultramarin de la Couronne et à son besoin insatiable de reconnaissance : une contrainte de cheminement en quelques sortes³⁹⁹. Ses capacités d'adaptation à des populations et des situations diverses et variées lui permettent d'appréhender le contexte de l'Asie orientale et de saisir l'opportunité de relations apaisées entre les Japonais et les Espagnols, au détriment des rivaux portugais. Le Japon, qui se situe dans le « voisinage » de l'empire ibérique, est présenté alors comme digne d'intérêts dans les différents écrits de Vivero, aux fonctions informative et auto-promotionnelle. Ainsi, la complexité des situations et les contraintes liées à cette époque infléchissent des choix de vie que la simple notion de contexte ne suffisent pas à traduire.

Nous l'avons vu dans la troisième partie de ce travail, la tentative de Vivero a fait l'objet de critiques en son temps et a échoué du fait de l'accord tardif du roi. Pour rejoindre l'opinion de Marc Bloch, les jugements de valeur n'ont guère d'intérêt dans le travail historique, d'autant moins que nous ne pouvons plus rien quant au passé⁴⁰⁰. Cette étude, située à mi-chemin entre la micro-histoire et l'histoire globale, montre comment un membre des élites de la monarchie contribue à la rencontre, sans arrière pensée de conquête armée, avec une puissance asiatique. Nous avons tenu d'ailleurs à montrer combien les Japonais sont actifs dans cette tentative d'alliance par un état des lieux de ce pays à cette époque-là. Mais elle est aussi la dernière avant les décisions japonaises

398 Marc Bessin, « Parcours de vie et temporalités biographiques : quelques éléments de problématique », dans *Informations sociales* 2009/6 (n° 156), p. 12 à 21.

399 Jean-Claude Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue de sociologie française*, vol. 31, 1989, p. 20.

400 Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949.

d'expulsion des Ibériques et de persécutions contre les chrétiens. Dans ce travail, nous avons tenu aussi à montrer qu'il y a valorisation d'un *criollo novohispano*, du rôle, en quelques sortes de la « plateforme » entre l'Asie et l'Europe de la Nouvelle-Espagne. Nous pensons que cet aspect prime aux yeux des Mexicains dans les commémorations actuelles, présentées en introduction. Un membre important de sa famille l'a placé en Asie pour asseoir son pouvoir et lui a permis en retour d'associer son nom et son origine géographique à un petit événement de l'histoire de l'empire. Cet épisode reste donc une petite histoire mais à partir de laquelle nous avons pu tisser des éléments d'histoire sociale, d'histoire de l'empire ibérique, d'histoire diplomatique, et d'histoire connectée.

ANNEXES

Annexe I : Portraits des Velasco

Luis de Velasco (1511-1564)

Peintre non identifié, Bicentenario México



Luis de Velasco, le fils (1534-1617)

Création : 1607

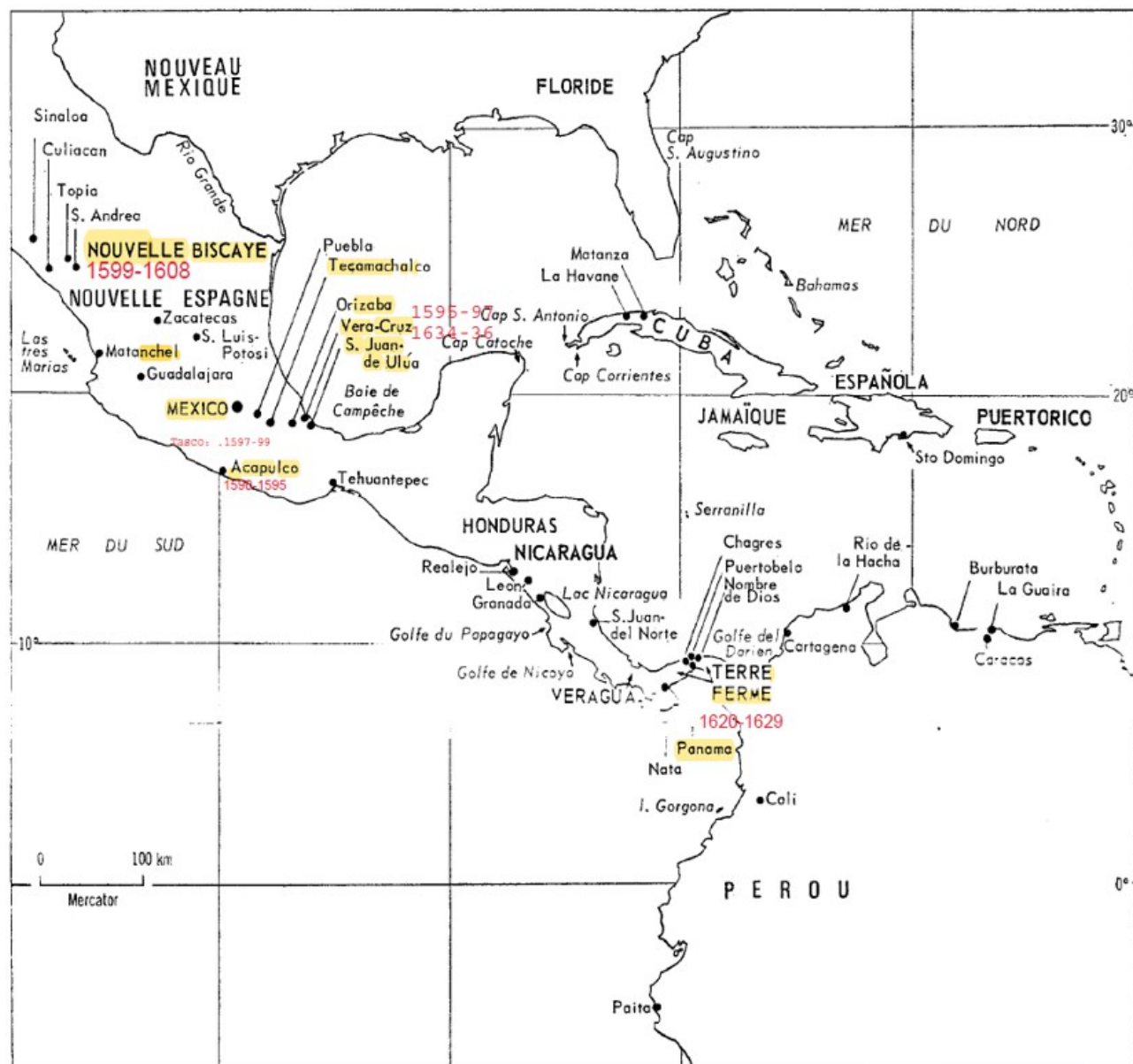


Annexe II :

Les Indes d'Espagne

Carte établie à partir du texte de Rodrigo De Vivero⁴⁰¹

Sont surlignés en jaune les lieux où Vivero occupe un poste à partir de son retour d'Europe, dans les années 1580. En rouge, sont mentionnées les dates connues concernant ces postes.



401 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 158-159.

Annexe III : Antonio de Morga et son œuvre publiée en 1609

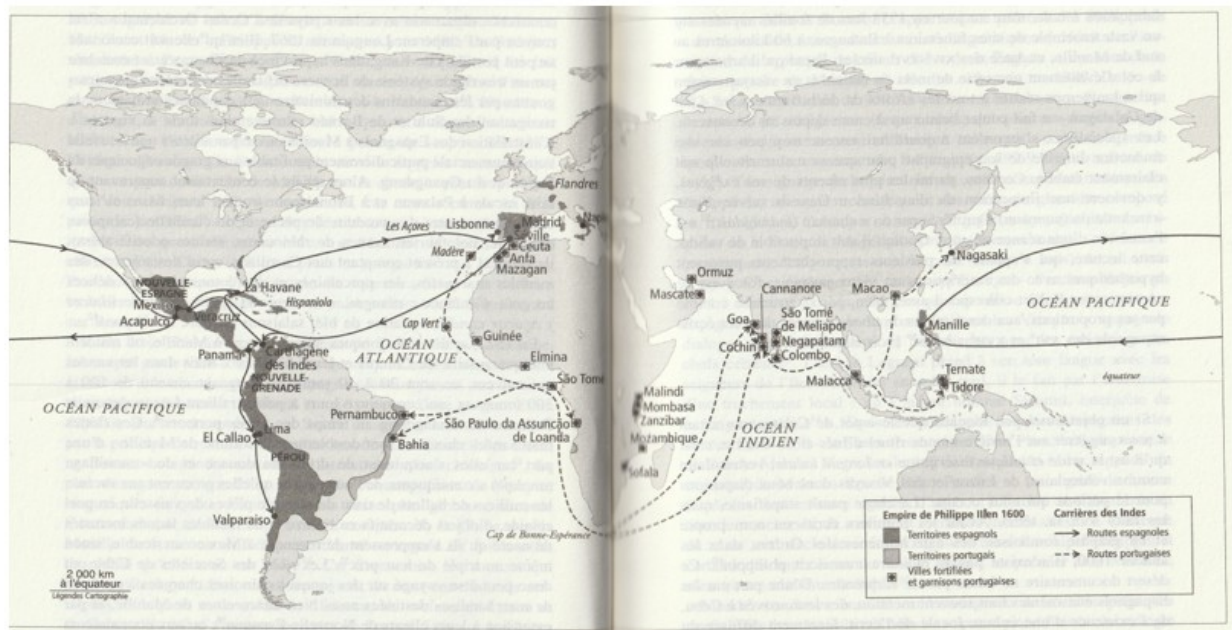
Musée National des Philippines de
Manille

Antonio de Morga



Annexe IV :

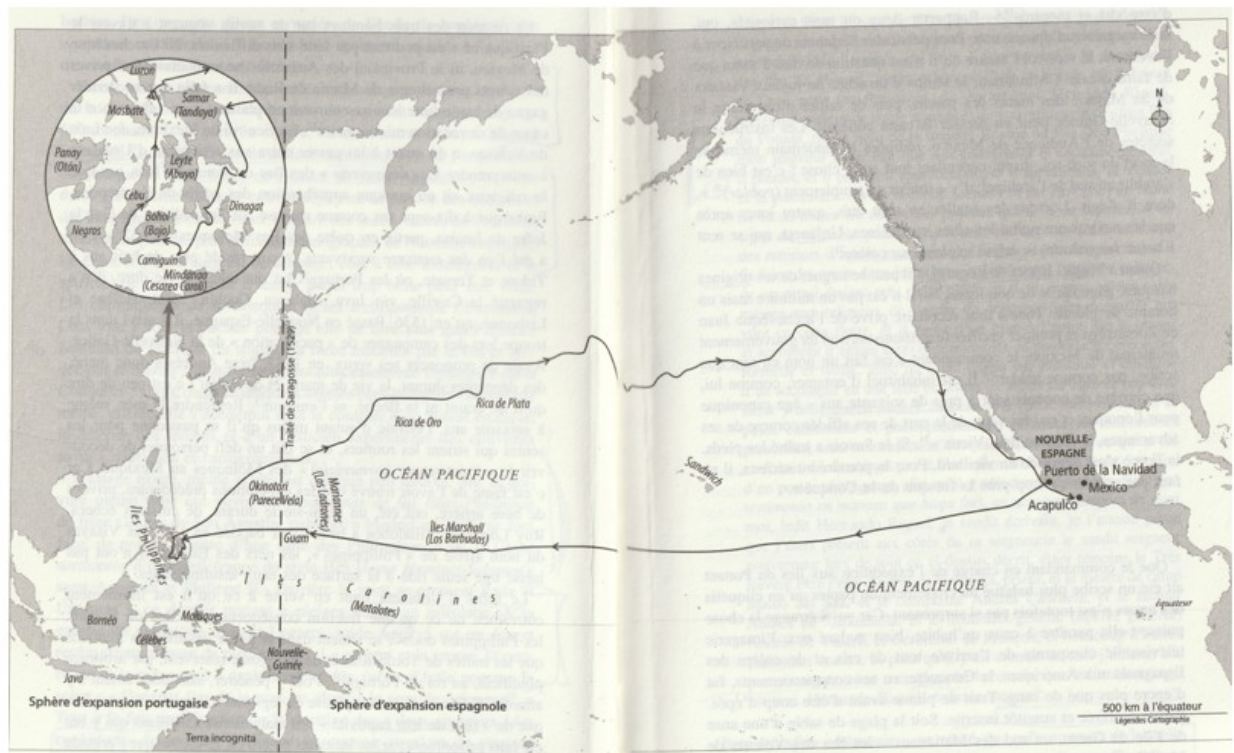
L'empire de Philippe III au temps de l'Union des Couronnes⁴⁰²



402 Romain Bertrand, *Le long remords ...*, op. cit., p. 230.

Annexe V :

L'expédition de Legazpi et la découverte du trajet-retour vers le Mexique (1564-1565)⁴⁰³



403 Romain Bertrand, *Le long remords ...*, op. cit., p. 16-17.

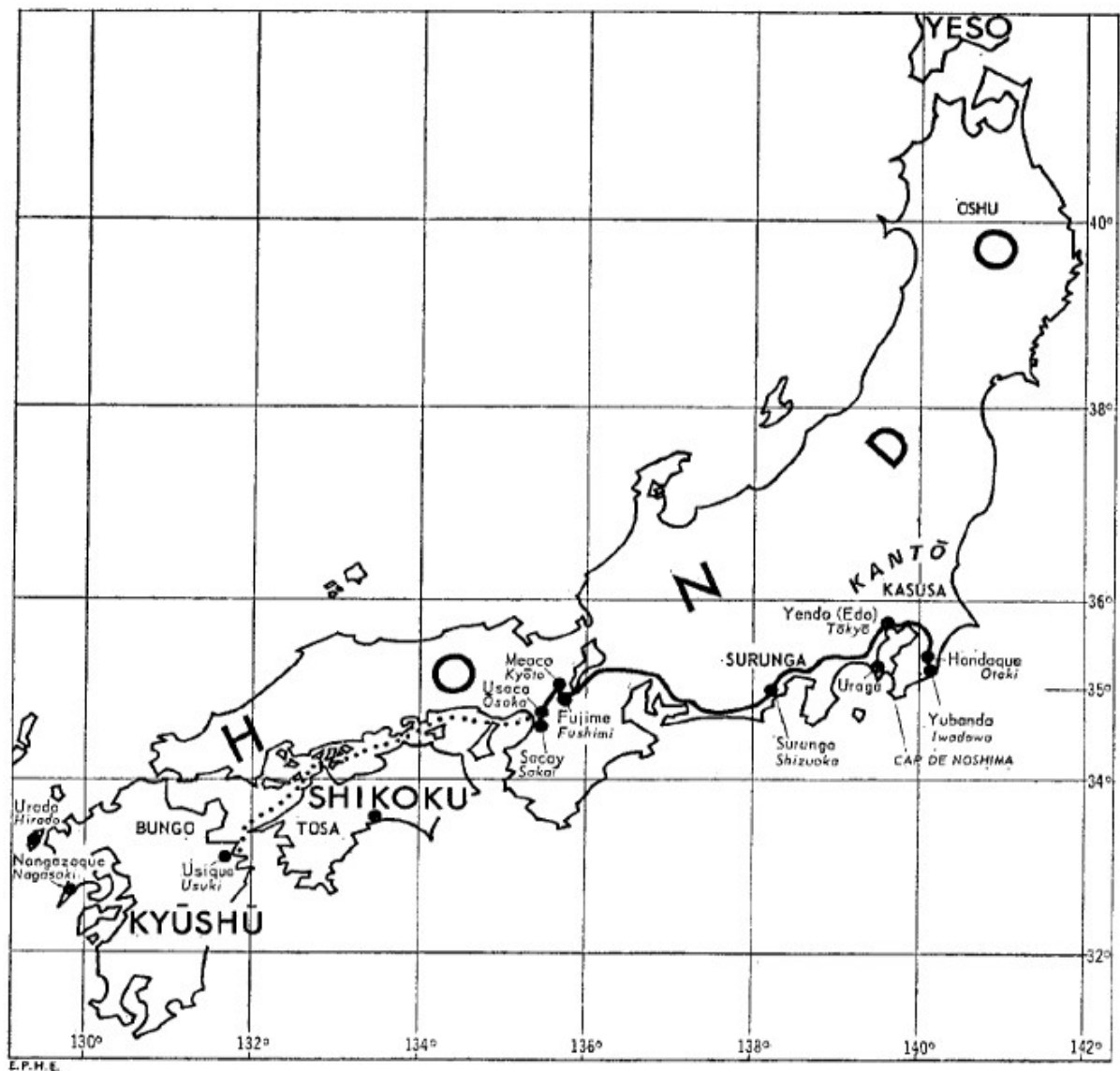
Annexe VI :

Descriptio Maris Pacifici 1589 (48 x 33 cm)

Abraham Ortelius (1527-1598)



Publiée dans le Theatrum Orbis Terrarum (l'Image du Monde) à Anvers au début du XVII^e siècle



L'ITINÉRAIRE DE RODRIGO DE VIVERO AU JAPON

Le chemin par terre qui suit la route du Tōkaidō est tracé en noir.

Les noms modernes sont indiqués en italique

404 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de ...*, op. cit., p. 65.

Annexe VIII :

Vittore CARPACCIO, Le départ des ambassadeurs

1495-1500, Huile sur toile, 280 x 253 cm, Gallerie dell'Accademia, Venice (source : WGA)



Annexe XIX : Extrait d'une lettre de Vivero du 8/07/1608

Récit de son voyage jusqu'à Cavite, port de Manille

(Archivo General de Indias, FILIPINAS, 20, R.2, N.2)

8 julio - 1608

Des del Puerto de Acapulco escriui. a. V. M. La que
 queriendo ami des pacho y queme. Ha. B. a. la. bela. a.
 de. de. marzo. ya. onque. siempre. temi. que. era. al. p. to.
 de. porque. podia. a. u. ex. salt. do. el. enemigo. dan. do. y. pe.
 ri. ni. endo. este. y. con. u. n. i. on. te. y. on. bi. dex. ando. que.
 quesi. en. al. g. u. na. p. ar. te. podia. a. g. u. a. x. a. x. a. l. a. s. na. o. s.
 ex. a. en. do. de. p. a. d. o. s. en. l. a. s. y. s. l. a. s. y. e. g. u. a. r. y. l. a. s. a. x.
 l. a. n. a. m. u. x. d. e. r. o. t. a. y. p. a. s. e. p. o. r. d. i. e. s. y. s. i. e. t. e. e. n. q. u. e.
 p. a. r. e. c. e. s. e. a. c. e. r. t. o. p. o. r. q. u. e. e. l. c. a. p. i. t. a. n. s. o. s. o. q. u. e. a. u. i. a. n.
 n. i. d. o. a. n. t. e. s. d. e. a. u. i. s. s. o. m. e. d. i. a. n. t. e. e. l. p. i. l. o. t. o. d. i. n. e. r. o.
 l. e. n. g. u. a. s. u. f. f. i. c. i. e. n. t. e. d. e. a. q. u. e. l. l. a. n. a. c. i. o. n. d. e. l. o. s. l. a.
 d. o. n. e. s. u. e. x. i. f. i. c. o. c. o. n. e. l. l. o. s. q. u. e. p. o. c. o. a. n. t. e. s. q. u. e. l. l. o. s.
 a. n. t. a. n. d. o. s. na. o. s. q. u. e. s. e. g. u. n. l. a. s. s. e. ñ. a. s. e. x. a. n. d. e. l. a. n.
 d. e. s. l. e. u. a. n. t. a. n. d. o. l. a. s. a. n. e. l. a. s. y. l. a. y. o. l. a. s. e. g. u. a. n. y. e. n.
 t. i. e. n. d. e. s. e. q. u. e. s. e. h. i. d. i. o. x. o. n. a. l. a. m. a. x. y. e. r. u. i. a. n. d. e. a. n.
 t. a. x. d. e. u. n. a. b. u. e. l. t. a. y. o. t. a. e. s. p. e. r. a. n. d. o. y. a. o. n. q. u. e. e. l.
 a. u. e. x. h. e. r. a. s. o. e. l. l. a. n. c. e. l. o. s. p. o. d. i. a. o. b. l. i. g. a. r. a. n. o. s. e. g. u. n.
 p. a. r. e. l. e. p. e. n. s. a. r. l. o. p. e. o. r. z. u. i. z. o. p. o. r. l. o. m. a. s. d. i. x. o. s. y. q. u. e.
 V. M. m. a. n. d. e. q. u. e. s. i. e. m. p. r. e. s. a. l. g. a. n. d. e. l. P. u. e. r. t. o.
 d. e. A. c. a. p. u. l. c. o. l. a. s. na. o. s. s. i. f. u. e. r. e. p. o. s. i. b. l. e. s. i. n. t. o. m. a. r. d. i. a.
 d. e. H. a. b. e. r. o. a. l. m. e. n. o. s. e. n. q. u. e. s. e. s. i. g. u. i. x. a. n. d. o. s. f. i. n. e. s.
 y. n. P. a. r. t. i. s. s. i. m. o. s.

Y. l. i. n. o. d. e. a. s. e. g. u. a. r. s. u. n. a. u. e. g. a. c. i. o. n. e. l. l. e. g. a. n. d. o. s. i. n. b. e. n.
 p. a. r. a. l. e. s. a. l. e. n. b. o. a. d. e. x. o. y. e. l. d. i. o. q. u. e. l. a. s. na. o. s. d. e. l. a. n. d. e. s.
 q. u. e. e. s. t. a. n. e. n. t. e. n. e. n. a. t. e. y. o. n. l. a. s. q. u. e. p. u. e. d. e. n. u. e. n. i. a. a. c. s. p. e.
 r. a. l. a. s. d. e. l. a. n. u. e. u. a. e. s. p. a. ñ. a. p. o. r. e. s. t. o. t. i. e. n. p. o. e. s. y. n. p. o. s. i. b. l. e.
 q. u. e. a. y. a. a. u. i. d. o. n. i. n. g. u. n. o. c. o. n. q. u. e. s. a. l. g. a. n. y. n. o. s. d. e. m. e. r. i. t. o. s.
 c. o. n. f. i. d. e. r. a. c. i. o. n. q. u. e. l. l. e. g. a. n. d. o. a. c. a. t. e. n. p. a. n. o. l. o. p. a. r. t. i. x. a. n.
 l. o. q. u. e. a. n. d. e. n. a. u. e. c. a. x. d. e. V. M. a. l. a. s. y. n. t. i. a. s. q. u. e. c. o. n.
 l. a. s. v. n. a. s. e. s. t. a. n. d. e. p. e. n. d. i. e. n. t. e. s. d. e. l. a. s. o. t. r. a. s. e. n. o. i. d. e. s. p. u. e.
 p. o. r. l. a. s. d. i. n. e. r. o. s. q. u. e. l. e. s. a. n. d. e. t. a. e. x. c. o. n. q. u. e. a. n. d. e. c. o. n. p. a.
 l. a. c. a. x. a. d. e. l. a. s. q. u. e. s. a. l. e. n. n. e. c. e. s. a. r. i. a. m. e. n. t. e. l. a. s. a. n. d. e.
 e. s. t. a. r. a. n.

A. t. r. i. b. e. d. e. j. u. n. i. o. l. l. e. g. u. e. a. l. p. u. e. r. t. o. d. e. a. u. i. t. a. c. o. n. b. u. e. n.
 q. u. e. e. s. t. o. e. n. c. a. p. i. t. a. n. a. y. l. i. m. i. a. n. t. a. a. t. u. n. q. u. e. c. o. n. a. l. g. u. e.
 e. n. f. e. r. m. o. s. e. n. l. a. c. a. p. i. t. a. n. a. d. o. n. d. e. m. u. r. i. e. x. o. s.

Veintey quatro on bres que segun. La necesidad.
 que estas yslas tienen. de gente. no se dexan. de
 Ha. B. e. x. f. a. l. t. a. e. n. e. l. l. o. s. H. a. l. l. e. L. a. t. i. e. r. a. e. n. e. l. e. s. t. a. d. o.
 q. u. e. a. V. M. y. e. n. e. f. i. x. i. o. n. d. o. q. u. e. a. o. n. q. u. e. l. a. a. u.
 d. i. e. n. c. i. a. p. o. t. a. n. e. x. l. a. c. o. n. e. x. n. a. d. o. e. s. c. r. i. u. i. x. a. l. o. q. u. e. e. s. t. a.
 b. o. a. s. u. c. a. y. a. d. o. H. a. s. t. a. q. u. e. y. o. l. l. e. g. u. e. l. o. q. u. e. y. a. c. o. n. e.
 p. o. r. e. l. m. i. s. e. s. m. a. b. o. n. q. u. e. a. V. M. s. e. d. i. g. a. n.

2. *Cavite, 8 de julio de 1608. Carta de don Rodrigo de Vivero al Rey (Filip. 20, r. 2, N° 21= Filip. 7, r. 3, N° 38).*

Señor. [1] Desde el puerto de Acapulco escriuí a Vuestra Magestad la priessa que avía dado a mi despacho y que me hazía a la vela a q[ui]n[ze] de março. Y aunque sienpre temí que era algo ta[r]de, porque podía auer salido el enemigo olandés, preuiniendo este gran ynconuiniente y considerando que, si en alguna parte podía aguardar a las naos, era en ocho grados, en las yslas de Guan y la Sarpana, mudé derrota y pasé por diez y siete, en que pareçe se açertó, porque el capitán Sojo, que avía venido antes de auisso, mediante el piloto Oliuera, lengua sufficiente de aquella naçión de los Ladrones, uerifficó con ellos que, poco antes qu'él llegó, auían dos naos que, según las señas, eran de olandeses, leuantado las anclas de la ysla de Guan. Y entiéndese que se hiçieron a la mar y deuían de andar de una buelta y otra, esperando; y aunque el auer herrado el lançe les podría obligar a no segu<n>darle, pensar lo peor juzgo lo más siguro, y que Vuestra Magestad mande que sienpre salgan del puerto de Acapulco las naos, si fuere posible, sin tomar día 6 de hebrero o a lo menos, con que se seguirán dos ffines ynportantísimos.

[2] El vno, de asegurar su nauegaçión, llegando sin bendauales al Enbocadero; y el otro, que las naos de olandeses que están en Terrenate, y son las que pueden uenir a esperar las de la Nueva España, por este tiempo es ynposible que aya auido ninguno con que salgan; y no es de menos consideraçión que, llegando acá tenprano, lo partirán las que an de nauegar de Vuestra Magestad a las Yndias, que, como las vnas están dependientes de las otras en su despacho, por el dinero que les an de traer, con que an de conprar la carga de las que salen, nesçesariamente las an de esperar.

[3] A treze de Junio llegué al puerto de Cauite con buen successo en capitana y almiranta, aunque con algunos enfermos en la capitana, donde murieron /1v/ veynte y quatro onbres que, según la neçesidad que estas yslas tienen de gente, no dexarán de hazer falta en ellos. Hallé la tierra en el estado que a Vuestra Magestad yré refiriendo, que aunque la Audiençia, por auerla gouernado, escriuirá lo que estubo a su cuydado hasta que yo llegué, lo que ya corre por el mío es rrazón que a Vuestra Magestad se diga.

Annexe XI : Retranscription des lettres de Vivero aux autorités Japonaises à son arrivée aux Philippines⁴⁰⁵

A OGOSHOSAMA, SEÑOR DEL JAPÓN³

“Al llegar a Manila e instalarme como gobernador por el Rey de España, me ha sido dada noticia de la amable simpatía que de antiguo enlaza mi nación con la vuestra. Lejos de abandonarla o dejar que se consuma o se entibie, con diligencia trataré de apretar los nudos de esa larga amistad. Aunque a millares de leguas y separados por mares y montañas, el afecto que domina en nuestros corazones acorta las distancias y allana todo embarazo.

Como entre los japoneses que aquí están de asiento he hallado algunos sediciosos, promotores de desórdenes y alborotos, prestamente les he hecho dar la vuelta al Japón.⁴ Esto no me impedirá por cierto, acoger de buena voluntad a los negociantes pacíficos que llegan a estos puertos: para ellos nada ha cambiado.

Este año, como los pasados, irá un bajel al Japón. Ya he dado orden a Anjin⁵ de tomar puerto en el Kwanto, y para en caso de que el viento contrario le impida navegar según su voluntad, le he hecho presente que en el Japón entero, hallándose bajo vuestro señorío, ningún inconveniente habría en que arribase a otro puerto cualquiera.

No dudo de la merced que haréis a este Capitán y a su gente de un

³ Nombre que adoptó Ieyasu al retirarse a Sumpu.

⁴ Por este tiempo contábanse en Filipinas hasta 15,000 japoneses, y las sediciones eran frecuentes.

⁵ Nombre japonés de William Adams.

buen recibimiento, y os ruego que asimismo tratéis a los Hermanos que ahí residen, cimentándoles en vuestra gracia.

Unida a esta carta va una lista de los presentes que oso enviaros en señal de mi mucha amistad”.

El 27º día del 5º mes del 13º año de Keicho (9 de julio de 1608).

Don Rodrigo de Vivero (VI).

AL SEÑOR SEI TAI SHOGÚN MINAMOTO HIDETADA

“Gustosísimo vine en conocimiento este verano, cuando llegué como Gobernador a Luzón, de vuestra estrecha amistad con mi antecesor. Como no quiero perdonar ocasión ni excusar diligencia para meter en obra cuanto pueda acrecentar este antiguo y firme trato, envió al Kwanto un galeón, cuyo capitán lleva por encargo representarme ante vuestra Señoría. Espero que él y su gente serán bien acogidos.

Por vuestra parte me obligaréis haciendo que vuestros bajeles mercantes frecuenten las Filipinas, sin pasar de cuatro cada un año, y mirando con benignidad por los Hermanos y Padres que viven en el Japón.

Remito adjunta una lista de los presentes que me he tomado la licencia de ofreceros en prueba de amistad”.

El 27º día del 5º mes del 13º año de Keicho (9 de julio de 1608).

Don Rodrigo de Vivero (VI).

405 SANTIAGO CRUZ Francisco, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España y el Japón*, Mexico, Editorial Jus, 1964, p. 19 à 21.

MINAMOTO IEYASU A SU SEÑORÍA EL GOBERNADOR DE LUZÓN

“Con suma satisfacción y gratitud he recibido la augusta misiva en que me dais noticia de vuestro arribo a Luzón, en calidad de Gobernador; y con igual regocijo y agradecimiento he visto llegar a vuestro Kurofune —bajel negro⁶— al puerto de Uraga, en la provincia de Sagami. Sinceramente os felicito y puedo aseguraros que la amistad que nos une será siempre inalterable.

En vuestro país el gobierno y el pueblo viven en buena armonía, los habitantes se tratan entre sí con agrado y comedimiento, y hasta a los extranjeros mismos se extiende la general benevolencia. En el Japón tenemos igualmente leyes justas, y todos se conducen con equidad; aquí no hay, por consiguiente, ni ladrones ni malhechores. Así, si los japoneses que están en Filipinas cometen injusticias, condenarlos a muerte. El capitán y la gente de los bajeles que vienen al Japón pueden apartar de sí toda inquietud.

Muy obligado quedo por los presentes, cuya lista he recibido con gran contento, y con ansia deseo que os dignéis aceptar algunos objetos insignificantes de mi país, que en retorno me atrevo a ofrecerlos. A otra vez difiero lo que me queda por decir”.

El 6º día del 8º mes del 13º año de Keicho (14 de septiembre de 1608) (VI).

⁶ Roju era un título que sólo podían usar los cinco ministros o consejeros del shogú.

⁷ Los japoneses daban este nombre a las naves extranjeras, ordinariamente pintadas de negro.

Lettre parvenue trop tardivement (partie III de ce mémoire)

CARTA DEL REY NUESTRO SEÑOR AL REY DEL JAPON

Don Felipe por la gracia de Dios rei de España, de Napoles, Sicilia y Gerusalem, de las Indias Orientales, yslas y Tierra Firme del mar oceano, archiduque de Austria, duque de Borgoña, Brabante y Milan, conde de Abspurg, de Flandes y de Tirol. Serenissimo, poderoso y mui estimado Minamotono yheas universal señor del Japon como a quien deseamos el verdadero y entero bien saludo y prosperidad con acrecentamiento de buenos deseos.

Haviendo entendido por abisso de mis gobernadores de las yslas Philipinas y relacion de algunos religiosos que de ellas han venido la prudencia y justicia con que Vuestra Serenidad gobierna estos reinos y el buen tratamiento y acogida que hizo a don Rodrigo de Vivero quando se perdio en essa costa y manifestandome el duque de Lerma marques de Denia la carta de Vuestra Serenidad en que ofrezze hazer la mesma a mis vasallos en sus puertos y lugares donde llegaren, he olgado mucho de entenderlo y assi lo he querido mostrar y significar por esta y que me sera mui agradable la amistad y comunicazion de Vra. Serenidad encaminandola principalmente a la gloria y honra del verdadero Dios criador del cielo y de la tierra y de todas las criaturas al qual los christianos adoramos, y para demostrazion del gusto que recibire de la buena correspondencia amistad y comercio que mis vasallos tubieren con los de Vuestra Serenidad, he mandado dar orden para que cumpliendose con lo que por su parte se ha ofrecido baia cada año del reino de Nueva España un navio cargado de las mercadurias que en esse hubiesse falta como lo lleva entendido fray Alonso Muñoz descalzo de la Orden del Seraphico padre San Francisco que vino con las cartas de Vuestra Serenidad en lugar de fray Luis de Sotelo y buelbe con esta, a quien dara credito en lo que de mi parte dijere aceptando con la boluntad que embio Vra. Serenidad algunas cosas de las que ai se usan en estos reinos por entender que en los suios se careze de ellas, en significazion del buen intento con que deseo su amistad y en retorno de las que trajo de parte de Vuestra Serenidad y de Fidetada Minamotono su hijo a quien signifiquo esta misma yntencion y voluntad afectuosamente a Vuestra Serenidad los religiosos que en esos reinos residen en servicio de nuestro verdadero Dios que guarde Vuestra Serenidad poderoso señor teniendo su persona y real estado mui gran felicidad en lo espiritual y temporal de sus justos yntentos. De San Lorenzo el Real a 20 de junio de 1613. Yo el rey. Juan Juiz de Contreras.

406 Rodrigo De Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction et présentation de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972, p. 133.

Bibliographie

Les sources d'archives

Archivo Histórico Nacional, Ordenes, Santiago, expediente 9.007

Archivo General de Indias :

AGI, Contratación, 5219, 5 29

-Audience des Philippines :

AGI, Filipinas 20, r.2, N°25 : Carta de Juan de Silva sobre asuntos de gobierno

AGI, Filip.7, r.3, N°38 et AGI, Filipinas, 7, R.3, N42 :Cartas de Rodrigo de Vivero

A.G.I., Filip., 193, 1 n°13 : Las cláusulas y condiciones que Don Rodrigo de Vivero propone a Su Alteza el emperador del Japón

A.G.I., Filip., 193, 1 n°14 : Copia de la carta que Don Rodrigo de Vivero escribe a Su Magestad desde el Japón

Registro de oficio de la Audiencia de Filipinas : AGI, Filipinas, 329, L2, F49R – 50V. ; AGI, Filipinas, 329, L.2, F50V – 52V. ; AGI, Filipinas, 329, L.2, F 71R – 72R.

- Audience de Mexico :

AGI, 23, Mexico, 559.

AGI, Mexico, 27, N.35 : Carta del Virrey a S.M.(1608-03-03), sobre Filipinas. Recibo de Cédulas. Provisión de Gobernador. Estado de Terrenate y Socorro. Leva de Gente

AGI, Mexico, 27, N.43 : Cartas y expedientes del virrey de Nueva España, vistos en el Consejo 1607 - 1609

AGI, 23, Mexico,27 et AGI, 23, Mexico,127 : Audience de México, Cartas y expedientes de personas seculares, 1608.

Les sources éditées

ACOSTA Joseph De, *De promulgando Evangelio apud barbaros, sive De procuranda Indorum salute libri sex*, Editio novissima,1670.

ACOSTA Joseph De, *Histoire naturelle et moral des Indes Occidentales*,1589, Paris, Payot, 1979.

CARON François, *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales*, Amsterdam, 1706.

ESCALANTE Garcia de, MARTINEZ SHAW Carlos, *Relación del viaje que hizo desde Nueva España a las Islas del Poniente, después Filipinas, Ruy López de Villalobos, de orden del Virrey de Nueva España, Don Antonio de Mendoza*, Santander : Servicios de Publicaciones, Universidad de Cantabria, 1999.

FRANCOIS-XAVIER, Trad. intégrale [du portugais ou de l'espagnol] de Hugues Didier, *Correspondance 1535-1552 : Lettres et documents*, Desclée de Brouwer, Paris, 1987.

FROIS Luis, *Européens et Japonais Traité sur les contradictions et différences de mœurs.1585*, Paris, Editions Chandeigne, 2012.

GALVAO Antonio, *Tratado dos Descobrimentos Antigos,e Modernos, Feitos Até a era de 1550*, Lisboa, 1563.

MENDES PINTO Fernao, *Pérégrination*, Lisbonne, 1614.

QUIROGA De SAN ANTONIO Gabriel, traduit de l'espagnol par Antoine Cabaton, *Les derniers conquistadores - La non-conquête du Cambodge (Brève et véridique relation des événements du Cambodge)*, Toulouse, Anacharsis, 2009.

VALIGNANO Alessandro, *Advertimentos e avisos dos costumes y catangues de Jappao*, Rome, éd. Schutte, 1946.

VIVERO Rodrigo De, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, Traduction et présentation de Juliette Monbeig, Paris, SEVPEN, 1972.

Littérature secondaire :

AGUIRRE BELTRAN Gonzalo, *Cuatro nobles titulados en contienda por la tierra*, Mexico, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Ciesas, 1995.
<https://cdigital.uv.mx/bitstream/handle/123456789/1972/198972P39.pdf;sequence=1>

ALBERRO Solange, « Construction d'identité(s) métisse(s) », dans Bernard Grunberg et Monique Lakroum (dirs.), *Histoire des métissages hors d'Europe Nouveaux mondes ? Nouveaux peuples ?*, Paris, l'Harmattan, 1999, p.227-237.

ARES QUEIJA Berta, GRUZINSKI Serge (dirs.), *Entre dos mundos Fronteras culturales y agentes Mediadores*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1997.

BARNABEU ALBERT Salvador, « Tras la estela de Magallanes : tres siglos de expansión hispana en el Pacífico », dans Francisco J. Montero Llácer (coord.), *El océano pacífico: conmemorando 500 años de su descubrimiento*, Madrid, Fundación Ramón Areces, 2014, p. 61-71.

BERNARD MAITRE Henri, HUMBERTCLAUDE Pierre, PRUNIER Maurice, *Présences occidentales au Japon*, Paris, Collection Cerf Histoire,2011.

BERTRAND Michel, *L'Amérique Ibérique Des découvertes aux indépendances*, Paris, Armand Colin, 2019.

BERTRAND Michel, « Du bon usage des solidarités Etude du facteur familial dans l'administration des Finances de Nouvelle-Espagne, XVII^e-XVIII^e siècle », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997.

BERTRAND Michel, « Configurations sociales et jeux politiques aux confins de l'empire espagnol », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2007/4 (62^e année), pages 855 à 884, <https://www.cairn.info/revue-Annales-2007-4-page-855.htm#no2>

BERTRAND Romain, *Le long remords de la conquête*, Paris, Le Seuil, 2015.

BERTRAND Romain, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e – XVII^e siècles)*, Paris, Le Seuil, 2011.

BOXER Charles Ralph, *The Christian Century in Japan 1549-1650*, Bekerley, University of California Press, 1951.

BOURDEU Etienne, de ALMEDA MENDES Antonio de Almeda Mendes, GAUDIN Gaudin, PLANAS Natividad, GIRARD Pascale, MUCHNIK Natalia, *La péninsule Ibérique et le monde 1470-1650*, Neuilly, Atlante, 2014.

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, , Paris, Armand Colin, 1949.
Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e et XVIII^e siècles, 3 volumes, Paris, Armand Colin, 1979.
Grammaire des civilisations, Paris, Arthaud, 1987.

BRAVO Paloma, *L'Espagne des favoris (1598-1645) Splendeurs et misères du Valimiento*, Paris, OUF/CNED, 2009.

BROUSSE Caroline, « L'ordre de Santiago, témoin et acteur d'une nouvelle classe nobiliaire dans les Espagnes des xv^e-xvi^e siècles », *Cahiers de la Méditerranée*, 97/2 2018, p.99-105 URL: <https://journals.openedition.org/cdlm/11827>

CALVET Calvet, *Une histoire des samouraïs*, Paris, Larousse, 2009 ;

CALVO Thomas, « Poder, religión y sociedad en la Guadalajara del siglo XVII », *Centro de estudios mexicanos y centroamericanos*, México, juin 2015 , <<http://books.openedition.org/cemca/3296>>.

CAPDEVILA Luc, « L'histoire des femmes dans les sociétés espagnole et latino-américaines », *Amériques métisses, Clio Femmes Genre Histoire*, 27/2008, <https://journals.openedition.org/clio/7540>.

CHAUNU Pierre, *L'Expansion du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Nouvelle Clio, 3^e édition, 1995.

CHAUNU Pierre, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*. Paris, S. E. V. P. E. N., 1955-1960.

CHAUNU Pierre, « Le Galion de Manille. Grandeur et décadence d'une route de la soie », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1951, p. 447, https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1951_num_6_4_1995

COOPER Frederick, « Le concept de mondialisation sert-il à quelque chose ? Un point de vue d'historien », *Critique internationale*, 2001/1 (no 10), p. 101-124. URL : <https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2001-1-page-101.htm>

CORNETTE Joël, « De Philippe II à Charles IV La machine à gouverner », *Les collections de l'Histoire*, avril 2018, n°79.

DE CASTRO Xavier, *La découverte du Japon 1543-1552*, Éditions Chandeigne, Paris , 2017.

DEDIEU Jean-Pierre, *L'Espagne de 1492 à 1808*, Paris, Belin Sup, 2005.

DEDIEU Jean-Pierre Dedieu, WINDLER Christian ? « La familia: ¿Una clave para entender la historia política? El ejemplo de la España moderna ». *Studia Historica - Historia moderna*, 1998, XVIII, p.201-233. ([halshs-00124619](#)).

DEDIEU Jean-Pierre, « Une approche « fine » de la prosopographie », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997.

DOSSE François, *L'histoire en miettes Des Annales à la «nouvelle histoire»*, Paris, La Découverte, 2010.

DUBET Anne, « L'arbitrisme, un autre concept? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 24 | 2000, <http://journals.openedition.org/ccrh/2062>

DUFOURCQ Charles-Emmanuel, DALCHE Jean-Gautier, *Histoire économique et sociale de l'Espagne chrétienne au Moyen-Age*, Paris, Armand Colin, 1976.

DUNOYER Pierre, *Histoire du catholicisme au Japon : 1543-1945*, Paris, Cerf, 2011.

EL ALAOUI Youssef, *Jésuites, Morisques et Indiens. Etude comparative d'évangélisation de la Compagnie de Jésus d'après les traits de José de Acosta (1588) et d'Ignacio de las Casas (1605- 1607)* , Paris, Honoré Champion, 2000.

FALCK REYES Melba, PALACIOS Héctor, “Los primeros japoneses en Guadalajara”, *México y la Cuenca del Pacífico*, Mai 2014.

FAVARO Valentina, « La noblesse dans la monarchie espagnole des Habsbourg aux Bourbons. Langages et pratiques de fidélités anciennes et nouvelles », *Cahiers de la Méditerranée*, 97/2 2018, p.243-256, URL: <https://journals.openedition.org/cdlm/11827>

FERNANDEZ LLAMAZARE José , *La Historia compendiada de las Cuatro Órdenes Militares de Santiago, Calatrava, Alcántara y Montesa*, Madrid, Ediciones Espuela de Plata, 1862.

FEBVRE Lucien, «Amérique du Sud : un champ privilégié d'études. », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1^{re} année, N. 2, 1929, p. 258-278.

GAUDIN Guillaume, *Penser et gouverner le Nouveau Monde au XVII^e siècle, l'empire de papier de Juan Díez de la Calle, commis du Conseil des Indes*, Paris, L'Harmattan, 2013, 377 p.

GAUDIN Guillaume ,« Les mécanismes de saisie de territoires et leur mise en relation », dans Guy Saupin (dir.), *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640*, Rennes, PUR, 2013.

GAUDIN Guillaume, « Il faut sauver l'auditeur Matías Delgado y Florez. Lettre d'un magistrat de Manille du 30 novembre 1631, à son frère Sancho, à Cáceres », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques*, 25/2015, p. 73-90, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

GIL Juan, « Don Rodrigo de Vivero. Un criollo en Filipinas y Japón », dans Rafael Sagredo Baeza, Rodrigo Moreno Jeria (dirs.), *El Mar del Sur en la historia: ciencia, expansión, representación y poder en el Pacífico*, Santiago Chile, [Universidad Adolfo Ibáñez](#), 2014.

GIL Juan, *Hidalgos y samourais: España y Japón en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Alianza , 1991.

GIL Juan, *El libre de Marco Polo, n ° 1*, Madrid, Bibliothèque Columbus, 1992.

GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Éditions de La Martinière, 2004.

GRUZINSKI Serge, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 2012.

GRUZINSKI Serge, « Les élites de la monarchie catholique au carrefour des empires (fin XVI^e- début XVII^e siècle) », in Francisco Bethencourt et Luiz Felipe de Alencastro (dirs.), *L'Empire portugais face aux autres Empires*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2007, p. 273-287.

GRUZINSKI Serge, *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

GRUZINSKI Serge, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres "connected histories" », *Annales.Histoire, Sciences Sociales*, 56^e Année, N°1 (Jan.- Fév. 2001), p. 85-117.

HAAN Bertrand, « Une diplomatie espagnole à l'échelle du monde XVI^e-XVII^e siècles ? », *Cornucopia*, Mai 2015, <http://cornucopia16.com/blog/2015/05/16/une-diplomatie-espagnole-a-echelle-du-monde-xvi-xvii-siecles/>

HERAIL Francine, KOUAME Nathalie, *Conversation sous les toits. Histoire du Japon de la manière de la vivre et de l'écrire*, Arles, Philippe Picquier, 2008.

HERMANN Christian, « 1519-1580 Du Saint-Empire aux Empires Ibériques », dans Guy Saupin (dir.), *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640*, Rennes, PUR, 2013.

HUGON Alain, *L'Espagne du 14^e au 16^e siècle*, Paris, Campus, 2002

HUGON Alain , « XVI^e-XVII^e Le grand départ, *Les collections de l'Histoire*, avril 2018, n°79.

- HUGON Alain, « *Honorables ambassadeurs* » et « *divins espions* ». *Représentation diplomatique et service secret dans les relations hispano-françaises de 1598 à 1635*, Madrid, Bibliothèque de la Casa de [Velázquez](#), 2004, p.11-52, <https://books.openedition.org/cvz/2990>
- JACQUELARD Clotilde, BENAT-TACHOT Louise, « La place de l'Asie dans l'historiographie de la monarchie Catholique (XVI^e-XVII^e siècles) », *e-Spania*, 28 | Octobre 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.27213>
- JACQUELARD Clotilde, « Entre itinérances et ancrage impérial, les *Sucesos de las islas Filipinas*, d'Antonio de Morga, México, 1609 », *e-Spania*, 26 | février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26491>
- JACQUELARD Clotilde, « Quelle histoire pour Cavite, le port de Manille (XVI^e-XVII^e siècle) ? » *e-Spania*, 25 | Octobre 2016, <https://doi.org/10.4000/e-spania.25949>
- JACQUELARD Clotilde, « Les Philippines, périphérie ou nouveau centre d'un espace mondialisé (XVI^e-XVII^e siècles) ? », *e-Spania*, <https://doi.org/10.4000/e-spania.21914>
- KOUAME Nathalie, « L'État des Tokugawa et la religion. Intransigeance et tolérance religieuses dans le Japon moderne (XVII^e-XIX^e siècles) », *Archives de sciences sociales des religions*, 137/janvier-mars 2007, p 107-123, <https://journals.openedition.org/assr/4328>
- LAARHOVEN Ruurdje, PINO WITTERMANS Elizabeth, « From Blockade to Trade : Early Dutch Relations with Manila, 1600-1750 », *Philippine Studies*, 33 (1985), p. 485-504.
- MACE François et Mieko, *Le Japon d'Edo*, Paris, Guide Belles Lettres des Civilisations, 2017.
- MANUEL HESPANHA António, « Paradigmes de légitimation, aires de gouvernement et agents de l'administration », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997.
- MARIN Catherine, « François Xavier (1506-1552) entre l'Inde et la Chine au risque de la rencontre », dans *Histoire et missions chrétiennes*, 2012/3, n° 23, pages 9 à 33, <https://www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses1-2012-3-page-9.html>
- MAGHAES GODINHO Vitorino, *Les Découvertes XV^e-XVI^e : une révolution des mentalités*, Paris, Ed. Autrement, 1990.
- MAURO Frédéric, *Le Portugal et L'Atlantique au XVII^e siècle (1570–1670): Étude Économique*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960.
- MILHOU Alain, *Colomb et le messianisme hispanique*, Montpellier, Presses Universitaires de la méditerranée, 2007.
- NEWSOME CROSSLEY John, *The Dasmariñases, Early Governors of the Spanish Philippines*, Routledge, Abingdon, 2016.
- NINOMIYA Hiroyuki, *Le Japon pré-moderne 1573- 1867*, CNRS Editions, Paris, 2017.
- LE GOFF Jacques et NORA Pierre (dirs.), *Faire de l'histoire*, 3 vol., Paris, NRF, Gallimard, 1974.
- PLANAS Natividad, « Les moyens de l'impérialisme ou la recherche d'un équilibre instable », dans Guy Saupin (dir.), *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640*, Rennes, PUR, 2013.
- PLANAS Natividad, « Une culture en partage. La communication entre Europe et Islam XVI^e-XVII^e siècle », dans, Jocelyne Dakhli et Wolfgang Kaiser, *Les Musulmans dans l'histoire de l'Europe*, vol. II, Paris, Albin Michel, 2013,
- PORRAS MUÑOZ Guillermo, *Diego de Ibarra y la Nueva España*, Estudios de historia novohispana, N° 2, 1968, p.5. <http://www.revistas.unam.mx/index.php/ehn/article/view/3207/2762>.

- PROUST Jacques, *L'Europe au prisme du Japon XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1997.
- RAGON Pierre, *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles. Le gouvernement du comte de Baños, viceroy du Mexique*, Paris, Belin, 2016.
- RUIZ IBAÑEZ José Javier ? « Les acteurs de l'hégémonie hispanique, du monde à la péninsule Ibérique », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* , 2014/4, pages 927 à 954
- RUIZ IBAÑEZ José Javier (coord.), *Las vecindades de las Monarquías Ibéricas*, Madrid, Fondo de Cultura Económica, 2013.
- SALLMANN Jean-Michel, *Géopolitique du XVI^e siècle 1490-1618*, Paris, Points Histoire, 2003.
- SANTIAGO CRUZ Francisco, *Relaciones Diplomáticas entre la Nueva España y el Japón*, Mexico, Editorial Jus, 1964.
- SALAZAR MIR Adolfo, *Los expedientes de limpieza de sangre de la Cathedral de Sevilla*, Madrid, Hidalguía, 1995, Introduction.
- SCHAUB Jean-Frédéric, « Le monde à l'heure de l'Espagne », *Les collections de l'Histoire*, avril 2018, n°79.
- SCHAUB Jean-Frédéric, « Francisco Leitão, commissaire à tout faire », dans Robert Descimon, Jean-Frédéric Schaub, Bernard Vincent (dirs.), *Les figures de l'administrateur. Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal 16^e-19^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997.
- SCHAUB Jean-Frédéric, « La pureté de sang : du lignage à la race », *l'Histoire*, septembre 2014, n°403.
- SOUYRI Pierre-François, *Nouvelle Histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010.
- SUBRAHMANYAM Sanjay, *L'empire portugais d'Asie 1500-1700*, Paris, Éditions Points, 2013.
- SUBRAHMANYAM Sanjay, *Comment être un étranger Goa-Ispahan-Venise, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Alma éditeur, 2013.
- SUBRAHMANYAM Sanjay, *Vasco de Gama: légende et tribulations du vice-roi des Indes*, Paris, Alma éditeur, 2012.
- TEMPERE Delphine, « Récits de vie et itinéraires semi-planétaires des agents de la Couronne espagnole au XVII^e siècle », *e-Spania*, 26 | Février 2017, <https://doi.org/10.4000/e-spania.26425>.
- TEMPERE Delphine, « Le port d'Acapulco, escale sur le chemin de l'Asie », *e-Spania*, 25 | Octobre 2016, <https://doi.org/10.4000/e-spania.25999>.
- TEMPERE Delphine, « *Y los que de Manila van a Nueva España dicen que van de la China a Castilla* », les enjeux des voies océaniques du Pacifique et du Galion de Manille », *e-Spania*, 30 | Juin 2018, <https://doi.org/10.4000/e-spania.27900>
- THIBAUD Clément, *Libérer le Nouveau Monde. La fondation des premières républiques du monde hispanique (Colombie et Venezuela 1780-1820)*, Mordelles, Les Perséides, 2017.
- THIERRY Augustin, *Récits des temps mérovingiens*, Bruxelles, Complexe coll. Historiques, 1995.
Lettres sur l'histoire de France, Paris, Ed. Classiques Garnier, 2012.
- THOMAS Jérôme, « L'évangélisation des indiens selon le jésuite Acosta dans le De procuranda indorum salute (1588) », *Cahier d'Études du Religieux*, octobre 2012, <https://journals.openedition.org/cerri/942#tocto1n2>.
- VALENZUELA MARQUEZ Jaime ET GAUDIN Guillaume, « Empires ibériques : de la péninsule au global », *Diasporas Circulation migrations histoire, Empires Ibériques* 25/2015, p.13-24, <https://doi.org/10.4000/diasporas.358>.

VALLEN DE NIMEGUE Nino, *Being the « Heart of the World » The Pacific, Distributive Justice, and the Fashioning of the Self in New Spain 1513-1641*, Berlin, Thèse soutenue en juin 2016.

VEGA PINELLA Ramón, « « La gran armada del Pacífico”: El temor Japonés a una invasión española”, dans Enrique García Hernán, David Maffi (dirs.), *Estudios Sobre Guerra y Sociedad en la Monarquía Hispánica Guerra marítima, estrategia, organización y cultura militar (1500-1700)*, Valencia, Ediciones Albatros, 2017, p.145-168.

VU THANH Hélène, *Devenir japonais. La mission jésuite au Japon (1549-1614)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016.

VU THANH Hélène, « Les Ibériques et l'Extrême-Orient », dans Guy Saupin (dir.), *La Péninsule ibérique et le Monde 1470-1640*, Rennes, PUR, 2013.

WACHTEL Nathan, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.

ZUÑIGA Jean-Paul, *Espagnols d'Outre-Mer. Émigration, métissage, et reproduction sociale à Santiago de Chili au 17^e siècle*, Paris, Édition de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2002.

ZUÑIGA Jean-Paul, « L'Histoire impériale à l'heure de l'«histoire globale». », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, n° 54-4bis, p. 54-68.

Table des matières

Remerciements	1
Introduction générale	3
I. Rodrigo de Vivero, le <i>criollo novohispano</i>	19
<u>A- L'importance des liens familiaux</u>	20
<i>a. La branche paternelle</i>	20
1- De la péninsule à la Nouvelle-Espagne	20
2- Des critères d'appartenance à la noblesse	22
<i>b. Des épouses idéales</i>	24
1- La famille maternelle	24
2- <i>Yten declaro que soy casado quarenta y cinco años ha</i>	26
<i>c. Le facteur famille</i>	28
<u>B- Du petit page de la reine à l'agent expérimenté au service du roi</u>	30
<i>a. Itinéraire d'un agent mobile</i>	30
1- Les étapes de sa carrière	30
2- Un agent dévoué au service du roi	33
<i>b- L'expertise du criollo</i>	35
1- Le créole	35
2- La dimension d' <i>arbitrista</i> chez Vivero	39
II. Rodrigo de Vivero aux Philippines	42
<u>A- Un territoire bien lointain de la monarchie</u>	42
<i>a. Les Espagnols dans l'archipel</i>	43
1- Conquête et installation	43
2- Le promontoire espagnol en Asie	44
3- La nomination de Vivero	47
<i>b- Le gouvernement de cet espace</i>	48
1- Les organes de l'administration des Philippines	48
2- Un espace de luttes intérieures	52
3- <i>El peligro holandès</i>	54
<u>B- Les relations avec le Japon</u>	58

<i>a. Les Ibériques et les Japonais</i>	58
1- Les Portugais : commerce et mission	58
2- Les relations avec les Espagnols	60
<i>b. Les relations au début du XVII^e siècle</i>	63
1- L'espoir de changement avec le Tokugawa Ieyasu	63
2- Hollandais et Anglais au Japon	65
3- Le positionnement de Vivero	66
III. Le récit de son séjour au Japon	68
A- <u>Un témoignage de circulation au sein de l'empire ibérique</u>	68
<i>a. Les écrits de Vivero</i>	68
1- Informations et auto-promotion	68
2- Un récit de voyage	71
<i>b. Circulation d'un homme de la monarchie</i>	73
1- Un sujet "trans-impérial"	73
2- L'ambassadeur improvisé	76
B- <u>Une alliance nécessaire</u>	78
<i>a. Les perspectives d'enrichissement</i>	78
1- Un pays rêvé au niveau économique et religieux	78
2- Les atouts perçus par Vivero	81
3- Des avantages à tirer pour les deux parties	85
<i>b. Une nouvelle terre chrétienne</i>	87
1- La question de l'évangélisation d'après Vivero	87
2- Les origines de cet enjeu de l'évangélisation	89
<i>c- Les suites données à son action</i>	91
1- Le devenir de l'alliance	91
2- Les critiques de cette action	93
Conclusion	95
Annexes	97

Bibliographie.....	111
- Sources d'archives.....	111
- Sources éditées	111
- Littérature secondaire.....	112
Table des matières	118